This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES

LE

R. P. H.-D. LACORDAIRE

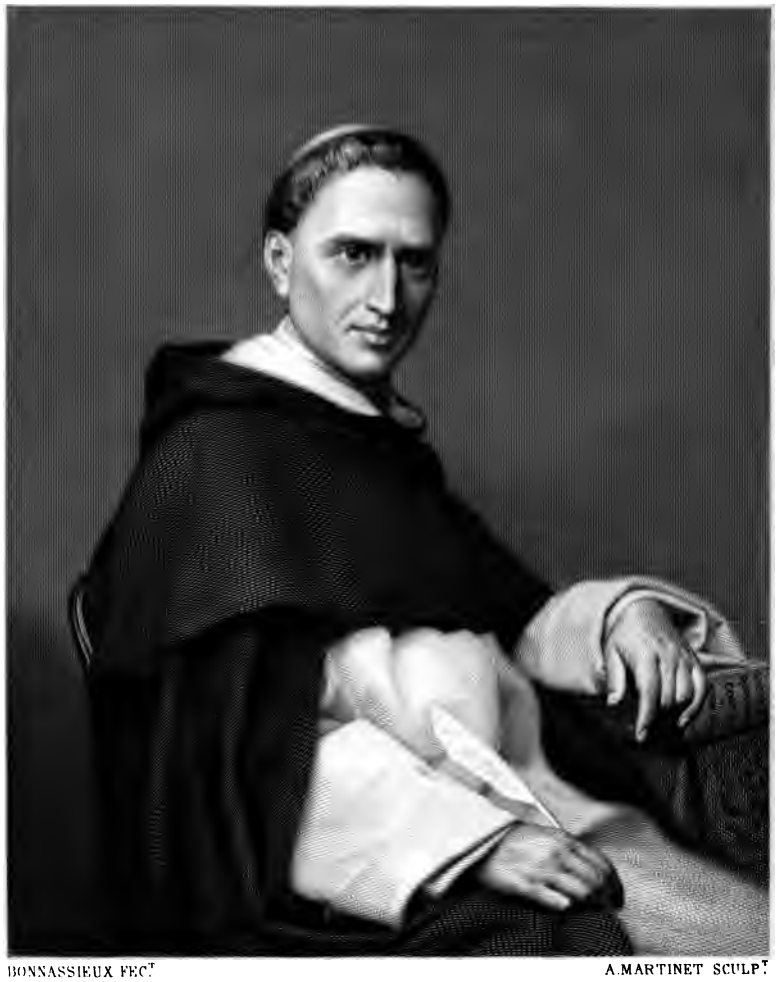
DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS

SA VIE INTIME ET RELIGIEUSE

TOME I

PROPRIÉTÉ DE

Vve Poussielgue et fils



BONNASSIEUX FEC.T A.MARTINET SCULP.T

Fr. Henri - Dominique Lacordaire
d'après Fr. Ricotti.

UE et Fils, Edit. rue Cassette, 27, Paris

Imp. Chateau, r. de l'Hôt

LE

R. P. H.-D. LACORDAIRE

DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS

SA VIE INTIME ET RELIGIEUSE

PAR

LE R. P. B. CHOCARNE

DU MÊME ORDRE

« Fort comme le diamant : plus tendre qu'une mère. » Le Père LACORDAIRE.

DEUXIÈME ÉDITION

CORRIGÉE ET AUGMENTÉE

TOME I

PARIS

LIBRAIRIE Ve POUSSIELGUE ET FILS

RUE CASSETTE, 27

1866

Tous droits réservés.

A705
.L144
C54
1866
v.1

1059091 - 190

Nous soussignés de l'Ordre des Frères-Prêcheurs, avons lu et examiné la *Vie du T. R. P. Lacordaire,* par le T. R. P. Chocarne du même Ordre : elle nous a paru digne d'être approuvée et livrée à l'impression.

P. F. Aug. MARTIN des Frères-Prêcheurs,

Maître en théologie sacrée.

F. Jacques-Marie-Louis MONSABRÉ,

s. o. p.

Paris, 30 janvier 1866.

Imprimatur :

F. E.-C. MINJARD,

Provincial des Dominicains de la Province de France.

La Roche-en-Breny, ce 14 février 1866.

Mon Révérend Père,

Vous désirez connaître mon avis sur la *Vie intime et religieuse du Père Lacordaire,* que vous allez incessamment publier. Cet avis se trouve tout entier dans l'impression que j'ai ressentie en vous lisant. Vous m'avez montré tout un côté de sa vie que j'ignorais ou que j'entrevoyais à peine. A moi qui survis avec M. Foisset, le plus vieux des vieux amis du Père Lacordaire, vous avez révélé en lui un homme plus rare, plus grand, plus saint encore que je ne le croyais, après l'avoir connu et aimé pendant trente ans. Ce qui a été une révélation pour moi le sera, à bien plus forte raison, pour la foule des lecteurs qui n'ont été initiés à sa vie que par les épisodes dramatiques de sa carrière publique, par le retentissement prolongé de son éloquence, par sa correspondance

si attrayante, si admirable, mais encore si incomplète. De son vivant déjà Mme Swetchine disait qu'on ne le connaîtrait que par ses lettres. J'ose ajouter qu'on ne le connaîtra tout à fait qu'après vous avoir lu.

C'est là le privilége de l'habit qu'il vous a donné, des vœux que vous avez prononcés entre ses mains, de la vie commune que vous avez menée avec lui. Vous leur devez d'avoir pénétré ces mystères de la mortification chrétienne, ces merveilles de l'austérité monastique, cet héroïsme de la pénitence que le glorieux rénovateur de votre Ordre mettait autant de zèle à cacher aux hommes qu'à pratiquer devant Dieu. Vous avez éprouvé une hésitation bien naturelle à lever le voile qui dérobait à ses plus intimes amis en dehors du cloître, ces dons et ces actes surnaturels de la souffrance expiatrice. Vous avez bien fait de surmonter cette hésitation. Vous étonnerez, vous froisserez peut-être quelques esprits; mais vous toucherez, vous édifierez, vous fortifierez beaucoup d'âmes. En disant ainsi la vérité tout entière, vous aurez rempli un grand devoir envers Dieu et envers notre ami. Vous aurez mis sur sa vie le sceau

de la suprême beauté. La plus grande âme de ce siècle en a donc été l'une des plus saintes ! Telle est la conclusion de votre livre. Elle est aussi consolante que lumineuse pour ceux qui, comme moi et tant d'autres, ont été surtout attirés vers lui par la tendresse entraînante de ses épanchements intimes, par son ardente sympathie pour toutes les aspirations légitimes de son temps et de son pays, par son intelligent amour de la société moderne, par son invincible attachement aux principes et aux conquêtes de 1789, par son respect exquis de l'honneur et de la conscience, par la hauteur et l'indépendance de son génie, par son généreux amour du droit, par sa noble horreur des défaillances et des trahisons dont nous avons été témoins et victimes, par sa foi indomptable dans l'alliance nécessaire et prochaine de la religion et de la liberté. Ceux-là surtout vous auront une obligation immortelle. Grâce à vous, ils sauront que rien de tout cela n'a empêché ce cœur, resté jusqu'à la fin si passionnément fidèle à ses amitiés d'ici-bas, d'être encore plus enflammé de l'amour divin. Ils sauront que ce *libéral impénitent,* comme il le

disait de lui-même, a été non-seulement un *catholique pénitent,* mais un amant passionné de la croix de Jésus-Christ; qu'il a eu peur de sa gloire presque autant que du péché, et qu'il en a payé la rançon par ces prodiges d'expiation volontaire qu'il est permis et commandé d'admirer, même quand on n'a rien de ce qu'il faut pour les imiter.

Je vous remercie humblement, mon Révérend Père, du bien que vous m'avez fait, et je vous offre le sincère hommage de mon respect.

CH. DE MONTALEMBERT.

PRÉFACE

Ce livre n'est point une histoire de la vie complète du Père Lacordaire; c'est une étude sur le dedans de son âme, sur ce qu'il fut comme homme et comme prêtre. Un cadre plus large eût été trop au-dessus de nos ressources et de notre faiblesse. Peut-être aussi cette vie a-t-elle été mêlée à trop d'événements contemporains, peut-être nous touche-t-elle encore par trop de points personnels et vivants pour qu'il soit possible de l'écrire aujourd'hui sans aucune réticence et avec une entière impartialité. Quoi qu'il en soit, il n'était permis à notre piété filiale que d'apporter une pierre au monument que l'histoire élèvera plus tard à l'une des plus grandes figures de ce siècle. Déjà les éléments en ont été préparés. M. le comte de Montalembert a parlé le premier. Il a dit de cette voix émue que la douleur et les regrets rendaient plus éloquente encore ce jour-là, il a dit, sur la tombe de son ami, ses souvenirs personnels, ses ardentes convictions, et dessiné de main de maître les grandes lignes de cette

existence usée dans les saintes luttes de l'Évangile et de la liberté de l'Église.

Puis sont venues les correspondances : les lettres à Mme la comtesse de la Tour du Pin, celles à Mme Swetchine, qui sont une vie, un portrait du Père Lacordaire peint par lui-même, et dont le charme survivra longtemps à toutes les biographies; et enfin les *Lettres à des jeunes gens*, publiées par l'abbé Perreyve. Cher abbé Henri Perreyve! c'est lui qui devait écrire cette vie complète de son père et de son ami. Il en avait reçu mission, moins encore de la tendresse et du legs pieux de l'illustre mourant, que de ses propres désirs, de ses sentiments d'affectueuse vénération, de sa dette de gratitude personnelle. Il appartenait à son rare talent d'écrivain, aux dons exquis de cette âme élevée et aimante, d'aborder ce récit, et de faire revivre à la fois et les splendides proportions de cette tête de génie et les merveilleuses délicatesses de ce cœur d'homme dans un cœur de prêtre. Il s'honorait de cette mission, s'y préparant en silence et attendant en paix l'heure de la pleine maturité. Que n'a-t-il moins attendu pour cette œuvre, qui lui a mérité le reproche de s'être trop hâté pour tout le reste! Et maintenant le voilà dans le tombeau, recevant lui-même d'une main paternelle et amie cette bénédiction de justice et d'honneur qu'il se promettait de donner au père de son âme et de sa vie (1).

(1) Henri Perreyve, par A. Gratry. — Douniol, 1866.

Aujourd'hui l'héritage de ce travail est échu au plus ancien ami du Père Lacordaire, à M. Foisset, dont la plume exercée et la parfaite connaissance des hommes et des choses de son temps sauront entrer librement dans toutes les complications politiques et religieuses de cette noble vie.

Quant à nous, notre tâche, pour être plus modeste, n'en était pas moins délicate et difficile, et pendant toute la durée de cette œuvre nous n'avons cessé de sentir douloureusement la disproportion de nos forces avec l'idéale beauté que nous avions sous les yeux et que nous aurions tant aimé à faire revivre. Malheureusement le seul désir n'y suffisait pas, et nous n'avons eu pour venir en aide à notre bon vouloir impuissant que la ressource de faire parler le Père Lacordaire lui-même le plus souvent possible. Nous avons fait de nombreux emprunts aux correspondances déjà connues, à d'autres également dignes de l'être et qui nous ont été généreusement communiquées, et surtout aux derniers Mémoires encore inédits du Père Lacordaire, dont les deux héritiers, M. l'abbé Perreyve et M. le comte de Montalembert, ont bien voulu enrichir notre indigence. Peut-être même trouvera-t-on que nous avons parfois abusé du droit de citation. Que l'expression réitérée et profondément sentie de notre insuffisance personnelle soit ici notre excuse. Si sévères que doivent être les critiques auxquelles ce livre s'expose, elles ne le seront jamais assez pour

Plein de reconnaissance pour le Père Lacordaire, dont la puissante voix a laissé dans ma métropole une impression qui survit encore, non moins touché de l'avoir eu pour hôte pendant quatre mois, j'invoque ces souvenirs, afin de mieux vous dire combien je suis sensible à l'envoi que vous m'avez fait de votre ouvrage, où vous nous racontez si bien sa vie intime et religieuse, sa sainteté d'un héroïsme inimitable.

Veuillez agréer, mon Révérend Père, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

† FERDINAND, Card. DONNET.

Archev. de Bordeaux.

LETTRE DE MGR CHALANDON,

ARCHEVÊQUE D'AIX.

Aix, 7 mars 1866, fête de saint Thomas d'Aquin.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Je n'ai pas voulu vous remercier de votre précieux volume sur le Père Lacordaire avant de l'avoir lu.

Malgré le Carême et les occupations du moment, je l'ai dévoré, et je me promets de le relire de nouveau plus à loisir.

Il y a quarante ans que j'ai vu M. Lacordaire pour la première fois; j'ai vécu à ses côtés pendant les années de son séminaire; j'ai eu avec lui des rapports assez intimes aux catéchismes de Saint-Sulpice, en diverses autres circonstances, et surtout pendant les six mois qu'il a passés à Metz; mais je ne le connais vraiment que depuis les quelques jours où j'ai commencé à lire sa vie intime.

Cette lecture m'a fait du bien, et je partage l'opinion de M. de Montalembert : *Vous avez révélé un homme plus rare, plus grand, plus saint encore que je ne le pensais*. Grâce à vous, on peut dire de notre ami, *Defunctus*

adhuc loquitur, et de son tombeau il parle avec plus de fruit que du haut de nos chaires.

Je vous remercie vivement, mon Révérend Père, de l'attention que vous avez eue de m'envoyer votre ouvrage. Il est peu de livres qui m'aient autant intéressé et édifié.

Recevez, mon Révérend Père, avec mes remercîments, l'assurance de mon tendre dévouement,

† GEORGE, Archevêque d'Aix.

LETTRE DE MGR RIVET, ÉVÊQUE DE DIJON

Dijon, le 4 mars 1866.

TRÈS-CHER PÈRE,

Je viens vous remercier avec effusion du cadeau que vous m'avez fait. Mais mon diocèse, patrie du R. Père Lacordaire, votre Institut, qui lui doit sa résurrection en France, l'Église elle-même, à laquelle vous révélez un côté trop inconnu d'un de ses plus dignes fils, doivent également vous remercier de cette admirable biographie. Je ne vous félicite pas du talent dont vous avez fait preuve, mais bien plutôt de la piété filiale qui vous a inspiré ces récits, ces tableaux si émouvants. Pour mon compte, je les ai parcourus avec le plus vif intérêt. Heureux de voir plus à fond cette belle et sainte figure, et de penser que c'est vous, mon fils en Jésus-Christ, qui nous la présentez dans une magnifique et si fidèle image.

Que Dieu vous en récompense!

Je vous bénis et vous embrasse de cœur en Notre-Seigneur.

Croyez-moi bien tout vôtre,

† FRANÇOIS, Évêque de Dijon.

LETTRE DE MGR DE LA BOUILLERIE,

ÉVÊQUE DE CARCASSONNE.

Carcassonne, le 3 mars 1866.

BIEN CHER ET RÉVÉREND PÈRE,

Je vous remercie d'avoir bien voulu m'adresser votre beau et bon livre. Vous savez avec quelle impatience j'attendais sa publication. Je mesurais mon impatience sur la certitude que j'ai de tout le bien qu'il est appelé à faire. Les amis du Père Lacordaire vous sauront un gré infini d'avoir surajouté à sa gloire humaine une auréole toute céleste; et le monde, en vous lisant, *r'apprendra* l'une des leçons les plus oubliées de nos jours : c'est que la sainteté est le complément du génie.

Agréez, mon bien cher Père, avec la nouvelle expression de mes félicitations et de mes remercîments, celle de mes plus vrais et plus dévoués hommages en Notre-Seigneur.

† FRANÇOIS, Évêque de Carcassonne.

LETTRE DE MGR BUQUET,

ÉVÊQUE *IN PARTIBUS* DE PARIUM.

Paris, 14 juillet 1866.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Permettez-moi de vous dire tout le bien que j'ai ressenti en entendant lire, puisque malheureusement ma mauvaise vue m'empêche de lire moi-même, la vie si belle et si intéressante du Père Lacordaire. Je ne saurais vous dire combien cette lecture m'a fait passer de doux moments, en me rappelant de chers et de précieux souvenirs.

J'ai vu le Père Lacordaire de près, bien avant qu'il songeât à se faire dominicain; j'ai eu l'occasion de lui ouvrir la carrière des Conférences; je crois qu'il n'a pas prêché une seule fois à Paris que je ne l'aie entendu. Je l'ai toujours suivi autant que je l'ai pu, et, dans votre récit si vrai et si complet, j'ai reconnu tous les traits du Père Lacordaire : il me semblait, en vous entendant, le voir, l'entendre lui-même, m'entretenir encore avec lui.

J'avoue, cependant, que vous m'avez révélé en lui

des vertus que j'y avais bien reconnues, mais je ne m'imaginais pas qu'il les portât à un si haut degré. Je n'ai plus pour lui seulement le sentiment et le souvenir que l'on a pour un ami, puisqu'il m'honorait de son amitié, mais j'ai le respect et la vénération que l'on éprouve pour un saint.

Veuillez agréer, mon Révérend Père, l'assurance de mes sentiments respectueux,

† LOUIS, Ch.-Évêque de Parium.

LETTRE DU RÉVÉRENDISSIME PÈRE JANDEL,

GÉNÉRAL DE L'ORDRE DES FRÈRES-PRÊCHEURS.

Notre-Dame de la Quercia, le 12 juillet 1866.

MON TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

C'est du couvent de la Quercia, où le Père Lacordaire faisait son noviciat, il y a vingt-sept ans, lorsque je vins m'y offrir à lui, et où sa mémoire est encore en bénédiction, que je vous écris cette lettre, et je suis heureux de le faire aux pieds de ce sanctuaire de la Très-Sainte Vierge, auquel se rattachent tant de touchants souvenirs pour le rétablissement de notre Ordre en France.

La rapidité avec laquelle s'est écoulée la première édition de votre ouvrage, et qui vous met si vite dans la nécessité d'en publier une seconde, me fait d'autant plus de plaisir, qu'elle est à mes yeux le résultat, non pas d'un succès de vogue, mais d'un succès d'édification.

Ce succès, je l'avais prévu dès le premier jour, lorsque je vous félicitai de l'esprit qui avait inspiré votre travail, et que révélait déjà le titre même de l'ouvrage.

Je suis, en effet, convaincu que le meilleur moyen de grandir encore le Père Lacordaire aux yeux de ses contemporains et de la postérité, c'est de le présenter dans sa vie intime et religieuse, en dehors ou plutôt bien au-dessus des préoccupations de la politique et des événements de l'ordre purement humain. En mettant en relief, comme vous l'avez fait, le principe surnaturel qui a inspiré toute sa vie publique et tous ses actes politiques, votre livre, si je ne me fais pas illusion, réduit les partis à l'impossibilité de s'abriter désormais sous son nom et de s'en faire un drapeau, et rend ainsi un signalé service à la vérité d'abord, et ensuite à la mémoire de celui qui a toujours eu horreur de l'idée d'être un homme de parti, qui n'a jamais voulu s'inféoder à aucun, ou plutôt qui n'en a jamais connu qu'un seul, le parti de Jésus-Christ et de son Église. Oui, il faut bien qu'on le sache, le Père Lacordaire a aimé Jésus-Christ, il a aimé l'Église, il a aimé les âmes, et c'est ce triple amour, et, si je puis le dire, cette sainte passion, qui a été constamment le mobile de ses actes et de toute sa conduite; voilà ce dont nul homme de bonne foi ne saurait plus douter. Après avoir lu « sa vie intime », on pourra bien encore ne pas être toujours d'accord avec lui sur la part qu'en telle ou telle circonstance il a cru devoir prendre aux événements de son époque; lui-même, plus d'une fois, avec une candeur et une humilité qui l'honorent, a reconnu qu'il s'était trompé, et n'a pas hésité à le déclarer; mais personne du moins ne pourra plus refuser de rendre justice à la noblesse, à la pureté, à la sainteté des motifs qui le faisaient agir; et au moment même où il se

mêlait dans une certaine mesure à la vie politique, on n'en aime que plus à voir son âme planer dans des régions plus pures et plus sereines.

Un autre aspect sous lequel je vous félicite d'avoir fait connaître le Père Lacordaire, c'est celui de sa vie humble, austère, mortifiée, unie à Notre-Seigneur par le dévouement d'un amour passionné. Les nombreux et intéressants détails dans lesquels vous êtes entré à ce sujet, détails familiers aux anciens compagnons de sa vie religieuse, n'étaient pas même soupçonnés par la plupart des admirateurs de sa parole et de son génie, et ont été pour un très-grand nombre une véritable révélation : car ses exemples, en même temps qu'ils constituent le plus précieux héritage qu'il ait laissé à ses fils en saint Dominique, sont aussi l'une des plus importantes leçons qui se puisse offrir aux chrétiens et même aux incroyants de notre époque : cette leçon, sachons à notre tour continuer à la donner au monde. Dieu ne demande pas de nous les talents et l'éloquence dont il avait si magnifiquement doué le Père Lacordaire, il y aurait de notre part présomption et folie à vouloir le copier sous ce rapport ; mais son esprit d'humilité et de pénitence, son mépris du monde et de soi-même, sa soif de sacrifice et d'immolation, voilà les exemples dont les hommes de nos jours ont plus besoin que jamais, et que chacun de nous a mission de leur offrir. Or, quoi de plus propre à nous y encourager que la vie de celui que tous nos frères de France se glorifient de reconnaître pour leur Père?

Je vous écris bien à la hâte, et le temps ne me permet pas d'entrer dans plus de détails; je finis en souhai-

tant, pour l'édification d'un grand nombre, le prompt épuisement de la seconde édition de votre ouvrage, et j'ai confiance qu'il atteindra le but que vous vous êtes proposé, et fera germer dans beaucoup d'âmes les fruits salutaires que sa lecture est destinée à produire.

Adieu, mon Très-Révérend Père, je vous bénis en Notre-Seigneur et vous demande, pour notre Ordre et pour moi, l'assistance de vos prières.

Fr. A.-V. JANDEL, Mag. Ordis.

LETTRE DE M. L'ABBÉ MARCHAL,

VICAIRE GÉNÉRAL DE MGR L'ÉVÊQUE DE SAINT-DIÉ.

Saint-Dié, le 9 mars 1866.

MON RÉVÉREND PÈRE,

J'achève la lecture de votre vie du Père Lacordaire, et je ne puis résister au désir de vous remercier de la joie et de l'édification dont je vous suis redevable. Votre livre continuera cet apostolat dont il révèle les principes et le vrai caractère : la sainteté de vie du Père Lacordaire, grâce au jour où vous la faites paraître, rendra à ses enseignements la puissance de persuasion et d'entraînement qu'ils recevaient de son éloquente parole. L'éclat de sa vie extérieure avait pour ainsi dire voilé ses vertus d'humble chrétien et de religieux pénitent. Il fallait que ce nuage de la gloire fût écarté, pour laisser voir à nos yeux étonnés et ravis le plus beau, le plus touchant des spectacles : le Père Lacordaire au pied de la croix ! Il a montré avec l'autorité souveraine de son génie la vérité de la parole de saint Thomas, qui disait avoir tout appris au pied de son crucifix. Mon Révérend Père, je ne sais ce que les

futurs éditeurs des lettres de l'illustre restaurateur de notre Ordre pourront nous apprendre de sa vie, de son caractère, de ses vertus; pour moi, je sais que maintenant je connais le Père Lacordaire. Vous m'avez ouvert son âme, et j'y ai vu la source, le principe de ce qui a fait sa grandeur et sa puissance, et je sais distinctement aujourd'hui le secret de l'empire que toujours il a exercé sur mon esprit et sur mon cœur.

Pardonnez-moi, mon Révérend Père, la liberté que je prends, moi qui vous suis inconnu, de vous dire l'impression produite en moi par votre excellent livre. Je ne veux pas vous dire que vous avez su vous élever et vous maintenir à la hauteur de votre sujet, et que votre œuvre littéraire et vos sentiments sont constamment dignes de celui à qui vous donnez avec un accent tout particulier, on le sent, ce doux et grand nom de père. Rien ne m'autoriserait à vous parler de votre livre pour lui-même. Mais j'ai pensé, mon Révérend Père, que vous ne trouveriez pas importun un vieil admirateur du grand orateur, venant vous dire combien il est heureux de pouvoir, grâce à vous, contempler au pied de la croix le religieux humble et pénitent.

Veuillez agréer, je vous prie, les sentiments de respectueuse estime avec lesquels je suis, mon Révérend Père,

Votre très-humble serviteur,

J. MARCHAL, v.-g.

LETTRE DU RÉVÉREND PÈRE HYACINTHE,

CARME DÉCHAUSSÉ.

MON RÉVÉREND PÈRE,

Je ne puis tarder plus longtemps à vous remercier de l'exemplaire de la vie du R. Père Lacordaire que vous m'avez fait l'honneur de m'offrir. Nul n'a reçu ce livre avec plus de reconnaissance et ne l'a ouvert avec plus d'émotion que moi. L'influence, ou plutôt la vie de cette grande âme dans mon âme, date de ma première jeunesse. Sans l'avoir beaucoup connu personnellement, j'ai beaucoup reçu du Père Lacordaire. Appelé maintenant, dans mon infirmité, à occuper la chaire et à continuer l'œuvre qu'il a rendues glorieuses devant Dieu et devant les hommes, je sens plus que jamais le besoin d'étudier ce maître et de me rattacher à cet ancêtre. Votre beau livre m'y aidera puissamment, et il me sera comme un manuel que je consulterai bien souvent.

C'est une grande et sainte page de l'histoire de l'Église que vous venez d'écrire : elle nous prouve admirablement que la race des Saints n'est pas finie

parmi nous. Elle éclairera, consolera, fortifiera beaucoup d'âmes.

Veuillez agréer, mon Révérend Père, avec mes remercîments réitérés, l'assurance de ma respectueuse et affectueuse sympathie en Notre-Seigneur,

Fr. HYACINTHE, de l'Imm. Conc.
CARME DÉCHAUSSÉ.

Passy, ce 20 mai 1866.

LETTRE DE M. LE COMTE DE FALLOUX

MON RÉVÉREND PÈRE,

J'espère pour moi que vous aurez été scandalisé de ma lettre d'hier, et je tiens à me justifier en quelques mots. Je ne lis rien avec mes propres yeux depuis bien des années, pas même un article de journal, et par conséquent je ne parcours pas un volume avant de le lire, et je ne devance aucune impression. Je m'étais arrêté avant-hier sur le chapitre XIII, au moment où je vous écrivais pour vous annoncer l'envoi de Mme Swetchine. Je n'avais donc admiré jusqu'alors que votre courageuse habileté dans l'exposition des idées politiques, et mes félicitations se sont renfermées dans ce cadre comme mes impressions. Hier au soir seulement, j'ai entendu le chapitre XIV, et j'en ai ressenti une si vive émotion, qu'il m'est impossible de vous laisser croire que je l'eusse passé sous silence si je l'avais connu avant-hier. Ceci est dit pour ma propre satisfaction, mon Révérend Père. Puis-je maintenant ajouter quelque chose pour la vôtre?

Vous déclarez que vous avez fort hésité avant d'écrire ce chapitre, et je le conçois. Pour achever de vous fixer à cet égard, vous recueillez sans doute les témoignages divers, et surtout parmi les gens du monde. A ce titre,

malheureusement pour moi, je puis vous servir d'expérimentation. J'ai été très-longtemps et très-uniquement homme du monde; j'ai combattu plus d'une fois ses mauvais penchants et ses préjugés, mais beaucoup plus par mes instincts que par des études profondes ou par une piété vraiment ardente. Sans mille circonstances bien indépendantes de ma volonté qui m'ont presque toujours guidé ou préservé, je ne suis nullement sûr que j'eusse trouvé en moi-même les qualités ou les vertus dont cependant j'ai toujours été le soldat et l'admirateur sincère. J'appartiens donc, par ma nature, à ceux que trop de rigorisme effraie, que la vraie sainteté n'a point subjugués, et qui sont portés à croire de premier mouvement qu'en exagérant ses lois on aliène l'humanité beaucoup plus qu'on ne la convertit. J'appartiens à ceux qui pensent que la France ne se pliera jamais à certaines formes de la dévotion espagnole ou italienne. Je vous dois cette confession générale, mon Révérend Père, et je vous la fais comme un premier gage de l'effet même produit sur moi par votre chapitre XIV. Je vous la fais aussi pour que vous sentiez clairement qu'en agissant sur moi comme vous l'avez fait, vous avez triomphé de la partie la plus superficielle, la plus ignorante, et par conséquent la plus rebelle de vos lecteurs. Soyez donc pleinement confiant, je vous en supplie, dans le parti de franchise que vous avez adopté, et n'en retranchez jamais une syllabe. Dans quelques années votre vie du Père Lacordaire deviendra l'orgueil du clergé tout entier, et sera signalée aux lecteurs laïques comme un des monuments les plus curieux et les plus décisifs de l'éternelle divi-

nité du christianisme. Retrouver dans le Père Lacordaire, c'est-à-dire dans l'esprit le plus moderne, l'amour et la folie de la croix exactement avec le même caractère, les mêmes entraînements, les mêmes expiations que les premiers cénobites de la primitive Église, que dans saint Dominique lui-même ou dans saint François d'Assise, c'est assurément un phénomène aussi frappant, aussi lumineux que n'importe quel miracle arrêtant ou bravant les lois naturelles les plus essentielles. Une tombe qui m'eût tout à coup rendu un mort plein de vie ne m'eût pas, pour mon compte, plus étonné et plus instruit au fond de l'âme que la vision soudaine de ce Père Lacordaire, si gai, si maître de lui-même dans toutes les circonstances extérieures de la vie, attaché presque quotidiennement à un pilier de flagellation, et renouvelant dans l'ombre et le silence les mystères les plus étranges de la pénitence volontaire. Ou Dieu est là, ou il n'a jamais été nulle part. Courage, courage donc, mon Révérend Père, courage et merci mille fois, merci pour le retour que vous ferez faire à chacun de nous sur lui-même, merci pour les espérances que vous faites plus invinciblement que jamais concevoir pour la France. Qui pourrait désespérer d'un pays et d'un siècle à qui Dieu envoie de tels exemples !

A. DE FALLOUX.

Bourg d'Iré, 1er mai 1866.

LETTRE DE M. AUGUSTIN COCHIN

MON BIEN CHER PÈRE,

Je me reproche de ne vous avoir pas écrit depuis que j'avance dans la lecture de votre admirable volume. Croyez bien que mon jugement n'est pas banal. Jusqu'ici, je suis pleinement et entièrement satisfait. Il est impossible de mieux raconter, de mieux juger, de mêler plus d'élévation à plus de charme. Vous avez su vous placer assez haut pour juger en toute liberté, dans la paix d'un regard pur, toutes les circonstances difficiles d'une carrière placée sur les limites de la religion, de la politique, du présent, de l'avenir. Vous n'avez craint de scandaliser ni les incrédules, ni les croyants, très-faciles aussi à scandaliser, par le spectacle de la pénitence dans la gloire. Nous-mêmes, amis, admirateurs de ce grand religieux, nous ne connaissions que la robe blanche qui couvrait ses épaules, nous connaissons maintenant le vêtement intérieur et l'enveloppe même de son âme. En voilà pour des siècles ! Tant que les écrits de votre Père retentiront, et je suis persuadé que l'avenir leur réserve un écho magnifique, cet avenir saura que cet homme éloquent était un pénitent, cent ans après Voltaire, et malgré les éclats de rire des bals

de l'opéra et les livres de l'incrédulité savante, un pénitent pour lequel la croix n'était pas un vieux trophée pendu à la muraille, mais un objet sacré d'imitation quotidienne. En même temps les hommes d'honneur et de conscience fière apprendront ce que la foi apporte de lumière et d'appui au courage, au dévouement, au sacrifice, à la dignité. Ah! ne nous plaignons pas et ne méprisons pas notre siècle, qui a produit de pareils caractères, de pareils prêtres, inconnus depuis cent cinquante ans!

Vous avez cité des lettres inédites et des pages des mémoires d'une beauté claire et contenue, que les Conférences n'atteignent pas. Et à côté de ces pages superbes, les vôtres sont lues avec une véritable jouissance, tant vous avez su être calme, sagace, ému, nullement déclamatoire, unissant dans le ton le plus convenable au sujet l'admiration, l'affection et l'indépendance de jugement. Que Dieu, qui vous a si bien inspiré, vous bénisse; votre travail, assurément, vaudra des amis à votre maître vénéré, et au Maître de votre maître, à Jésus-Christ.

Recevez, mon bien cher Père, mes remercîments et mes très-dévoués respects,

A. COCHIN.

LETTRE DE M. FOISSET

2 mars 66, Dijon.

MON BIEN CHER PÈRE,

Recevez l'effusion de mes remercîments. Je vous les adresse à Paris, ne doutant pas que vous n'y ayez été amené par les soins à donner à la publication de votre ouvrage. J'en ai lu déjà une très-grande partie, et je bénis Dieu de tout le bien qu'il va faire. Je suis extrêmement heureux de tout ce que j'ai lu. *Bene scripsisti, Thoma.* Vous avez dignement parlé de celui qui nous manque tant. Vous serez le premier qui l'aurez fait connaître *intus et in cute.* On admirait l'orateur, on ignorait ou l'on méconnaissait le religieux. Encore un peu de temps (le temps de répandre votre livre), et tous les points controversés de cette grande vie seront éclaircis. Quel service!

Laissez-moi vous embrassser de toute mon âme,

FOISSET.

LE

R. P. H.-D. LACORDAIRE

DE L'ORDRE DES FRÈRES PRÊCHEURS

SA VIE INTIME ET RELIGIEUSE

CHAPITRE I

1802-1822

Enfance de Henri Lacordaire. — Ses premières études à Dijon. — Il y perd la foi. — Il fait son droit.

Un jour de l'année 1793, la commune de Recey-sur-Ource, petit bourg près de Châtillon-sur-Seine en Bourgogne, s'ameutait contre son curé. M. l'abbé Magné, mis en demeure une première fois d'accepter la constitution civile du clergé, s'était contenté de garder le silence, et avait continué de remplir ses fonctions. Cette fois on revenait à la charge; on voulait en finir.

Tout ce que la paroisse renfermait de révolutionnaires et de timides s'attroupa autour du

presbytère, y pénétra en tumulte et enjoignit au curé de se rendre à l'église. Là, devant l'autel, on le somme de prêter serment. M. l'abbé Magné, nature douce dans la paix, mais intrépide et ferme devant le danger, essaie d'expliquer sa conduite. Il rappelle la loi de Dieu, la liberté de conscience, son devoir de prêtre, les sentiments religieux de ceux qui l'entourent, leur affection tant de fois prouvée... Les clameurs, les blasphèmes, les menaces couvrent sa voix. Des sabres et des fusils se dirigent contre lui. L'abbé Magné découvre sa poitrine : « Tuez-moi, leur dit-il, si cela vous fait plaisir; mais prêter un serment sacrilége, je ne le ferai jamais! » Il y eut un moment d'hésitation. Puis une voix dominant le bruit s'écria: « Qu'il s'en aille! mais s'il revient, malheur à lui! »

La foule poussa devant elle le pasteur dont elle n'était pas digne, et l'accompagna de ses huées jusqu'au dehors du village. Elle revint ensuite au presbytère se donner le plaisir de piller et de saccager le pauvre mobilier du prêtre.

Le curé s'en allait à la garde de Dieu, la tête inclinée, le cœur navré, lorsqu'au détour d'un chemin une troupe d'enfants l'entoura, lui baisant les mains et pleurant. C'étaient ceux qu'il

venait de recevoir quelques mois auparavant à la première communion. Guidés par le cœur, ils étaient arrivés par des chemins différents à leur rendez-vous, pour dire adieu à leur Père. Les larmes du vieillard et des enfants se mêlèrent dans un dernier embrassement. Adieu simple et sublime qui fut au cœur désolé du prêtre sa récompense, son viatique pour l'exil, et, dans une nuit si sombre, une lueur d'espérance pour l'avenir.

L'abbé Magné erra longtemps dans les environs de Langres, vivant de rien, se cachant sous les rochers et dans les forêts. Sa retraite ayant été découverte, il passa en Suisse, un sac de soldat sur les épaules, et de là en Italie, où il habita Rome pendant plusieurs années. Rome, ce n'était pas sa paroisse : le dôme de Saint-Pierre ne pouvait lui faire oublier le clocher de son église, et un soir il rentrait à Recey, le bâton à la main, et son sac de soldat sur le dos.

L'effervescence populaire était calmée sans doute; mais le danger n'en existait pas moins pour le proscrit et pour ceux qui oseraient lui donner asile. Il alla frapper à la porte de M. Nicolas Lacordaire, médecin de Recey. Il connaissait ses opinions libérales; mais il le savait ami de l'ordre et surtout généreux. Il ne s'était pas

trompé. La porte s'ouvrit; le prêtre fut accueilli avec empressement et caché avec soin. Dans un endroit secret de la maison un autel fut élevé, et là, pendant trois mois, les chrétiens demeurés fidèles purent assister au saint sacrifice, faire baptiser leurs enfants, et entendre la parole de Dieu.

Trois ans après, M. l'abbé Magné baptisait Jean-Baptiste-Henri Lacordaire. C'était le 12 mai 1802, l'année où la France voyait toutes les églises ouvertes et rendues au culte. Si l'abbé Magné, déchirant le voile de l'avenir, eût pu voir en ce moment ce que devait être un jour cet enfant, il n'eût pas manqué de reconnaître la bénédiction de Dieu sur cette maison, pour la protection donnée au prêtre menacé, le père récompensé dans son fils pour avoir prêté asile à Jésus-Christ sous son toit; et, en rendant grâces à la Providence d'ouvrir enfin aux fidèles ses temples en deuil, il l'eût surtout remerciée de susciter un apôtre qui devait un jour les remplir de multitudes étonnées et ravies.

En 1806, M. Lacordaire allait mourir au village de Bussières d'une maladie de poitrine, laissant à sa veuve quatre fils, dont Henri était le second. Mme Lacordaire, d'origine dijonnaise, était fille

d'un avocat au parlement de Bourgogne, et s'appelait Anne-Marie Dugied.

Restée seule chargée de l'éducation de ses enfants, dans un état de fortune qui n'était ni la pauvreté, ni la richesse, elle ne s'effraya point. *Chrétienne, courageuse et forte* (1), elle mit sa confiance en Dieu pour faire d'abord de ses enfants des chrétiens. Elle cultiva en eux les germes de cette foi, qu'ils devaient tous perdre, mais à laquelle tous aussi devaient revenir un jour. Elle voulut, malgré la modicité de ses ressources, leur faire donner une éducation complète. Mais ce fut surtout dans la volonté que cette femme admirable fit pénétrer en eux son empreinte, et les marqua de ce je ne sais quoi de viril, ferme et décidé qui fut le trait saillant de son caractère.

A la mort de son mari, Mme Lacordaire vint demeurer à Dijon auprès de sa famille. Henri avait alors quatre ans. Il connut donc à peine son père. Son âme aimante ressentit plus tard cette blessure : il en souffrait en secret; elle se rouvrait de temps en temps au souffle d'un souvenir d'enfance évoqué par mégarde, au spectacle des joies paternelles, ou à la parole d'un ami de son père.

(1) Mémoires.

Un vieillard qui avait beaucoup connu M. Nicolas Lacordaire, et avait plus d'une fois pris dans ses bras le jeune Henri, vint le voir, il y a peu d'années, au couvent de la rue de Vaugirard à Paris. Le Père Lacordaire ne pouvait se lasser de lui entendre raconter ces mille petits riens qui achèvent dans le cœur une physionomie à peine ébauchée et interrompue par la mort; une émotion visible s'emparait de lui, et au moment où cet ami se préparait à prendre congé : « Je vous en prie, lui dit le Père Lacordaire en lui prenant affectueusement les mains, parlons encore de mon père ! »

Homme de bien par excellence, d'une charité inépuisable pour les pauvres, malgré ses charges de famille, M. le docteur Nicolas Lacordaire était simple médecin du village de Recey-sur-Ource. Sa famille l'avait vivement pressé de s'établir à la ville, où il n'aurait pas manqué de prendre, grâce à son mérite, un rang distingué; mais il préférait par goût la vie des champs. Son fils Henri hérita de cette prédilection. « On ne saurait croire, écrivait-il un jour, combien je suis content de n'être pas né dans une ville. » D'une taille un peu au-dessus de l'ordinaire, le front haut, les yeux grands et vifs, parfois légèrement voilés d'une

teinte de mélancolie, M. Nicolas Lacordaire était un esprit cultivé, de goûts simples et nobles, plein de grâce et d'entrain dans la conversation. Les meilleures maisons des environs le recherchaient avec empressement ; on aimait son caractère, ses connaissances variées et le tour original et piquant de sa parole. Lorsqu'il causait, on faisait cercle autour de lui : il avait ce don de charmer que son fils devait porter à un si haut degré de fascination. Henri ressemblait pour les traits à son père d'une manière frappante. Il eut de lui les qualités de l'esprit, comme il reçut de sa mère les dons de l'âme : cette force indomptable de volonté, une austérité quelque peu spartiate, l'amour d'une vie sobre, simple et régulière, et surtout les premières impressions d'une foi antique.

Dans un de ses derniers voyages, il fit un assez long détour pour aller s'agenouiller sur la tombe de son père. Il voulut revoir encore une fois la maison paternelle, cette maison qui, pendant trois mois, avait été celle de Dieu. Tous ces souvenirs d'alors lui revinrent. A cinquante ans d'intervalle, rien n'était changé. Il se retrouvait chez lui. C'était le même arrangement, les mêmes tapisseries aux murs. Il s'en étonnait auprès du propriétaire

actuel. « Ah! mon Père! lui fut-il répondu, cette maison est sans prix à mes yeux à cause du nom qu'elle rappelle; tant que je vivrai, je ne permettrai pas de toucher à aucun de ces souvenirs! »

Sans doute, en la saluant d'un dernier regard, il dut retrouver pour elle les sentiments qu'il exprimait ainsi autrefois : « O maison paternelle, où, dès nos premiers ans, nous avons respiré avec la lumière l'amour de toutes les saintes choses, nous avons beau vieillir, nous revenons à vous avec un cœur toujours jeune, et n'était l'éternité qui nous appelle en nous éloignant de vous, nous ne nous consolerions pas de voir chaque jour votre ombre s'allonger, et votre soleil pâlir (1)! »

Sa mère l'aimait avec prédilection. Il écrira plus tard : « De quatre enfants qu'avait ma mère, elle ne tenait à aucun comme à moi. La douceur de mon caractère plaisait au sien (2). » C'était, en effet, un enfant d'une ravissante beauté, où la douceur s'unissait à la pétulance, les goûts tranquilles aux saillies d'un tempérament vif et ardent. Par une sorte de pressentiment de sa vocation future, il aimait à imiter le prêtre en ses jeux enfantins. Sa mère lui avait arrangé une

(1) XXXIVe Conf. de Notre-Dame.
(2) Lettres inéd., nov. 1849.

petite chapelle où rien ne manquait. Henri était à l'autel, et ses frères lui servaient la messe. L'occasion était belle pour prêcher, et il n'était pas besoin alors de l'en prier beaucoup. Il prêchait à tout venant, mais surtout à sa bonne, son plus complaisant auditeur (1). « Asseyez-vous, Colette, lui disait-il, le sermon sera long aujourd'hui. » Et il prêchait, en effet, avec tant de force et de véhémence, que la bonne s'en effrayait quelquefois et lui disait, les mains jointes : « Mais, monsieur Henri, assez! assez! vous allez vous faire mal! Ne vous échauffez donc pas tant! » — « Non, non, répondait-il; il se commet trop de péchés; la fatigue n'est rien;. je veux prêcher toujours. » Et il reprenait de plus belle ses tirades sur la foi qui s'en va, et les mœurs qui se perdent...

« On se souvient de l'avoir vu à l'âge de huit ans, dit M. Lorain dans son excellente notice biographique (2), lire à haute voix aux passants les sermons de Bourdaloue, imitant à une fenêtre qui lui servait de tribune les gestes et la décla-

(1) Colette Marquet, depuis femme Crollet, morte le 20 novembre 1862. C'est elle-même qui se plaisait à raconter ces détails à un digne prêtre de qui nous les tenons.

(2) *Correspondant*, tom. XVII, p. 817.

mation des prêtres qu'il avait entendus prêcher. »

Il a raconté lui-même, dans ses Mémoires, les premiers souvenirs de son enfance. On a lu déjà ces pages admirables dans les *Lettres à des jeunes gens,* publiées par M. l'abbé Perreyve; mais c'est leur place ici, et l'on nous pardonnera sans peine de les reproduire. Je ne sais si jamais rien de pareil a été écrit en ce genre. Pour moi, je n'ai rien lu qui m'allât plus droit à l'âme : je ne sais rien de plus touchant, de plus éloquent, de plus simplement sublime; et lorsqu'on pense qu'il dictait ces lignes du lit où quelques jours après il allait mourir, lorsqu'on se rappelle au milieu de quelles angoisses son âme conservait cette sérénité, cette plénitude, cette fraîcheur, on est saisi d'admiration pour le génie, sans doute, mais surtout on tombe à genoux devant Dieu, qui, après avoir fait à un homme de tels dons, consacrés et immortalisés au service de la vérité, lui en laisse le plein usage jusqu'à la dernière heure, et ordonne à la mort de les respecter jusqu'à la fin, comme il a souvent défendu contre la corruption du tombeau les corps des saints dont le mal n'a jamais terni la virginité.

« Mes souvenirs personnels commencent à se débrouiller vers l'âge de sept ans.

« Deux actes ont gravé cette époque dans ma mémoire. Ma mère m'introduisit alors dans une petite école pour y commencer mes études classiques, et elle me conduisit auprès du curé de sa paroisse pour y faire mes premiers aveux. Je traversai le sanctuaire, et je trouvai seul, dans une vaste et belle sacristie, un vieillard vénérable, doux et bienveillant. C'était la première fois que je m'approchais du prêtre; je ne l'avais vu jusque-là qu'à l'autel, à travers les pompes et l'encens. M. l'abbé Deschamps, c'était son nom, s'assit sur un banc et me fit mettre à genoux près de lui. J'ignore ce que je lui dis et ce qu'il me dit lui-même; mais le souvenir de cette première entrevue entre mon âme et le représentant de Dieu me laissa une impression pure et profonde. Je ne suis jamais rentré dans la sacristie de Saint-Michel de Dijon, je n'en ai jamais respiré l'air, sans que ma première confession me soit apparue sous la forme de ce beau vieillard, et de l'ingénuité de mon enfance. L'église tout entière de Saint-Michel a, du reste, participé à ce culte pieux, et je ne l'ai jamais revue sans une certaine émotion qu'aucune église n'a pu m'inspirer depuis. Ma mère, Saint-Michel et ma religion naissante font dans mon âme une sorte d'édifice, le

premier, le plus touchant et le plus durable de tous.

« A dix ans, ma mère obtint pour moi une demi-bourse au lycée de Dijon. J'y entrai trois mois avant la fin de l'année scolaire. Là, pour la première fois, la main de la douleur vint me saisir, et, en se révélant à moi, me tourner vers Dieu par un mouvement plus affectueux, plus grave et plus décisif. Mes camarades, dès le premier jour, me prirent comme une sorte de jouet ou de victime. Je ne pouvais faire un pas sans que leur brutalité trouvât le secret de m'atteindre. Pendant plusieurs semaines je fus même privé par violence de toute autre nourriture que ma soupe et mon pain. Pour échapper à ces mauvais traitements, je gagnais pendant les récréations, quand cela m'était possible, la salle d'études, et je m'y dérobais, sous un banc, à la recherche de mes maîtres ou de mes condisciples. Là, seul, sans protection, abandonné de tous, je répandais devant Dieu des larmes religieuses, lui offrant mes souffrances précoces comme un sacrifice, et m'élevant vers la croix de son Fils par une union très-tendre. »

Nous suspendons ici la narration pour recueillir avec piété ces premières *larmes religieuses*, cette

première révélation de Dieu à cet enfant par la douleur, cette première vision de son salut dans la croix de Jésus-Christ. Cette petite victime cachée sous un banc dans le collége dont elle sera l'honneur, et se réfugiant aux pieds de la grande Victime, c'est toute la vie du Père Lacordaire. Dieu ne l'élèvera qu'après l'avoir abaissé. Il connaîtra la gloire, mais au prix des plus dures humiliations, des plus amères déceptions; et, dans le succès comme dans le revers, son refuge, son remède, sa vie, sa passion, ce sera la croix, la croix de Celui qui était venu le chercher peti écolier sous son banc.

« Élevé par une mère chrétienne, courageuse et forte, la religion avait passé de son sein dans le mien comme un lait vierge et sans amertume. La souffrance transformait cette liqueur précieuse en un sang déjà mâle qui me la rendait propre, et faisait d'un enfant une sorte de martyr. Mon supplice cessa aux vacances et à la rentrée scolaire, soit qu'on fût las de me poursuivre, soit que peut-être j'eusse mérité ce pardon par une moindre innocence ou une moindre candeur.

« En même temps arrivait au lycée un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, qui sortait de l'École normale, d'où il avait été ap-

pelé pour diriger une classe élémentaire. Bien que je ne fusse pas de ses élèves, il me rencontra et me prit en affection. Il habitait deux chambres isolées dans un coin de l'établissement; on me permit d'aller y travailler sous sa garde pendant une partie des études. Là, durant trois années, il me prodigua gratuitement les soins littéraires les plus assidus. Quoique je ne fusse qu'un écolier de sixième, il me faisait lire beaucoup et apprendre par cœur, d'un bout à l'autre, des tragédies de Racine et de Voltaire, qu'il avait la patience de me faire réciter. Ami des lettres, il cherchait à m'en inspirer le goût; homme de droiture et d'honneur, il travaillait à me rendre doux, chaste, sincère et généreux, et à dompter l'effervescence d'une nature peu docile. La religion lui était étrangère : il ne m'en parlait jamais, et je gardais le même silence à son égard. Si ce don précieux ne lui eût pas fait défaut, il eût été pour moi le conservateur de mon âme, comme il fut le bon génie de mon intelligence; mais Dieu, qui me l'avait envoyé comme un second père et un véritable maître, voulait, par une permission de sa providence, que je descendisse dans les abîmes de l'incrédulité, pour mieux connaître un jour le pôle éclatant de la lumière

révélée. M. Delahaye, mon vénéré maître, me laissa donc suivre la pente qui emportait mes condisciples loin de toute foi religieuse; mais il me retint sur les sommets élevés de la littérature et de l'honneur, où lui-même avait assis sa vie. Les événements de 1815 me le ravirent prématurément. Il entra dans la magistrature. J'ai toujours associé son souvenir à tout ce qui m'est arrivé d'heureux.

« J'avais fait ma première communion dès l'année 1814, à l'âge de douze ans; ce fut ma dernière joie religieuse, et le dernier coup de soleil de l'âme de ma mère sur la mienne. Bientôt les ombres s'épaissirent autour de moi; une nuit froide m'entoura de toutes parts, et je ne reçus plus de Dieu dans ma conscience aucun signe de vie.

« Élève médiocre, aucun succès ne signala le cours de mes premières études, mon intelligence s'était abaissée en même temps que mes mœurs, et je marchais dans cette voie de dégradation qui est le châtiment de l'incroyance et le grand revers de la raison. Mais tout à coup, en rhétorique, les germes littéraires que M. Delahaye avait déposés dans mon esprit se prirent à éclore, et des couronnes sans nombre vinrent, à la fin

de l'année, éveiller mon orgueil, bien plus que récompenser mon travail. Un cours de philosophie pauvre, sans étendue ni profondeur, termina le cours de mes études classiques. »

Le séjour de Henri Lacordaire au lycée de Dijon y laissa des souvenirs qui ne s'effacèrent pas de longtemps. Son caractère sérieux et appliqué, sa figure même, régulière, mince, aux traits nettement accentués, ses grands yeux, son front large et ouvert, mais surtout les prodigieux succès des dernières années, avaient fortement impressionné ses jeunes condisciples. On le citait à tout propos comme travailleur, comme lauréat exceptionnel. On se racontait comment de son temps, lorsque les externes se rassemblaient sous le portique, avant l'ouverture des classes, les petits grimpaient aux barreaux de la grille pour voir le défilé des pensionnaires dans la cour, et, se montrant Henri Lacordaire, disaient : « Tiens! le voilà! le voilà (1)! »

Les Mémoires continuent :

« En entrant à l'école de droit de Dijon, je re-

(1) Souvenirs consignés dans l'*Année Dominicaine*, par M. l'abbé Joseph Régnier, qui entra au lycée de Dijon un an après le départ de Henri, et fut son condisciple à Saint-Sulpice. Voyez l'*Année Dominicaine*, juillet 1865, p. 281.

trouvai la petite maison de ma mère et le charme infini de la vie domestique tendre et modeste. Il n'y avait dans cette maison rien de superflu, mais une simplicité sévère, une économie arrêtée à point, le parfum d'un âge qui n'était plus le nôtre, et quelque chose de sacré qui tenait aux vertus d'une veuve, mère de quatre enfants, les voyant autour d'elle adolescents déjà, et pouvant espérer qu'elle laisserait derrière elle une génération d'honnêtes gens, et peut-être d'hommes distingués. Seulement un nuage de tristesse traversait le cœur de cette femme bénie, lorsqu'elle venait à songer qu'elle n'avait plus autour d'elle un seul chrétien, et qu'aucun de ses enfants ne pouvait l'accompagner aux sacrés mystères de sa religion.

« Heureusement, parmi les deux cents étudiants qui fréquentaient l'école de droit, il s'en rencontrait une dizaine dont l'intelligence pénétrait plus avant que le Code civil, qui voulaient être autre chose que des avocats de murs mitoyens, et pour qui la patrie, l'éloquence, la gloire, les vertus civiques étaient un mobile plus actif que les chances d'une fortune vulgaire. Ils se connurent bien vite par cette sympathie mystérieuse qui, si elle réunit le vice au vice, et la médiocrité

à la médiocrité, appelle aussi au même foyer les âmes venues de plus haut et tendant à un but meilleur. Presque tous ces jeunes gens devaient au christianisme leur supériorité naturelle; ils voulurent bien, quoique je n'eusse pas leur foi, me reconnaître comme l'un d'entre eux, et bientôt des réunions intimes ou de longues promenades nous mirent en présence des plus hauts problèmes de la philosophie, de la politique et de la religion. Je négligeai naturellement l'étude du droit positif, entraîné que j'étais par ce mouvement d'intelligence d'un ordre supérieur, et je fus un médiocre étudiant en droit comme j'avais été un médiocre élève du collége (1). »

Voilà tout ce que le Père Lacordaire nous apprend de cette intéressante période de sa vie. Heureusement, un ami d'enfance, condisciple de ce *médiocre étudiant en droit,* membre comme lui de la Société d'études dijonnaise, avait pris soin, du vivant même du Père Lacordaire, d'en garder le souvenir. M. Lorain (2) peint avec chaleur l'entraînement de la jeunesse d'alors pour toutes les questions qu'agitait ce siècle dans sa

(1) Mémoires.

(2) Doyen de la Faculté de droit de Dijon, mort à Paris, le 16 novembre 1848, âgé de 50 ans.

frémissante adolescence, l'enthousiasme de Henri pour ces luttes où la politique, la littérature, la philosophie et la religion étaient abordées tour à tour, et jugées par ces esprits d'autant plus volontiers absolus que leur sentence n'allait pas au delà de la salle des conférences. Il rappelle la place d'honneur que s'était faite Henri Lacordaire au milieu de cette jeunesse d'élite, et se plaît à raconter ses triomphes de plume et de parole. Il analyse avec netteté les traits de sa physionomie d'alors, et l'on devine sans peine, sous la parole émue de l'étudiant dijonnais, le futur orateur de Notre-Dame. En faisant la part de l'incroyance et de l'exagération des doctrines politiques, il en précise la nature et en mesure la portée avec une juste modération. Donc, en attendant les nouveaux détails que nous promet un autre témoin de ces premières années (1), notons quelques passages qui mettront en lumière le caractère de l'homme et ses opinions religieuses à cette période de son entrée dans la vie.

« Dans toutes ces discussions, dit M. Lorain, Henri Lacordaire eut sa belle part. Malgré son extrême jeunesse, il conquit du premier coup la première place entre tous ses égaux.

(1) M. Foisset, qui prépare une Vie complète du R. P. Lacordaire.

« Nous écoutons encore ces improvisations pleines d'éclairs, ces argumentations remplies d'agilité, de ressources inattendues, de souplesse et de saillies; nous voyons cet œil étincelant et fixe, pénétrant et immobile, comme si le regard devait descendre dans tous les plis de la pensée; nous entendons cette voix claire, vibrante, frémissante, haletante, s'enivrant d'elle-même, n'écoutant qu'elle seule, et s'abandonnant sans réserve et sans contrainte à la verve intarissable de sa riche nature. — O belles années si vite écoulées, ô précieux et magnifiques jeux de l'esprit, vous prédisiez à la cause de Dieu un incomparable athlète (1)!

« Les compositions littéraires que l'étudiant en droit lisait à la *Société d'études dijonnaise*, en 1821 et 1822, constatent encore mieux les progrès et les pentes de sa pensée. Dans l'une il racontait, en une langue riche d'images, le *siége et la ruine de Jérusalem* par l'empereur Titus. Dans une autre, il parlait *de la patrie*, et recueillait de l'antiquité biblique, grecque et latine, comme de l'histoire moderne, les souvenirs les plus touchants, les douleurs les plus pathétiques qu'aient

(1) Lorain, *Correspondant*, tom. XVII, p. 821.

inspirés aux hommes les regrets de l'exil et le sentiment de l'indépendance nationale blessée ou perdue. Dans une troisième, enfin, il s'entretenait de *la liberté* à la manière des dialogues de Platon; et ceux qu'il faisait parler n'étaient rien moins que Platon lui-même s'entretenant ainsi avec ses disciples, au cap Sunium, et s'écriant : *La liberté, c'est la justice!*

« Dans ces premiers essais de cet esprit encore mineur, dans ce choix même de sujets si grands et si graves, il y avait déjà, pour ceux qui les ont entendus, la meilleure part de l'orateur de Notre-Dame.

« Si nous étions encore dans le siècle de l'antithèse, je dirais que le caractère et le talent de Henri Lacordaire éclataient en singuliers contrastes. Cet esprit soudain était capable d'un travail long, graduel, continu, quotidien, opiniâtre; cette nature énergique était patiente; elle réunissait l'emportement et la mansuétude. Cette imagination impatiente et vive était propre aux profondeurs d'un long dessein; chez elle la promptitude de la vue pouvait s'allier à la réflexion la plus suivie, au plus constant calcul. A côté d'une florissante adolescence, tout le sérieux anticipé de l'homme mûr; la gaieté folle, et jus-

qu'à la bouffonnerie de l'enfant, mêlée à la méditation du penseur. Avec ce tempérament d'ardeur et de passion, un goût naturel pour l'ordre, pour la méthode, pour l'arrangement des petites choses, une simplicité d'élégance, une recherche de propreté et d'exactitude. Vers ou prose, il pouvait s'arrêter à volonté au milieu d'une phrase, s'interrompre au milieu d'un hémistiche. Lorsque l'œil d'un ami se glissait dans sa cellule de travail, il n'y trouvait rien que de soigné et de symétrique. Nul désordre dans les livres; le papier, les plumes, l'écritoire, le canif même, disposés avec une sorte d'art correct sur la petite table noire, et ne formant avec elle aucun angle désagréable à la vue. La même régularité, la même netteté dans ses manuscrits, dans son écriture, dans tout ce qu'il fait, dans tout ce qu'il touche : en un mot, comme une sorte de symbole matériel, en toutes choses, de cette *prudence du serpent unie à la simplicité de la colombe,* dont il se déclare pourvu, dans une de ses belles conférences, où il ajoute lui-même, avec une grâce spirituelle et charmante, *qu'il donnerait,* comme saint François de Sales, *vingt serpents pour une colombe* (1). »

(1) Lorain, *Correspondant*, p. 828.

Le Père Lacordaire a raconté comment il en était venu à ne plus croire, et le témoignage de ses amis s'accorde en ce point avec le sien. Il s'est assez souvent confessé de ses erreurs en public; il a dit assez haut, dans la chaire, combien il est impossible de rester pur longtemps sans le secours surnaturel de la grâce, pour qu'il soit besoin d'insister sur la part coupable que l'indépendance de l'esprit et l'effervescence des passions prennent toujours dans l'apostasie d'un cœur de quinze ans. Mais s'il a dit adieu à la foi de sa mère, c'est qu'il n'y avait au lycée personne pour la soutenir. *Rien*, dit-il, *n'avait soutenu notre foi.* Il s'en est allé, il ne s'est pas enfui. Il a bu, comme tous ceux de sa génération, aux sources empoisonnées du siècle précédent, il ne s'y est point enivré. Son esprit incrédule s'est complu dans les objections, son âme n'a jamais connu la haine. Il y avait au dedans de lui-même trop d'affinités avec l'Évangile, il y avait dans cette intelligence trop d'amour sincère de la vérité, trop de candeur dans cette âme, pour que le catholicisme ne lui apparût pas déjà comme le seul phare de sa vie, au milieu de cette *nuit froide qui l'entourait de toutes parts.*

« J'aime l'Évangile, disait-il alors, parce que

la morale en est ineffable; je respecte ses ministres, parce que l'influence qu'ils exercent est salutaire à la société; mais la foi ne m'a pas été donnée en partage (1).

« Je sortis du collége à l'âge de dix-sept ans, avec une religion détruite et des mœurs qui n'avaient plus de frein, mais honnête, ouvert, impétueux, sensible à l'honneur, ami des belles-lettres et des belles choses, ayant devant moi, comme le flambeau de ma vie, l'idéal humain de la gloire. Ce résultat s'explique facilement. Rien n'avait soutenu notre foi, dans une éducation où la parole divine ne rendait parmi nous qu'un son obscur, sans suite et sans éloquence; tandis que nous vivions tous les jours avec les chefs-d'œuvre et les exemples d'héroïsme de l'antiquité.

« Le vieux monde, présenté à nos yeux en ces côtés sublimes, nous avait enflammés de ses vertus; le monde nouveau, créé par l'Évangile, nous était demeuré comme étranger. Ses grands hommes, ses saints, sa civilisation, sa supériorité morale et civile, le progrès enfin de l'humanité sous le signe de la croix, nous avait

(1) Lorain, *Correspondant*, tom. XVII, p. 822.

échappé totalement. L'histoire même de la patrie, à peine entrevue, nous avait laissés insensibles, et nous étions Français par la naissance sans l'être par notre âme. Je n'entends point toutefois me joindre aux accusations portées dans ces derniers temps contre l'étude des auteurs classiques. Nous leur devions le goût du beau, le sentiment pur des choses de l'esprit, des vertus naturelles précieuses, de grands souvenirs, une noble union avec des caractères et des siècles mémorables; mais nous n'avions point gravi assez haut pour toucher le faîte de l'édifice, qui est Jésus-Christ, et les frises du Parthénon nous avaient caché la coupole de Saint-Pierre de Rome (1).»

« On a beaucoup exagéré et inventé, dit encore M. Lorain, quand on a fait de Henri Lacordaire une espèce de tribun impie et d'athée démocrate. Que le déisme de l'étudiant se teignît encore un peu de raillerie voltairienne, ou plutôt des couleurs de Rousseau, qui répondaient beaucoup mieux à la consciencieuse gravité de son esprit, on ne saurait guère le nier; car, c'est un triste aveu qu'il faut bien faire, c'est par là qu'a passé la France. Mais l'écolier de Dijon n'est jamais allé au delà.

(1) Mémoires, p. 386.

« Le philosophe imberbe disait déjà dans son beau langage : « Chacun est libre d'engager un combat contre l'ordre; mais l'ordre ne peut être vaincu. Je le compare à une pyramide qui s'élève de la terre aux cieux; nous ne saurions en ébranler la base, parce que le doigt de Dieu repose sur le sommet. »

« Ailleurs il écrivait : « L'impiété conduit à la dépravation; les mœurs corrompues enfantent les lois corruptrices, et la licence emporte les peuples vers l'esclavage, sans qu'ils aient le temps de pousser un cri... Prenons garde! il ne s'agit pas de la vie d'un jour, d'une tranquillité apparente, d'une vigueur accidentelle qui se répand au dedans et se joue avec des triomphes. Quelquefois les peuples s'éteignent dans une agonie insensible qu'ils aiment comme un repos doux et agréable; quelquefois ils périssent au milieu des fêtes, en chantant des hymnes de victoire, et en s'appelant immortels! »

« Celui qui écrivait ainsi n'avait pas vingt ans. Quel intervalle immense le séparait déjà des sceptiques vulgaires et des révolutionnaires imbéciles (1)! »

(1) Lorain, *Correspondant*, t. XVII, p. 821.

Dans ce jeune penseur et écrivain, en effet, n'y a-t-il pas déjà tous les linéaments de la grande figure qui va prendre bientôt devant Dieu et devant les hommes de si belles proportions? Il a perdu la foi, mais son esprit se trouble à la pensée de ce qui la remplacera pour guider sa vie; il mesure du regard les conséquences de l'indifférence religieuse pour les individus comme pour les peuples avec une maturité qui étonne, et il cherche avec droiture la vérité. Il serait facilement entraîné vers les abus d'un esprit souple et aisé, d'une nature fougueuse et ennemie de tout frein; mais il se sent retenu par le côté sérieux de cette même nature, par son amour du travail, par une certaine humilité naturelle et une défiance de lui-même qui lui font éviter l'écueil où avortent presque tous les génies incomplets : la facilité du talent. Il fait sa société ordinaire, exclusive, de la compagnie de jeunes gens studieux, et, s'il n'est pas insensible à leurs premiers et chaleureux applaudissements, il leur préfère cependant le charme d'amitiés généreuses dont plusieurs survivront à toutes les péripéties de sa vie et lui seront jusqu'à la fin un souvenir vivant de ces belles années de Dijon qu'il aimait à se rappeler. Qui ne serait encore touché de ce pieux hommage rendu

sur son lit de mort à la mémoire de son ancien et vénéré maître? Qui ne reconnaîtrait là le témoignage fidèle d'un cœur qui ne sut oublier que les injures, et ne comprit jamais cette laideur de l'âme qu'il appelait la *méconnaissance?*

Tous ces germes heureux, Paris va les développer. Paris va lui faire retrouver ce qu'il fait perdre à tant d'autres : la foi religieuse, l'appel d'en haut et l'indication de sa voie; c'est que ce grand champ de bataile ne devrait être que l'arène des forts, et que le feu, qui épure l'or, dissout et décompose tout alliage d'ordre inférieur.

CHAPITRE II

1822-1824

Il se rend à Paris pour y faire son stage. — Ses débuts au barreau. — Son caractère. — Son retour aux idées religieuses.

Le Père Lacordaire continue ainsi, dans ses Mémoires, le récit de ses premières années et de son arrivée à Paris.

« Le droit fini, ma mère, malgré son état très-gêné de fortune, songea à me faire faire mon stage au barreau de Paris. Elle y était poussée par ses espérances maternelles sur moi; mais Dieu avait d'autres desseins, et elle m'envoyait, sans le savoir, aux portes de l'éternité.

« Paris ne m'éblouit point. Accoutumé à une vie laborieuse, exacte et honnête, j'y vécus comme je venais de vivre à Dijon; avec cette douloureuse différence que je n'avais plus autour de moi ni condisciples ni amis, mais une

solitude vaste et profonde, où personne ne se souciait de moi, et où mon âme se replia sur elle-même sans y trouver Dieu ni aucun dogme, mais l'orgueil vivant d'une gloire espérée.

« Adressé par M. Riambourg, l'un des présidents de la Cour royale de Dijon, à M. Guillemin, avocat au conseil, je travaillai dans son cabinet avec une patiente ferveur, suivant un peu le barreau, attaché à une société de jeunes gens qu'on appelait *des Bonnes Études*, société à la fois royaliste et catholique, et où je me trouvais, sous ce double rapport, comme un étranger. Incroyant dès le collége, j'étais devenu libéral sur les bancs de l'École de droit, quoique ma mère fût dévouée aux Bourbons, et qu'elle m'eût donné au baptême le nom de Henri en souvenir de Henri IV, la plus chère idole de sa foi politique. Mais tout le reste de ma famille était libéral; je l'étais moi-même par instinct, et à peine eus-je entendu à mon oreille le retentissement des affaires publiques, je fus de ma génération par l'amour de la liberté, comme je l'étais par l'ignorance de Dieu et de l'Évangile. C'était M. Guillemin, mon patron, qui m'avait poussé aux *Bonnes Études*, espérant que j'y réformerais des pensées qui n'étaient pas les siennes. Mais il se

trompait. Aucune lumière ne me vint de ce côté, aucune amitié non plus. Je vivais solitaire et pauvre, abandonné au travail secret de mes vingt ans, sans jouissances extérieures, sans relations agréables, sans attrait pour le monde, sans enivrement au théâtre, sans passions du dehors dont j'eusse conscience, si ce n'est un vague et faible tourment de la renommée. Quelques succès de cour d'assises m'avaient seuls un peu ému, mais sans m'attacher (1).»

C'est ici que la vie intime du Père Lacordaire commence à se révéler. Cette période ne contient aucun fait extérieur digne d'attention. Tout le mouvement est au dedans, tout l'intérêt se concentre dans cette conversation de l'âme avec elle-même où elle se peint tout entière. Ce ne sont plus les jeux brillants de plume et de parole de l'étudiant en droit, ce n'est pas encore le prêtre, l'orateur, le religieux : c'est l'homme. Tout le drame est dans cette âme qui se replie tristement sur elle-même, et se demande avec anxiété ce qu'elle est, et vers quels rivages l'incline sa destinée.

Si l'on veut connaître l'homme dans le Père

(1) Mémoires, p. 389.

Lacordaire, c'est ici, dans sa petite chambre d'avocat stagiaire à Paris, qu'il faut le regarder et l'entendre. Jamais peut-être il n'a jeté de cris plus vrais, plus éloquents, qui ouvrent sur le fond de cette nature singulière un jour plus naturel et plus vif. Ce n'est point ici une chaire, ni une tribune, ni un livre; ce n'est même pas une correspondance; il écrit à ses amis, à cet âge si volontiers expansif; mais ses amis ne le comprennent pas, ne savent quoi lui répondre. C'est une âme aux prises avec elle-même et avec Dieu; une âme qui se déchire et se met à nu dans la lutte, une âme qui se débat *sans le savoir aux portes de l'éternité*. C'est l'heure de la vocation : heure solennelle et grave où l'homme, *placé entre les mains de son conseil,* s'entend appeler d'en haut et sommer de choisir sa route et sa vie; heure plus grave et plus solennelle encore pour l'homme que Dieu prédestine à de grands desseins. Il s'entend appeler; mais d'où vient la voix? — Du ciel? — Hélas! il ne croit plus au Dieu de sa mère, le seul à qui l'on ose parler, et qui daigne répondre. Des voix de la terre l'appellent aussi et veulent le retenir. L'amitié est un de ses rêves. Il cherche des amis, il en trouve, ils sont parfaits. Il leur écrit des lettres où son

âme tendre et naïve s'ouvre avec transport aux plus enivrantes perspectives, et se donne sans calcul pour l'éternité. Puis le lendemain, la lumière se fait, et le charme s'évanouit. Il n'a pas la foi religieuse de ceux qu'il voudrait aimer; ils n'ont pas ses espérances politiques; il s'aperçoit, désenchanté, que sans l'unité de croyances l'amitié véritable est impossible, et il retombe avec douleur dans son triste isolement. La gloire l'appelle aussi; mais sa froide raison l'arrête en lui montrant, sous ce fantôme drapé dans sa pourpre, le vide et la mort. La solitude lui plaît; mais, sans Dieu et sans amis, elle lui est un désert aride. Il aime les livres, mais il ne peut en jouir : tout l'ennuie, tout le fatigue; il comprend qu'*il est des besoins pour qui cette terre est stérile*. Le monde est trop petit. Il lui faudrait l'Infini; il y aspire; mais le ciel est fermé, et, de ce côté, rien encore, aucun signe, aucune certitude, aucun repos.

Fatiguée de sa course dans le vide, cette âme est là, abattue, épuisée, haletante. Elle avoue son impuissance : elle cherche la lumière de bonne foi, et prie Dieu d'avoir pitié d'elle. C'est là que Dieu l'attendait. Le nuage alors se déchire. La Vérité se découvre, et, en se montrant,

attire à Elle le disciple égaré et meurtri. C'était la seconde révélation de Dieu par la souffrance à son enfant bien-aimé. Ce ne fut pas la dernière.

Il n'y eut en lui aucune transition entre croire et se dévouer. Le jour de sa conversion, il fut prêtre.

Telle est, en abrégé, l'histoire de ces deux années où la vie de Henri Lacordaire reçut le coup décisif. Les nombreux extraits de lettres de cette époque, recueillis par M. Lorain, jettent un plein jour sur le mouvement intérieur de cette existence incertaine de sa route, et s'agitant avec anxiété *sous l'Etna de la vie.*

Il habitait alors, rue Mont-Thabor, une petite chambre sous le toit. Habitué dès l'enfance à une vie dirigée par la raison, réglée par le devoir, il sut, sous une flamme qui le dévorait, se forcer à un travail assidu, monotone et contraire à ses goûts. Il en souffrait. « Ce feu d'imagination et d'enthousiasme qui me dévore, écrit-il, ne m'avait pas été donné pour l'éteindre dans les glaces du droit, pour l'étouffer dans des méditations positives et ardues. Mais je suis retenu dans ma position par cette force de raison qui me fait concevoir qu'essayer de tout et changer de place, ce

n'est pas changer de nature (1). » C'est là, d'ailleurs, un trait de son caractère. Esprit éminemment pratique, il a été l'homme du devoir avant tout. « Nul n'eût fait, comme il l'avoue, plus de sottises que lui par un certain côté de son être; » mais l'imagination, la fougue, *le besoin de se remuer,* toutes les forces inférieures enfin, étaient, sous cette main ferme, comme autant de coursiers frémissants, toujours domptés et dociles.

« Il y a en moi deux principes contraires qui se combattent sans cesse et qui me rendent quelquefois bien malheureux: c'est une raison froide qui retombe sur une imagination ardente, et me désenchante d'autant plus que celle-ci m'avait présenté plus d'illusions. » Cette victoire de la raison sur l'imagination fut souvent chèrement achetée.

Il faut aussi se rappeler ce qu'était cette époque pour savoir ce qu'en dut prendre et rejeter Henri Lacordaire. Ce n'était pas, comme aujourd'hui, une France arrivée à une maturité précoce par des chemins semés d'illusions trompées, d'expériences cruelles, et retirée des affaires par las-

(1) Lorain, *Correspondant*, tom. XVII, p. 825.

situde. Tout était jeune alors, plein d'enthousiasme et de vigueur : le siècle, la poésie, la liberté. Des ruines amoncelées par l'âge précédent, et des débris de glaives et de drapeaux dont les premières années de notre ère avaient jonché le sol, il s'était fait sur le cœur de la France comme un poids immense de souvenirs sanglants et de gloire humiliée sous lequel elle étouffait. Aux premiers rayons de vie libre et publique, toutes les forces longtemps comprimées se réveillèrent et s'épanouirent à un soleil qui devait, il est vrai, faire éclore plus de fleurs que de fruits; mais enfin c'étaient de belles fleurs et une grande vie. Il n'était pas indifférent pour une âme de la trempe de celle de Henri Lacordaire d'arriver à Paris à cette heure d'universelle effloraison, d'entendre les voix les plus harmonieuses chanter, sur un rhythme trop vite oublié, ce réveil d'un peuple, d'assister à ce grand spectacle de reconstruction sociale où se heurtaient pêle-mêle les enthousiasmes, les haines, les aspirations, les regrets, les rêves insensés mais généreux. A ceux qui avaient plus de goût pour les secrètes révolutions de l'âme, il arrivait des savanes de l'Amérique des parfums enivrants de vie libre et rêveuse qui montaient au cerveau

de cette jeunesse et la mettaient en délire. Henri but à cette coupe comme tant d'autres; mais il sut s'arrêter là où commence la folie, et tandis que son imagination errait à travers les solitudes enchantées du nouveau monde, sa plume patiente copiait des mémoires et rédigeait des consultations. « Qui de nous, s'écriait-il trente ans plus tard, qui de nous, au temps de sa jeunesse, ne s'est pas représenté qu'il errait librement dans les solitudes du nouveau monde, n'ayant pour pour toit que le ciel, pour breuvage que l'eau des fleuves inconnus, pour nourriture que le fruit spontané de la terre et le gibier tombé sous ses coups, pour loi que sa volonté, pour plaisir que le sentiment continu de son indépendance, et les hasards d'une vie sans limites sur un sol sans possesseur? C'étaient là de nos rêves. Notre cœur frémissait en se reconnaissant, si, dans un livre célèbre, nous venions à tomber sur ce passage où l'homme de la civilisation dit à l'homme du désert : « Chactas, retourne dans tes forêts; reprends cette sainte indépendance de la nature que Lopès ne veut point te ravir; moi-même, si j'étais plus jeune, je te suivrais. » Il nous semblait, en lisant ces paroles, les entendre nous-mêmes : notre âme oppressée s'envolait avec

elles dans des régions idéales, et ne reve
qu'avec douleur au fardeau monotone de la
lité (1). »

Son imagination le berçait dans ces rêves
cessive indépendance qui allaient si bien
nature, à son éducation de collége, à l'air
respirait à Paris. « Fils d'un siècle qui ne
guère obéir, l'indépendance avait été sa co
et son guide (2). » Encore, dans cette atmosp
si fortement agitée, était-il mal à l'aise et t
menté de vagues désirs où déjà Dieu se
chait sous les pleurs de René. « Où est l'
qui comprendra la mienne, et qui ne s'éton
pas que le seul mot de Grande-Grèce me f
frémir et pleurer?... L'esprit des hommes
pas fait pour entendre le mien; je sème su
marbre poli (3). »

Ce qu'il cherchait surtout, c'était une an
qui lui *peuplât ce vaste désert de Paris.* Il
la rencontrer dans la société de jeunes gen
l'avait fait entrer M. Guillemin, et il était à P
depuis un an lorsqu'il écrivit à l'un de ses je
confrères au barreau cette lettre inédite où

(1) LIe Conf., édit. in-12, p. 600.
(2) Mémoires.
(3) Lorain, *Correspondant*, tom. XVII, p. 826.

âme, son cœur, son jugement, son esprit, se dévoilent avec candeur et se jouent avec tant de charme.

« Paris, 10 novembre 1829.

« Mon cher confrère,

« Lorsque je vous ai vu ce matin, j'ai senti mieux que jamais combien j'étais placé loin de vous, et j'ai compris avec peine que nos entrevues seraient fugitives, et ne prendraient pas peu à peu ce caractère d'intimité qu'une longue habitude et des convenances réciproques d'esprit et de cœur établissent entre les personnes. Cependant, je vous l'avoue, une de mes idées favorites, une de celles qui me charmaient le plus dans la perspective de mon séjour à Paris, était de m'attacher à vous par des liens étroits. Je me consolais peut-être de la perte d'amis qui ne peuvent plus m'aimer que de loin, en songeant que j'avais trouvé quelqu'un qui pourrait les remplacer dans leur amitié de tous les jours, dans cette douce bienveillance que tout homme a besoin de recevoir et de rendre. Je me disais avec plaisir que, comme eux, vous avez des principes de religion que j'aime sans les adopter encore;

que, comme eux, vous avez des opinions saines en politique sans y joindre cette âpreté et cette petitesse de vues qui déshonorent quelquefois la vérité; que, comme eux, vous êtes pur dans vos mœurs et dans vos goûts. J'aimais en vous le souvenir vivant de mes amis, et je tirais pour ma vie quelque pressentiment heureux de ce que je rencontrais toujours sur mon passage des gens qui valent mieux que moi. L'idée seule de votre amitié me peuplait donc ce vaste désert de Paris, et je vous y attendais pour compléter mon existence. Mais nous sommes si loin l'un de l'autre, que, si je laissais faire au temps, nos deux âmes pourraient passer l'une à côté de l'autre sans se toucher; et, en vérité, il y a tant d'hommes aimables qui vivent inconnus en ce monde, que c'est une grande faute de laisser échapper ceux qui vous tombent sous la main. D'ailleurs, le moment passera bien vite où nous pourrons encore nous flatter d'obtenir des amis; dans l'âge mûr c'est plus l'intérêt que l'attachement qui lie les hommes; il y a un élan de cœur qui s'éteint avec la jeunesse. Comme nous sommes encore jeunes tous les deux et que vous pouvez me comprendre; comme vous m'avez assez connu pour apprécier ce qu'il y a de bon et de mauvais en

moi, je vous offre une amitié qui sera durable, en vous priant de m'accorder la vôtre en échange. Et tenez, j'ai envie de me peindre un peu à vous, afin de vous donner une première marque de confiance; ce seront des arrhes de mon affection.

« Il y a en moi deux principes contraires qui se combattent sans cesse, et me rendent quelquefois bien malheureux; c'est une raison froide qui retombe sur une imagination ardente, et qui me désenchante d'autant plus que celle-ci m'avait présenté plus d'illusions. Nul ne ferait plus de sottises que moi par un côté de son être, si je n'étais retenu par une réflexion qui me présente les choses sous toutes leurs faces. J'ai compris le jeu des intérêts matériels de ce monde, et, sans avoir jamais beaucoup joui des plaisirs qu'il présente, des enivrements qu'on peut puiser dans sa coupe, je suis convaincu que tout est vain sous le soleil; cela vient encore de cette imagination qui n'a de bornes que l'infini, et de cette raison qui analyse tout ce qui la frappe. J'ai l'âme extrêmement religieuse et l'esprit très-incrédule; mais comme il est dans la nature de l'esprit de se laisser subjuguer par l'âme, il est probable qu'un jour je serai chrétien. Je suis

susceptible de vivre dans la solitude et de me précipiter dans le tourbillon des choses humaines, aimant le calme quand j'y songe, le bruit quand j'y vis, faisant quelquefois d'une cure de campagne mon château favori, lui disant adieu quand je passe sur le Pont-Neuf; retenu dans ma position par cette force de raison qui me fait concevoir qu'essayer de tout et changer de place, ce n'est pas changer de nature, et qu'il est des besoins pour qui cette terre est stérile. J'ai une grande activité et une conception si prompte, que j'en abuse souvent. J'ai aimé des hommes, je n'ai point encore aimé de femmes, et je ne les aimerai jamais par leur côté réel. Je crois que mon épitaphe serait bien faite ainsi : « Il eut des défauts; mais il en valait bien un autre.»

« Voilà, mon cher N..., une esquisse de mon caractère. Voyez s'il vous convient, et croyez que je vous aimerai toute ma vie avec une franchise et une bonté qui pourront vous procurer quelques moments de bonheur de plus dans votre vie. C'est toujours autant. Je veux dîner avec vous ce soir, si vous n'êtes pas engagé. Je vous attends à cinq heures. »

On se demande après avoir lu cette lettre comment il a pu dire : « Aucune amitié ne me vint

de ce côté... Je vivais solitaire, sans amitié qui me soutînt (1). » Ceux à qui il écrivait d'aussi charmantes lettres et qui vivent encore n'accuseront pas son cœur. Ils l'ont connu. Ils savent que ce qu'il cherchait, c'était moins des amis qu'un ami. Mais ceux qui ont cru le connaître ne verront-ils pas dans cette plainte qui lui échappe une nouvelle preuve de cette insensibilité dont il paraissait atteint?

Plusieurs, en effet, de ceux même qui l'ont vu de près, trompés par un abord réservé et parfois glacial, se sont dit que cet homme n'avait vécu que par la tête. Il serait difficile aujourd'hui de conserver cette opinion, après les révélations, encore incomplètes, de ses meilleurs amis sur ce pli caché de son âme. Mais alors, d'où lui venaient ces froideurs, ces silences, *dont nul n'a poussé l'audace aussi loin que lui* (2)? Était-ce fierté? Non; rien n'était moins dans sa nature. Etait-ce impuissance ou parti pris? Ni l'une ni l'autre. Le Père Lacordaire avait une âme très-tendre, un cœur d'une excessive sensibilité. Voulant résumer sa vie en un mot, nous lui avons emprunté celui-ci : *fort comme le diamant, plus tendre qu'une*

(1) Mémoires.

(2) *Le Père Lacordaire,* par le comte de Montalembert, p. 178.

mère; nous n'en connaissons pas de meilleur et de plus vrai. Et s'il fallait dire lequel de la tendresse ou de la force l'emportait en lui, il y aurait à réfléchir avant de prononcer. Ces paroles, je le sens, trouveront plus d'un incrédule. Je m'explique donc.

Il est des âmes en qui la sensibilité monte aisément au bord du vase, se trahit sur la physionomie, se répand dans les larmes, se communique par la voix et les œuvres; fleuves roulant leurs eaux à pleins bords, toujours prêts à s'épancher et à féconder leurs rivages. Et il est aussi des âmes plus rares, en qui la sensibilité se cache au fond de l'abîme, craint un regard qui la devinerait, *a honte des larmes* et se contracte au plus léger toucher; des âmes dévorées par le feu intérieur, mais soucieuses de n'en rien laisser paraître, aussi timides en public qu'expansives dans l'intimité, d'autant plus généreuses dans le don d'elles-mêmes qu'elles s'ouvrent à un plus petit nombre; fleuves encaissés dans de hautes rives, s'enfonçant parfois sous terre, inutiles en apparence aux contrées qu'ils sillonnent, si l'on ne venait à découvrir un jour que tel lac lointain, qui réfléchit au soleil ses eaux pures et profondes, vient de cette source cachée.

Le Père Lacordaire était de ces âmes. Peu d'hommes ont su comment et combien il aimait. Des nombreuses affections qui entourèrent sa vie, bien peu y entrèrent et en connurent le fond. Il avait de l'amitié une si haute idée, que le reste, dans l'ordre humain, n'était rien à ses yeux. Il mettait une minute d'épanchement intime bien au-dessus d'une heure de triomphe oratoire. C'est celui qu'il appelait *son frère,* le premier et le plus illustre ami que Paris devait lui donner un peu plus tard, qui en rend témoignage.

« Lui, plus épris encore des suaves joies de l'amitié chrétienne que des lointains échos de la renommée, me fit comprendre que les plus grandes luttes ne nous émeuvent qu'à demi; qu'elles nous laissent la force de songer *avant tout* à la vie du cœur; que les jours commencent et finissent selon qu'un souvenir aimé se lève ou se tait dans une âme. C'est lui qui me parlait ainsi. Il ajoutait aussitôt : « Hélas! nous ne devrions aimer que l'Infini, et voilà pourquoi, quand nous aimons, ce que nous aimons est si accompli dans notre âme (1). »

Il aurait tout sacrifié au bonheur d'être aimé;

(1) *Le Père Lacordaire,* p. 14.

mais c'est à peine s'il le laissait deviner. « Chose singulière! écrivait-il; on me croit insensible. Au moment où je suis le plus affecté, on me croit tranquille. On ne distingue pas assez en moi l'être réel de l'être fictif, ce que je suis et ce que je veux paraître. Je ne sais pas, comme Sterne, pleurer devant des témoins; j'ai honte des larmes (1). »

Il se peint encore lui-même dans cette ravissante page de son livre sur sainte Marie-Madeleine. « L'amitié naît de l'âme dans l'âme. Une fois qu'on se rencontre là, tout disparaît: comme un jour, et bien mieux, lorsque nous nous rencontrerons en Dieu, l'univers ne sera plus pour nous qu'un spectacle oublié. Mais il est difficile de se rencontrer en un lieu aussi lointain que l'âme, aussi caché derrière l'océan qui l'entoure et sous la nuée qui le couvre. L'Écriture dit de Dieu qu'il habite une *lumière inaccessible :* on peut dire de l'âme qu'elle habite une ombre impénétrable. On croit y toucher, et c'est à peine si la main qui la cherche a saisi la frange de son vêtement. Elle se contracte et se retire au moment où l'on se croit sûr de la posséder, tantôt serpent,

(1) Lorain, *Correspondant,* tom. XVII, p. 826.

tantôt colombe craintive, flamme ou glace, torrent ou lac paisible, et toujours, quelle que soit sa forme ou son image, l'écueil où l'on se brise le plus et le port où l'on entre le moins. C'est donc une rare et divine chose que l'amitié, le signe assuré d'une grande âme et la plus haute des récompenses visibles attachées à la vertu (1).»

Même avec ceux qui ont eu la clef de ce sanctuaire et auxquels il donnait de son trésor la parole ancienne et toujours nouvelle, il tremblait encore. « J'ai toujours eu besoin de la solitude pour dire combien j'aimais (2). » Il se reproche les expressions sous lesquelles se trahit son âme aimante. Il aurait voulu adopter un enfant dont il aurait formé le cœur et suivi l'éducation tout entière. « J'en aurais fait le fils de mon âme; je lui aurais fait don de moi-même... Mais j'ai craint l'ingratitude;... je l'aurais tant aimé, que, s'il eût méconnu mon amour en Dieu, il eût fait un mal profond à l'infirmité de mon humaine nature (3). » Ah! voilà l'éclair sur l'abîme! Le cœur peut se refermer maintenant; il peut se cacher

(1) P. 82.

(2) *Le Père Lacordaire*, par M. de Montalembert, p. 90.

(3) *Revue de Toulouse*, janv. 1862. Entretien recueilli par M. F. Lacointa.

derrière l'océan et sous la nuée; on l'a vu. N'eût-il poussé que ce cri, ceux qui s'y connaissent ne s'y tromperont plus.

La suite de cette histoire éclairera de nouvelles lumières ce point délicat et enveloppé d'ombres. Mais il fallait, dès l'origine, le signaler et le dégager pour expliquer cette vie, pour en voir les deux côtés, *le réel et le fictif,* l'apparent et le secret, pour sentir l'homme à travers l'orateur et le prêtre, pour entendre son silence, ses désirs, ses regrets, ses douloureuses confidences, et enfin et surtout pour comprendre l'amour le plus fort, le plus tendre et aussi le plus caché qui remplit cette vie, son amour pour Jésus-Christ.

Sur cette âme grave et douce, tour à tour paisible et tourmentée, la vie extérieure trace son sillon régulier, mais peu profond, où s'élabore lentement le germe de l'avenir. Il plaide, il rédige des mémoires, cultive la solitude plus que le barreau et suit sa carrière plus qu'il ne la fait. « Je me suis amusé ce matin à plaider, écrit-il. La cause était détestable; mais je voulais m'assurer que je parlerais sans crainte devant un tribunal, et que ma voix serait assez forte. Je me suis convaincu par cette épreuve que le sénat romain ne serait pas capable de m'effrayer. Je

ne sais pas comment j'ai pu dire quelque chose (1). » Il plaide sans y être encore autorisé par l'âge, mais il ne s'en effraie guère. « Si j'étais cité au conseil de discipline, ce serait une occasion de faire un beau discours, et voilà tout. Un jeune avocat qui, après avoir plaidé avec quelque talent, serait condamné par le conseil, pourrait se faire honneur de sa condamnation (2). »

Ces premiers essais le font remarquer. Ses amis l'encouragent, et M. Berryer lui prédit qu'il peut se placer au premier rang du barreau, s'il évite l'abus de sa facilité de parole. C'est après une de ces plaidoiries que M. le premier président Séguier fit de lui cet éloge qui ressemble à une prophétie : « Messieurs, dit-il, ce n'est pas Patru, c'est Bossuet. » Mais ces succès, qui eussent suffi à l'ambition de plus d'un, glissaient pour lui à la surface et le défendaient mal contre l'envahissement progressif d'une tristesse dont presque toutes ses lettres d'alors portent l'empreinte. « Ma pensée est plus vieille qu'on ne croit, et je sens ses rides à travers les fleurs dont mon imagination la couvre. J'ai peu d'attache-

(1) Lorain, *Correspondant*, tom. XVII, p. 825.
(2) *Idem*.

ment pour l'existence, mon imagination me l'a usée. Je suis rassasié de tout sans avoir rien connu. Si l'on savait comme je deviens triste! J'aime la tristesse, je vis beaucoup avec elle. On me parle de gloire d'auteur, de fonctions publiques; j'ai bien de semblables velléités. Mais franchement j'ai pitié de la gloire, et je ne conçois plus guère comment on se donne tant de peine pour courir après cette petite sotte. Vivre tranquille au coin de son feu, sans prétentions et sans bruit, est chose plus douce que de jeter son repos à la renommée, pour qu'elle vous couvre, en échange, de paillettes d'or... Je ne serai jamais content de moi que lorsque j'aurai trois châtaigniers, un champ de pommes de terre, un champ de blé et une cabane, au fond d'une vallée suisse (1).» L'Amérique, la Grèce, la Suisse... où son imagination ne le promenait-elle pas? Mais toujours la bonté de Dieu, par l'instrument de cette raison *qui analyse tout ce qui la frappe*, lui fait sentir le vide de ces brillantes chimères et le ramène peu à peu à la réalité qui est l'Infini, à la Vérité qui est la foi. Plus tard, analysant lui-même cette mélancolie des premières années et s'y

(1) Lorain, *Correspondont*, tom. XVII, p. 826.

reportant avec quelque complaisance, il y reconnaissait la main du Christ se frayant la voie du retour à travers tous les désenchantements du cœur. « A peine dix-huit printemps ont-ils épanoui nos années, que nous souffrons de désirs qui n'ont pour objet ni la chair, ni l'amour, ni la gloire, ni rien qui ait une forme ou un nom. Errant dans le secret des solitudes ou dans les splendides carrefours des villes célèbres, le jeune homme se sent oppressé d'aspirations sans but; il s'éloigne des réalités de la vie comme d'une prison où son cœur étouffe, et il demande à tout ce qui est vague et incertain, aux nuages du soir, aux vents de l'automne, aux feuilles tombées des bois, une impression qui le remplisse en le navrant. Mais c'est en vain; les nuages passent, les vents se taisent, les feuilles se décolorent et se dessèchent sans lui dire pourquoi il souffre, sans mieux suffire à son âme que les larmes d'une mère et les tendresses d'une sœur. O âme! dirait le prophète, pourquoi es-tu triste et pourquoi te troubles-tu? Espère en Dieu. C'est Dieu, en effet, c'est l'Infini qui se remue dans nos cœurs de vingt ans touchés par le Christ, mais qui se sont éloignés de lui par mégarde, et en qui l'onction divine, n'obtenant plus son effet sur-

naturel, soulève néanmoins les flots qu'elle devait apaiser (1). »

Son *âme religieuse* triomphait ainsi chaque jour de son *esprit incrédule*, et, au commencement de 1824, il écrivait à un ami : « Croiras-tu que je deviens chrétien tous les jours? C'est une chose singulière que le changement progressif qui s'est fait dans mes opinions ; j'en suis à croire, et je n'ai jamais été plus philosophe. Un peu de philosophie éloigne de la religion, beaucoup de philosophie y ramène : grande vérité (2)! » Ce n'est pas encore la pleine lumière, mais c'en est l'aube. Trois mois avant son adieu au monde, il écrit encore : « Ils me prédisent tous un bel avenir, et cependant je suis quelquefois fatigué de la vie. Je ne veux plus jouir de rien : la société a peu de charmes pour moi; les spectacles m'ennuient; je deviens négatif dans l'ordre matériel. Je n'ai plus que des jouissances d'amour-propre; je vis de cela, et encore je commence à m'en dégoûter. J'éprouve chaque jour que tout est en vain. Je ne veux pas laisser mon cœur dans ce tas de boue. » Puis il ajoutait en finissant : « *Oui, je crois!...* D'où vient que mes amis ne

(1) XVe Conférence.
(2) Lorain, *Correspondant*, tom. XVII, p. 827.

me comprennent pas? D'où vient qu'ils doutent et se moquent de ma conversion religieuse? Serais-je donc le seul de bonne foi, puisque personne ne me comprend (1)? »

Ses amis, en effet, étaient loin de soupçonner le chemin qu'avait fait son esprit en quelques mois. Ce n'est pas qu'il y eût désaccord apparent entre sa vie et ses nouvelles croyances. Ses mœurs étaient redevenues irréprochables et d'une intégrité telle, qu'elle étonnait ses amis même chrétiens. Gai de caractère, plein d'esprit et d'entrain dans les conversations, il n'aimait pas les libres propos, et lorsqu'on en prononçait devant lui, il en témoignait son déplaisir par son silence. Un de ceux qui l'ont le mieux connu à cette époque nous avouait qu'il avait regardé sa conversion et son entrée à Saint-Sulpice comme la récompense de la pureté de ses mœurs. Il ajoutait que la droiture de son esprit et la candeur de son âme étaient pour lui si hors de doute, que, lorsqu'il le vit engagé plus tard dans la voie périlleuse de *l'Avenir,* il n'avait pas hésité à prédire que sa foi et son honneur en sortiraient sains et saufs, et que Dieu ne pouvait pas l'abandonner.

(1) Lorain, *Correspondant,* tom. XVII, p. 827.

Mais si ses amis avaient remarqué ce nuage de tristesse sur son front, ils n'en avaient pas compris la cause, ou n'y avaient pas cru. On le voyait plus rarement; il était grave, préoccupé, soucieux. Parfois, l'œil d'un ami le surprenait dans une église, à genoux, caché derrière un pilier, immobile, absorbé dans une profonde méditation (1). Un jour, un de ses collègues, celui-là même auquel il avait offert son amitié dans une lettre qu'on n'a pas oubliée, vint le voir dans sa petite chambre de la rue Mont-Thabor. Il était seul, assis à son bureau, la tête entre ses mains; sur sa table, pas un livre, pas une feuille de papier. « Henri, lui dit-il, vous êtes triste; vous connaissez mon dévouement; je ne vous demande pas votre secret; mon amitié ne veut aller qu'au-devant de vos désirs. » — « Je vous remercie, lui répondit Henri Lacordaire; mais permettez-moi de ne vous rien dire encore. Le projet que je médite n'est pas parfaitement arrêté dans mon esprit. S'il aboutit, je vous promets que vous serez des premiers à le connaître. » Peu de temps après, le jeune avocat reçut la visite de Henri. « Eh bien! lui dit-il,

(1) Voyez *Année dominicaine*, août 1865, p. 319.

mon parti est pris; j'entre au séminaire. » A ce mot étrange, la première pensée de l'interlocuteur fut de se demander si, dans la tête ardente de son ami, l'imagination n'avait pas dérangé la raison. Henri se mit alors à lui raconter par quelles secrètes voies la Vérité avait retrouvé le chemin de son esprit et de son cœur.

CHAPITRE III

1824-1827

Sa conversion. — Il entre à Saint-Sulpice. — Sa vie au séminaire. — Il est ordonné prêtre. — Il refuse une place d'auditeur de Rote à Rome.

Il était converti. Il avait besoin de dire ses impressions, sa joie, sa reconnaissance pour Dieu à ceux de ses amis qui pouvaient le comprendre. La veille de son entrée au séminaire, le 11 mai 1824, il écrivait : « Il faut bien peu de paroles pour dire ce que j'ai à dire, et cependant mon cœur a besoin d'être long. J'abandonne le barreau; nous ne nous y rencontrerons jamais. Nos rêves de cinq ans ne s'accompliront pas. J'entre demain matin au séminaire de Saint-Sulpice... Hier les chimères du monde remplissaient encore mon âme, quoique la religion y fût déjà pré-

sente : la renommée était encore mon avenir. Aujourd'hui je place mes espérances plus haut, et je ne demande ici-bas que l'obscurité et la paix. Je suis bien changé, et je t'assure que je ne sais pas comment cela s'est fait. Quand j'examine le travail de ma pensée depuis cinq ans, le point d'où je suis parti, les degrés que mon intelligence a parcourus, le résultat définitif de cette marche lente et hérissée d'obstacles, je suis étonné moi-même, et j'éprouve un mouvement d'adoration vers Dieu. Mon ami, cela n'est bien sensible que pour celui qui a passé de l'erreur à la vérité, qui a la conscience de toutes ses idées antérieures, qui en saisit la filiation, les alliances bizarres, l'enchaînement graduel, et qui les compare aux différentes époques de sa conviction. Un moment sublime, c'est celui où le dernier trait de lumière pénètre dans l'âme et rattache à un centre commun les vérités qui y sont éparses. Il y a toujours une telle distance entre le moment qui suit et le moment qui précède celui-là, entre ce qu'on était auparavant et ce qu'on est après, qu'on a inventé le mot de *grâce* pour exprimer ce coup magique, cet éclair d'en haut. Il me semble voir un homme qui s'avance au hasard le bandeau sur les yeux : on le desserre peu à peu, il entre-

voit le jour, et, au moment où le mouchoir tombe, il se trouve en face du soleil (1). »

Cette touche de la grâce fut si vive en lui, qu'il n'en perdit jamais le souvenir. Sur son lit de mort, il décrivait avec la même émotion ce *moment sublime*. « Il m'est impossible de dire à quel jour, à quelle heure et comment ma foi perdue depuis dix années réapparut dans mon cœur comme un flambeau qui n'était pas éteint. La théologie nous enseigne qu'il y a une autre lumière que celle de la raison, un autre impulsion que celle de la nature, et que cette lumière et cette impulsion, émanées de Dieu, agissent sans qu'on sache d'où elles viennent ni où elles vont. *L'Esprit de Dieu,* dit l'apôtre saint Jean, *souffle où il veut, et vous ne savez d'où il vient ni où il va* (2). Incroyant la veille, chrétien le lendemain, certain d'une certitude invincible, ce n'était point l'abnégation de ma raison enchaînée tout à coup sous une servitude incompréhensible : c'était, au contraire, la dilatation de ses clartés, une vue de toutes choses sous un horizon plus étendu et une plus pénétrante lumière. Ce n'était pas non plus l'abaissement subit du caractère sous une règle

(1) Lorain, *Correspondant,* p. 828.
(2) S. Jean, III, 8.

étroite et glacée, mais le développement de son énergie par une action qui venait de plus haut que la nature. Ce n'était pas enfin l'abnégation des joies du cœur, mais leur plénitude et leur exaltation. Tout l'homme était demeuré : il n'y avait de plus en lui que le Dieu qui l'a fait.

« Qui n'a pas connu un tel moment n'a pas connu la vie de l'homme : une ombre en a passé dans ses veines avec le sang de ses pères; mais le flot véritable n'en a pas grossi et fait palpiter le cours. C'est l'accomplissement sensible de cette parole de Jésus-Christ dans l'Évangile de saint Jean : *Si quelqu'un m'aime, il conservera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous demeurerons en lui* (1). Les deux grands biens de notre nature, la vérité et la béatitude, font irruption ensemble au centre de notre être, s'y engendrant l'un l'autre, s'y soutenant l'un par l'autre, lui formant comme un arc-en-ciel mystérieux qui teint de ses couleurs toutes nos pensées, tous nos sentiments, toutes nos vertus, tous nos actes enfin, jusqu'à celui de notre mort, qui s'empreint au loin des rayons de l'éternité. Tout chrétien connaît plus ou moins cet

(1) S. Jean, XIV, 23.

état; mais il n'est jamais plus vif et plus saisissant qu'en un jour de conversion, et c'est pourquoi on pourrait dire de l'incroyance, lorsqu'elle est vaincue, ce qui a été dit du péché originel : *Felix culpa, heureuse faute* (1)! »

Que s'était-il donc passé? Comment cet esprit, incroyant la veille, était-il arrivé le lendemain à une certitude invincible? Sur quel pont avait-il franchi cet abîme, et comment s'était-il trouvé du premier bond sur le seuil du sanctuaire? L'ambition, par la voix de quelque ami, du cercle dans lequel il vivait, lui avait-elle montré dans l'Église des honneurs d'un plus facile accès? Sa famille le crut un instant. Surprise et froissée d'une détermination dont elle n'avait pas été prévenue, elle ne voulut voir là qu'un calcul d'amour-propre. Henri Lacordaire avait prévenu sa mère et obtenu, non sans peine, son consentement; mais il n'avait rien dit de sa résolution aux autres membres de sa famille. « J'étais sûr d'être blâmé, leur dit-il plus tard; il m'était moins pénible de ne pas demander un avis que de passer outre. » Grâce à Dieu, la mémoire du prêtre et du religieux est au-dessus de ce reproche

(1) Mémoires.

d'ambition, et, à peine sorti du séminaire, l'occasion s'offrira d'elle-même de montrer ce que pesait dans son estime cette considération des honneurs.

Comment donc était-il arrivé à croire? La conversion, phénomène de vision pour l'esprit et de persuasion pour la volonté, ne se produit pas d'ordinaire sous forme d'*illumination soudaine*, comme un éclair dans la nuit, mais bien sous forme de lumière progressive, comme celle du soleil que précède l'aurore. Le premier travail de la Vérité dans l'âme est de dissiper les nuages, de chasser les ténèbres et de se préparer une demeure digne d'elle. On a vu l'esprit du jeune avocat inquiet et agité, cherchant pour sa vie la pierre angulaire, et ne la trouvant pas; la demandant à l'amitié, à la gloire, à une existence obscure, aux rêves impossibles, et ne recevant partout pour réponse que la tristesse, l'ennui, *cet inexorable ennui qui fait le fond de la vie*, comme parle Bossuet. Croyant en Dieu, en sa nature invisible, mais « repoussé, comme Augustin, au fond des ténèbres de son âme par quelque chose qui ne lui permettait pas de contempler l'Infini et d'en jouir (1), » il faisait à ce Dieu caché et

(1) Conf., liv. VII, ch. xx.

inconnu la plus belle prière de l'homme qui ne voit pas : il cherchait. Il cherchait de bonne foi, avec un vrai désir d'être éclairé, et non dans la secrète pensée de disputer avec la lumière et de traiter avec elle d'égal à égal. « Mon ami, j'ai toujours cherché la vérité avec bonne foi et en laissant à part tout orgueil, ce qui est le seul moyen de la découvrir (1). » Il la demandait non-seulement avec un esprit droit, mais avec un cœur pur. Il n'était pas de ceux dont le prophète a dit : « *Noluit intelligere, ut bene ageret* (2). Ils ne veulent pas voir le vrai, de peur d'avoir à faire le bien. » Son âme religieuse était merveilleusement préparée, prédestinée à la foi. Ils l'ont donc bien mal connu et jugé ceux qui n'ont vu dans sa conversion que le fruit inopiné d'une démarche irréfléchie, sans racines dans le présent, sans sécurité pour l'avenir. Fils d'un siècle enflé d'orgueil et altéré de plaisirs, il reçut le don et connut le mérite d'un cœur simple et droit dans une âme honnête et candide. La Vérité n'eut point à le foudroyer comme Paul, ni à l'arracher, comme Augustin, à la servitude des sens. Voyageur un instant égaré chez des *étrangers*, dès

(1) Lorain, *Correspondant*, tom. XVII, p. 828.
(2) Ps. xxxv, 8.

qu'il entendit la voix de son Père qui l'appelait, il revint à son Père.

« J'avais vieilli neuf ans dans l'incrédulité, lorsque j'entendis la voix de Dieu qui me rappelait à lui. Si je recherche au fond de ma mémoire les causes logiques de ma conversion, je n'en découvre pas d'autres que l'évidence historique et sociale du christianisme, évidence qui m'apparut dès que l'âge me permit d'éclaircir les doutes que j'avais respirés avec l'air dans l'université. J'indique la source de mes doutes, quoique j'aie résolu de ne laisser tomber de ma plume aucune parole blessante, parce que, privé de bonne heure d'un père chrétien, et élevé par une mère chrétienne, je dois à la mémoire de l'un et à l'amour de l'autre de déclarer toujours que je reçus d'eux la religion avec la vie, et que je la perdis chez les étrangers imposés à eux et à moi (1). »

On le voit, ce n'était pas là de ces demi-conversions, de ces vaincus mal domptés, qui se rendent, mais ne se donnent pas, qui entrent au camp du vainqueur avec armes et bagages, et s'efforcent jusqu'au bout de concilier les contraires. Tout dans sa vie l'attirait à l'Église catho-

(1) *Considérations sur le système philosophique de M. de la Mennais*, chap. x.

lique : sa raison, qui lui en prouvait la divinité; son cœur, qui lui disait de chercher là Celui qui a créé de l'amitié un type inconnu au monde païen; son âme, qui lui en faisait aimer la morale sublime. Sa conversion fut donc complète, absolue, irrévocable. La vérité une fois connue, il se hâte de mettre entre le monde et lui un abîme infranchissable par le sacerdoce; ce n'est pas assez pour sa foi reconnaissante d'être le disciple de Jésus-Christ, il aspire à l'honneur d'en être l'apôtre.

Disons mieux : Dieu le fit prêtre pour qu'il eût à ramener, par le chemin qu'il avait suivi le premier, un plus grand nombre d'esprits errants et blessés comme le sien. Quelles furent, en effet, les causes de sa conversion qu'il appelle *logiques*, c'est-à-dire celles qui, en dehors de ses prédispositions naturelles, lui démontrèrent rationnellement la divinité de l'Église catholique? Il vient de les rappeler tout à l'heure; ce fut la supériorité sociale et historique de la religion catholique sur toutes les autres. Ce qu'il explique plus nettement encore dans une lettre de ce temps à un ami : « Je suis arrivé aux croyances catholiques par mes croyances sociales; et aujourd'hui rien ne me paraît mieux démontré que cette conséquence; la société est nécessaire, donc la reli-

gion chrétienne est divine; car elle est le moyen d'amener la société à sa perfection, en prenan l'homme avec toutes ses faiblesses, et l'ordre social avec toutes ses conditions (1). »

Or, si rien n'était plus fondé en raison que ce genre de preuves, rien non plus n'était mieux approprié au mal de notre temps et de notre pays, et ne préparait mieux le nouvel apôtre à la mission que Dieu lui confierait un jour. Où était, en effet, pour son œil observateur, le travail des esprits? Que voulait-on, sinon constituer et asseoir ces sociétés modernes fraîchement relevées de tutelle? Et, dans cette fièvre d'organisation et de systèmes, quelle part faisait-on à l'Église? Aucune; on entendait se passer d'elle. Elle avait fait son temps. On ne l'attaquait plus dans ses dogmes, sa morale et ses pratiques, comme l'avaient fait Luther et le XVIIIe siècle; on la rangeait parmi les institutions usées et vieillies, on la jugeait impropre à l'œuvre d'émancipation de l'avenir. Que cherchaient ces sectes multiples, écloses de cette fermentation universelle, saint-simoniens, phalanstériens, fouriéristes, socialistes, communistes, égalitaires? Elles cherchaient à la

(1) Lorain, *Correspondant*, t. XVII, p. 828.

société nouvelle une base nouvelle. Les lois qui avaient régi la famille, la cité, l'Etat, étaient déclarées surannées : on en formulait d'autres. Il y eut aussi la religion de l'avenir : rien n'arrêtait le bon-vouloir des innovateurs. Il est aisé de sourire aujourd'hui à ce que ces tentatives renfermaient de naïf; il est moins aisé d'avoir assez d'optimisme pour ne pas en reconnaître les traces encore vivantes dans la société actuelle, et pour la croire à jamais guérie de ces terribles fantaisies. Au moins avouera-t-on qu'au milieu de cette effervescence générale d'idées et de systèmes, il y avait quelque mérite pour un jeune homme ayant conscience de son talent, généreux, enthousiaste, sans religion positive autre que celle de son patriotisme et de sa foi dans l'avenir de la France, à se jeter tout à coup dans le camp du passé et à quitter la toge pour l'humble soutane, peu enviée aujourd'hui, et qui l'était bien moins encore alors. Le mérite du jeune philosophe fut de juger avec un sens droit et d'un regard sûr que la société, fortement ébranlée dans son travail d'affranchissement, ne retrouverait son assiette, sa loi, son progrès, sa perfection, que dans l'Église catholique et par elle; ce fut de voir qu'elle était, quoique repoussée par les architectes, la seule

pierre angulaire du nouvel édifice. Son mérite fut de voir à vingt-deux ans ce que M. de Chateaubriand consignait à la dernière page de ses Mémoires comme son testament religieux et politique : « *L'idée chrétienne est l'avenir du monde.* De mes projets, de mes études, de mes expériences, il ne m'est resté qu'un détromper complet de toutes les choses que poursuit le monde. Ma conviction religieuse, en grandissant, a dévoré mes autres convictions; il n'est ici-bas chrétien plus croyant et homme plus incrédule que moi. Loin d'être à son terme, la religion du Libérateur entre à peine dans sa troisième période, la période politique. L'Évangile, sentence d'acquittement, n'a pas encore été lu à tous... Le christianisme, stable dans ses dogmes, est mobile dans ses lumières; sa transformation enveloppe la transformation universelle. Quand il aura atteint son plus haut point, les ténèbres achèveront de s'éclaircir; la liberté, crucifiée sur le Calvaire avec le Messie, en descendra avec lui; elle remettra aux nations ce nouveau Testament écrit en leur faveur et jusqu'ici entravé dans ses clauses (1). »

Deux ans avant son entrée à Saint-Sulpice,

(1) *Mémoires d'outre tombe*, t. II.

Henri Lacordaire y eût rencontré celui qui devait être un jour son frère d'armes, et tomber aussi sur le champ de bataille deux ans avant lui : Xavier de Ravignan. Dieu l'avait pris encore à la magistrature, cette haute école des talents et des caractères, au moment où le premier président Séguier disait de lui : « Laissez venir ce jeune homme, mon fauteuil lui tend les bras. » Dieu les avait choisis tous deux hommes de parole, pour qu'ils eussent à plaider sa cause devant le peuple le plus sensible à l'éloquence. Tous deux, après s'être arrêtés un instant dans la milice séculière du clergé, devaient aboutir à la vie religieuse, comme pour autoriser le ton nouveau de leur enseignement par la prédication muette d'une vie plus généreuse et plus dévouée. Esprits différents de race, d'origine, d'allures, mais cordialement unis dans l'amour d'une même cause et la poursuite d'un même but, ils devaient pendant vingt ans donner à leur génération la rare bonne fortune d'une prédication d'un tel éclat, que pour en retrouver une semblable, il faut remonter, par Bourdaloue et Bossuet, jusqu'aux siècles des Ambroise et des Chrysostome.

Avant d'entrer au séminaire, Henri voulut prévenir sa mère et avoir son consentement. Il

prévoyait combien cette nouvelle allait attrister son cœur tout en réjouissant sa foi. « Me savoir chrétien, dit-il lui-même, devait être pour elle une ineffable consolation; me savoir au séminaire devait l'accabler d'une douleur d'autant plus cruelle que j'étais l'objet de sa prédilection, et qu'elle avait toujours compté sur moi pour la douceur de ses vieux jours. Elle m'écrivit six lettres, où respirait le combat entre sa tristesse et sa joie. Me voyant inébranlable, elle consentit enfin à ce que je quittasse le monde (1). »

Présenté à l'archevêque de Paris par M. Borderies, vicaire général, Mgr de Quélen reçut le jeune converti avec bonté et avec grâce. « Soyez le bienvenu, lui dit-il en lui tendant la main; vous défendiez au barreau des causes d'un intérêt périssable, vous allez en défendre une dont la justice est éternelle. Vous la verrez bien diversement jugée parmi les hommes; mais il y a là-haut un tribunal de cassation où nous la gagnerons définitivement. »

Il entra donc à Saint-Sulpice et fut conduit à la maison succursale d'Issy, appelée aussi *la Solitude*, le 12 mai 1824, jour anniversaire de sa

(1) Mémoires.

naissance et de son baptême. Il avait vingt-deux ans. Il était dans sa voie, il était heureux. Un séminariste plus ancien, actuellement archevêque, lui fut donné pour l'initier à la règle et aux usages de la maison. Il se souvient encore de cet air épanoui, de cette gaieté un peu naïve du jeune avocat le jour de son entrée à la Solitude. Les fleurs, la verdure, les premières feuilles aux grands arbres, tout le ravissait. A côté de lui se promenait grave, sérieux et un peu triste, un de ses amis et collègues au barreau. Aussi, lorsque M. Guillemin eut présenté ces deux jeunes gens au séminariste plus ancien et lui eut demandé de deviner lequel des deux se faisait prêtre, il n'hésita pas à désigner celui qui lui paraissait le plus grave, à la grande joie de Henri Lacordaire.

Ce qui le frappa d'abord, en entrant dans cette pieuse retraite, ce qu'il aimait à rappeler plus tard comme un de ses plus doux souvenirs, c'était le calme, la paix, la sérénité, ce je ne sais quoi de divin qui se reflète sur tous les visages, expression vivante d'un bonheur qui n'est pas de ce monde. Jeté subitement de l'agitation de la grande ville au calme d'une sorte de cloître, il se sentit ému, saisi, pénétré par ce religieux silence; un silence qui règne partout, dans les

cours, dans les jardins, dans les corridors, mais qui n'a rien de triste. Lorsqu'au son de la cloche, les jeunes solitaires sortaient de leurs cellules, c'était encore sur tous ces fronts de vingt ans la joie de l'âme, une joie paisible, silencieuse et contenue. Rien n'allait mieux à la situation d'esprit du nouveau converti. Il quittait le monde, non sans luttes, mais sans regrets. Il n'y avait rien trouvé de ce qu'il en avait espéré. Il était désabusé de tout. Il avait traversé le rude hiver de sa jeunesse dans la fièvre du doute et le désenchantement de tout ce qu'il avait rêvé. Mais enfin l'hiver était passé; le soleil, un soleil nouveau s'était levé sur son intelligence, sur son cœur, sur sa vie. Il respirait. Le sentiment profond et chrétien des beautés de la nature lui faisait goûter avec charme l'harmonie du rajeunissement de son âme avec le réveil de la vie des champs sous un ciel de mai. La bienveillance des maîtres, les cordiales prévenances de ses nouveaux amis, la douce quiétude de tout ce qui l'entourait, faisaient à son âme comme une atmosphère plus éthérée, où elle montait à Dieu pour unir sa joie à celle du Père de famille sur l'enfant qui était perdu, et qu'il venait de retrouver.

Le monde se méprend étrangement lorsqu'il

pleure sur le converti qui lui dit adieu comme il pleurerait sur un mort. Il lui croit des regrets de ce qu'il abandonne, et il goûte en ce sacrifice d'inexprimables jouissances; il le voit renoncer à quelques biens fragiles, mais il ne voit pas le bien souverain que Dieu met à la place, et sous le charme duquel son âme déborde de tendresse et d'amour reconnaissant. Les plus sages tremblent à la pensée des engagements sacrés, irrévocables, éternels, qu'il va prendre avant d'avoir une suffisante expérience et du monde et de lui-même: mais ils ne voient pas la beauté immortelle qui l'a séduit, le captive et l'attire doucement. Ils le comprennent à peine lorsqu'il leur répond en son aimable langage : « J'espère bien me marier un jour; j'ai une fiancée belle, chaste, immortelle, et notre mariage, célébré sur la terre, se consommera dans les cieux. Je ne dirai jamais : *Linquenda domus et placens uxor* (1). » En croiront-ils son propre témoignage lorsqu'il leur racontera ses premières impressions de séminaire? « Un soir, j'étais à ma fenêtre, et je regardais la lune, dont les rayons tombaient doucement sur la maison : une seule étoile commençait à briller

(1) Lorain, *Correspondant*, tom. XVII, p. 835.

dans le ciel, à une profondeur qui me paraissait incroyable. Je ne sais pourquoi je vins à comparer la petitesse et la pauvreté de notre habitation à l'immensité de cette voûte; et, en songeant qu'il y avait là, au fond de quelques cellules, un petit nombre de serviteurs du Dieu qui a fait ces merveilles, traités de fous par le reste des hommes, il me prit une envie de pleurer sur ce pauvre monde, qui ne sait pas même regarder au-dessus de sa tête (1). »

Non, les murs d'un cloître ou d'un séminaire ne sont pas ce que le monde croit, les murs d'une prison dans laquelle gémissent de tristes victimes; c'est un jardin de délices, où fleurit le seul bonheur sans mélange et sans ombre, dans la victoire chèrement achetée de l'âme sur les passions, dans la sainte amitié de Dieu et des frères.

Fénelon avait dit de la compagnie sous la direction de laquelle venait se placer l'abbé Lacordaire : *Je ne connais rien de plus vénérable que Saint-Sulpice.* Depuis cet éloge, la pieuse congrégation n'a pas démérité, et, pour qui connaît son esprit, il n'est pas douteux qu'elle en soit digne jusqu'à la fin. Ce n'est pas sans un dessein

(1) Lorain, *Correspondant*, p. 823.

providentiel, à notre avis, que le Père Lacordaire eut à recevoir de Saint-Sulpice la première formation sacerdotale. Appelé un jour à la difficile mission de rétablir en France un ordre religieux de prêtres prédicateurs et docteurs, il reçut, pendant son séminaire, une première et trop vive impulsion du côté de sa future destinée, pour qu'il n'en ait pas gardé l'empreinte. Il ne sera donc pas inutile de dire ici ce qu'il dut à son passage à Saint-Sulpice pour son avenir de prêtre et de religieux, et aussi pourquoi Saint-Sulpice ne comprit pas tout d'abord et pleinement la riche nature que Dieu lui envoyait à transformer.

L'Église catholique, trait d'union entre le ciel et la terre, entre le temps et l'éternité, revêt un double caractère, une double forme : une forme stable, immobile, éternelle comme Dieu, d'où elle vient, et une forme mobile, changeante et progressive comme l'humanité, qu'elle traverse pour la conduire à Dieu. Immuable dans sa constitution divine, elle se plie aux mœurs variées des peuples que Jésus-Christ lui donne à baptiser, à élever, à civiliser, à conduire. Sans rien créer de nouveau, elle tire de l'inépuisable fécondité de son principe vital la puissance de transformations

nouvelles adaptées à des mœurs, à des exigences, à des situations nouvelles : *Non nova, sed novè.* C'est dans le sens de cette transformation successive qu'à l'époque des invasions l'Église s'est prêtée, s'est empressée à des soins nouveaux pour elle, mais réclamés par l'état de ces sociétés en enfance. C'est encore ainsi que plus tard, ayant réussi, par une évolution féconde, à fonder, à l'aide de ces peuples reconnaissants, la grande institution sociale et religieuse connue sous le nom de chrétienté, elle créa, pour la défendre, une nouvelle milice de moines chevaliers. Or, de ces deux puissances d'immutabilité et de transformation, de limité dans l'essentiel, de mobile et de plus large dans l'accidentel, on peut dire que la première est plus spécialement représentée par le clergé séculier; la seconde, par le clergé régulier. Le clergé séculier ne sort pas du cercle de sa forme et de sa mission. Sa forme, d'origine directement divine, reste immuablement la même : toujours la hiérarchie s'est appuyée et s'appuiera sur un souverain Pontife, des évêques et des prêtres; sa mission, qui est de donner Jésus-Christ au monde par le canal des sacrements, ne change et ne se diversifie jamais : toujours il y a eu et il y aura des évêques et des prêtres exclusivement

appliqués au soin des âmes pour leur communiquer la grâce. Mais ce ministère essentiel, qui est l'apanage divin du clergé séculier, restreint aussi son action. Il est des temps, des circonstances qui créent des aspirations, des situations nouvelles. C'est alors à l'ordre monastique que l'Église s'adresse de préférence. Il possède, en effet, d'une part, dans le sacerdoce, la source divine des grâces, comme le clergé séculier; et, de plus, exempt des liens de la charge pastorale, et préparé par la pratique des vœux de religion à de plus larges dévouements, il se prête merveilleusement à toutes les exigences du moment, aux besoins d'un pays ou d'une époque. C'est ainsi que l'ordre monastique a produit successivement le moine contemplatif, le moine laboureur, le moine écolâtre, le moine soldat, le moine savant, le moine missionnaire. Lors donc que l'Église, réunie en concile à Trente, voulant perfectionner l'éducation du prêtre, décréta la fondation et l'organisation des séminaires, il est clair qu'elle dut marquer cette grande institution de tout ce qu'il y a de plus immuable, de plus essentiel, de plus divin en elle. Elle voulait que les séminaires fussent aptes à former non le prêtre du XVIe siècle, mais le prêtre de tous les temps; non le prêtre

allemand, italien, français, mais simplement le prêtre.

Or il était réservé à l'Église de France de susciter un homme qui sut admirablement s'inspirer de cette pensée, et la réaliser dans une association qui n'a eu sa pareille nulle part. Le but unique et exclusif de Saint-Sulpice, c'est de former le prêtre. Il se refuse à tout autre ministère; il n'a jamais voulu et ne voudra jamais faire que cela. Son idéal c'est le prêtre, et ce qu'il y a de plus essentiel à l'Église dans le prêtre, le pasteur. L'universalité de son type fait que nécessairement il néglige ce qu'on appelle aujourd'hui les spécialités. De son propre aveu, il se soucie moins de former de savants docteurs, des prédicateurs éloquents, que de bons et saints prêtres de paroisse. Les trois vertus les plus indispensables au prêtre vivant dans le siècle forment aussi l'esprit particulier de Saint-Sulpice : l'éloignement du monde, l'amour des choses saintes et le respect de la hiérarchie. Cette vénérable association, qui forme ou anime de son souffle le clergé français depuis trois siècles, si semblable à elle-même depuis l'origine, si humble, si faible en apparence, et en réalité si forte, ne repose point sur l'engagement irrévocable des vœux. Le sulpicien ne connaît

d'autre joug que celui de l'Église, d'autre promesse que celle de tout prêtre à son évêque, afin que le spectacle de cette volonté toujours libre d'elle-même et toujours soumise, serve d'exemple au prêtre qui, dans le monde, doit être à lui-même sa règle et sa sanction. Les statuts du sulpicien sont simples, peu nombreux, à la portée de tous, afin que tout prêtre y trouve l'exemplaire de sa vie, et qu'il puise dans cette espèce de *presbyterium* le goût et l'amour de la vie commune autant que le ministère paroissial la rend praticable et possible. De là vient qu'un des signes auxquels on reconnaît un saint prêtre est le soin qu'il prend à conserver fidèlement ses pratiques de séminaire. De là vient en partie au clergé français, formé par la règle ou l'esprit de Saint-Sulpice, l'honneur et l'estime dont il jouit partout.

Quant à l'autre côté de l'Église, celui par lequel elle tient à l'humanité, au temps, aux formes variables et diverses de tel peuple, de tel pays, Saint-Sulpice ne l'a pas et ne veut pas l'avoir. Il se préoccupe peu d'étudier et de développer dans ses élèves des aptitudes spéciales pour des besoins particuliers, de préparer des docteurs, des savants, des érudits pour un siècle

enivré de sa science et de ses découvertes; il tient médiocrement à susciter la flamme de l'éloquence dans tel sujet qui promet à l'Église un orateur de premier ordre. Son œuvre n'est pas là. Il laisse volontiers ce soin à d'autres institutions qui existaient plus nombreuses au temps de M. Olier et qui renaissent à peine aujourd'hui de leurs cendres.

Il est aisé maintenant de concevoir en quoi Saint-Sulpice fut pour l'abbé Lacordaire un bienfait et une lacune, ce qu'il lui donna de sa séve surabondante, et ce qu'il lui laissa désirer et chercher ailleurs. C'est Saint-Sulpice qui forma le prêtre en lui. Les prédispositions qu'il apportait de sa vie antérieure, son goût pour la solitude et le travail, sa vénération pour tout ce qui touchait au sacerdoce ou aux choses du culte, sa réserve dans ses rapports avec le monde reçurent là leur consécration, leur couronnement. Il n'eut donc aucune peine à entrer par ce côté dans l'esprit et les usages de Saint-Sulpice. Il s'en fit même dans l'occasion le défenseur et le panégyriste avec cette légère teinte d'exagération dont il colorait volontiers ses thèses. Étant encore à la Solitude, il cherchait à retenir un de ses amis, venu comme lui du monde au séminaire, et qui n'arrivait pas

à s'arranger de ce nouveau régime. « Vois-tu, mon cher ami, lui disait-il, un prêtre qui n'a pas passé par le séminaire, n'aura jamais l'esprit ecclésiastique. »

Mais il y avait d'autres côtés de sa nature par lesquels il sortait sans le vouloir, comme il l'avoue lui-même, de la physionomie des élèves. « J'avais quitté le siècle brusquement, sans qu'un certain intervalle m'eût initié à tous les secrets de la vie chrétienne, et surtout à la réserve humble et simple qu'un jeune néophyte doit apporter, comme une part précieuse de son trésor, dans un lieu aussi consacré que l'est un séminaire. J'avais trouvé dans mes nouveaux maîtres des gens droits, pieux, éloignés de toute intrigue et de toute ambition. Mais je sortais sans le vouloir de la physionomie ordinaire de leurs élèves. Sûr du mouvement qui m'avait poussé près d'eux, je ne songeais pas assez à réprimer les saillies d'une intelligence qui avait trop discuté de thèses, et d'un caractère qui n'était pas encore assoupli. Ma vocation devint promptement suspecte (1). »

Mais, par un effet de la pureté de ses vues et de la candeur de son âme, il fut le dernier à s'a-

(1) Mémoires.

percevoir des doutes qu'il inspirait à ses maîtres. Il se laissait aller tranquillement à son attrait pour l'étude et la prière, sans songer aux épreuves qui l'attendaient plus tard.

Il se mit à lire la Bible; et, à la lumière divine qui s'était faite en son esprit, il en découvrit la mystérieuse beauté. « Ah! quel livre et quelle religion! écrivait-il; quel enchaînement extraordinaire depuis la première parole de l'Ancien Testament jusqu'à la dernière du Nouveau (1)! »

Cette lecture lui devint habituelle, et depuis elle entra dans le petit nombre de ses pratiques journalières auxquelles il manquait rarement. Il y revenait d'instinct, non par un pli de routine, mais par cet appétit surnaturel de l'âme pour son pain de chaque jour. Il écrivait encore à cette même époque : « Que fais-je dans ma solitude? Je me livre à des études et à des méditations que j'ai toujours aimées. Je découvre chaque jour qu'il n'y a point de vérité hors de la religion, et qu'elle seule résout des difficultés sans nombre que la philosophie est dans l'impuissance de vaincre... Ma pensée se mûrit d'autant mieux qu'elle n'est pas obligée de se répandre au dehors

(1) Lorain, *Correspondant*, tom. XVII, p. 831.

et d'épuiser ce qu'elle amasse peu à peu. Mon esprit est comme un champ qui se repose et qui se nourrit des rosées du ciel (1). »

Il se plaisait dans cette douce retraite. Il en aimait les usages. Il trouvait du charme à ce passage perpétuel de la vie de communauté à la vie solitaire, de la règle absolue à la liberté. On se levait à cinq heures, et, après une heure de méditation, on se rendait à la chapelle. Elle était au milieu du jardin, et il se plaisait à voir cette longue procession de surplis blancs traversant en silence les parterres et les allées couvertes qu'embaumait l'air du matin. Rentré dans sa cellule à sept heures, il faisait lui-même son lit et sa chambre, comme la plupart de ses confrères; et souvent, à la pensée de tant de pauvres qui, à la même heure, dans leurs misérables galetas, se livraient aux mêmes soins, il pleurait. Après le dîner venait la récréation, qui durait une heure. Il s'y montrait d'une douce gaieté. Parfois aussi cette nature vive, originale, soudaine et quelque peu comprimée, avait des retours, des saillies qui laissaient voir dans les recoins la légèreté gauloise, cette *gallica levitas*, assaisonnée

(1) Lorain, *Correspondant*, tom. XVII, p. 830.

de malice bourguignonne. Les bons directeurs s'étonnaient, et se hâtaient d'éconduire cette turbulence fourvoyée. Il n'avait pu s'habituer aux bonnets carrés, cette coiffure étrange, si honteuse de sa forme qu'on ose à peine l'appeler de son vrai nom. Il leur avait déclaré la guerre; guerre d'épigrammes d'abord, puis, guerre d'extermination. Il les prenait aux mains de ses amis, et les jetait au feu. Cela fit de l'émoi et du bruit, les uns tenant pour le bonnet carré, les autres pour la barrette. La barrette était alors une nouveauté. Du bruit et du nouveau, deux choses dont Saint-Sulpice a une égale horreur. Le soir, à la lecture spirituelle, M. le supérieur donna des avis, et tout rentra dans le calme.

L'abbé Lacordaire fut toujours d'une soumission parfaite, et si ses directeurs furent quelquefois déconcertés par les contrastes de ce caractère singulier, ils n'eurent jamais qu'à se louer de son humilité, de son obéissance et de sa modestie. Tous ses camarades l'aimaient. Sur un fond grave, sérieux, tout appliqué à ses nouveaux et saints devoirs, il y avait une fraîcheur de poésie, un parfum de l'*aménité du monde*, une grâce d'expansion longtemps contenue, et tout cela donnait à sa personne je ne sais quel charme qui le faisait

aimer et rechercher. Mais ses maîtres ne le comprenaient pas tous; l'imprévu de ses allures, ses convictions libérales, sa répulsion instinctive et irréfléchie pour entrer par certains côtés dans le moule uniforme, trompèrent sans doute parfois leurs regards observateurs, et ne leur permirent qu'à la fin d'apprécier, en toute justice, l'or pur caché au fond du vase. Pour nous, qui avons été témoins de la vénération qu'il a toujours conservée pour Saint-Sulpice, du respect avec lequel il en parlait, de l'empressement qu'il mettait à s'autoriser à tout propos de ce qu'on faisait à Saint-Sulpice ou de ce qu'on n'y faisait pas; pour nous qui avons pu voir de près en lui ce que le séminaire y avait lentement et saintement formé, le prêtre, sa démarche si recueillie dans le temple, son attitude de saint à l'autel, son amour aussi tendre que profond pour Jésus-Christ et pour les divines Écritures, nous sommes heureux de rendre ici témoignage public à des sentiments qui nous ont souvent édifié, et qui n'honorent pas moins les maîtres que le disciple.

Au reste, ceux de ses directeurs qui purent lire dans son âme le jugeaient autrement que ceux qui ne le voyaient que par le dehors. Un matin, dans une des allées d'Issy, M. l'abbé Garnier,

alors supérieur général de la Congrégation, aborde le jeune abbé Lacordaire, qui achevait sa première année de théologie, et, lui prenant familièrement la main : « Mon cher ami, lui dit-il, je vous attends l'année prochaine à la maison de Paris. Je vous ferai maître de conférences; car il faut que vous étudiiez à fond la théologie; sans cela, le plus beau talent manque de base. Je vous ferai également catéchiste, afin que vous puissiez exercer votre don de parole. » Puis, lui mettant paternellement la main sur l'épaule : « Venez, ajouta-t-il, je veux être votre confesseur. » Séduit par les paroles de ce vénérable vieillard, qui avait alors une si haute réputation de science, l'abbé Lacordaire le prit en effet pour son directeur en arrivant à Paris, et lui voua une affection qui n'a plus cessé.

Placé ainsi en face de lui-même pendant cette longue retraite, il apprit à se mieux connaître. Ce n'étaient plus, comme au temps de ses doutes, de vagues aspirations, de douloureuses recherches dans l'inconnu. Il voyait clairement le but et l'obstacle : le but, Jésus-Christ à aimer et à prêcher; l'obstacle, lui-même. « Mon but, c'est de faire connaître Jésus-Christ à ceux qui l'ignorent, de contribuer à la perpétuité d'une religion divine,

d'adoucir le plus de misères et d'arrêter le plus de corruption que je pourrai; et mon écueil, c'est le désir de faire parler de moi. » Il travaillait donc avec ardeur « à sortir de cette vie naturelle et à se consacrer tout entier au service de Celui qui ne sera jamais ni jaloux, ni ingrat, ni vil. »

Le séminaire lui plaisait encore par un autre côté : il y avait trouvé des amis. Sa nature, remise à flot, avait repris son cours et allait là où le poussait son cœur. Il se mit à cultiver et à cueillir avec délicatesse cette fleur de l'amitié et à en jouir sans scrupule. « Vous ne savez pas un de mes enchantements, écrivait-il, c'est de recommencer ma jeunesse, je veux dire cet âge qui est entre l'enfance et la jeunesse, avec les forces morales qui appartiennent à un âge plus élevé... Au collége, on est encore trop enfant, on ne connaît pas le prix des hommes et des choses; on manque de trop d'idées pour savoir se choisir et s'attacher des amis par des liens puissants. Les rapports élevés de l'amitié échappent à des âmes si faibles, à des intelligences si neuves. Ensuite, dans le monde, on n'est plus à même de se créer des liaisons bien solides, soit que les hommes ne vivent plus alors si rapprochés, soit que l'intérêt et l'amour-propre se glissent jusque dans les

unions qui semblent les plus pures, soit que le cœur soit moins à l'aise au milieu du bruit et de l'activité sociale. L'amitié a plus de prise au milieu de cent quarante jeunes gens qui se voient sans cesse, qui se touchent par tous les points, qui sont presque tous comme des fleurs choisies et transportées dans la solitude. Je me plais à me faire aimer, à conserver dans un séminaire quelque chose de l'aménité du monde, quelques grâces dérobées au siècle. Plus simple, plus communicatif, plus affable que je n'étais, libre de cette ambition de briller qui me possédait peut-être, peu embarrassé de mon avenir, dont je me contente, quel qu'il soit, faisant des rêves de pauvreté comme autrefois des rêves de fortune, je vis doucement avec mes confrères et avec moi-même (1). »

Cette vie commune avec des frères, cet idéal qu'il avait toujours cherché d'instinct, commence aussi à lui révéler, quoique d'une manière encore confuse, sa future vocation. Il fait *des rêves de pauvreté,* comme autrefois des rêves de fortune. Il communique ses pensées et ses désirs à M. Garnier, qui, sans le détourner de ses nouveaux pro-

(1) Lorain, *Correspondant,* tom. XVII, p. 832.

jets, lui conseille d'examiner cette question à loisir et de ne se déterminer qu'après une claire vue de la volonté de Dieu. Il ne pensait point encore aux dominicains, mais au seul Ordre alors rétabli en France, à la Compagnie de Jésus.

Un autre désir se révèle aussi en lui à la même époque, désir vague encore, mais qui s'affermira plus tard : celui d'être missionnaire. Il lui semblait impossible de donner à son divin Maître et aux peuples une preuve plus généreuse et plus visible de sa foi à l'Évangile que par cet exil volontaire de la patrie, par ce renoncement à tout ce qui tient le plus au cœur de l'homme. Ce désir de répandre la lumière dont il est inondé, inspirera désormais ses paroles et ses résolutions. Dans l'histoire des missionnaires, il voit surtout une démonstration de la vérité, et c'est ce qui le frappe. « Leur histoire atteste, s'écrie-t-il, et le cœur de l'homme sait bien cela, que la source principale de leurs succès, à part ce que fait Dieu, est dans le degré de certitude dont ils font preuve par l'exil volontaire auquel ils se sont condamnés chez des nations barbares, et par leurs travaux incroyables sans récompense visible. Plus on veut faire de bien dans la religion, plus il faut donner aux peuples de gages de sa certitude par la sain-

teté et l'abnégation de sa vie. Grand orateur placé à l'ombre de la pourpre, je ne ferais rien. Simple missionnaire sans talent, couvert de haillons, et à trois mille lieues de mon pays, je remuerais des royaumes. Toute l'histoire ecclésiastique en fait foi (1). » Cette double pensée de la vie religieuse et de la vie des missions s'empara de son esprit dès le séminaire, et pendant les premières années de son sacerdoce, jusqu'au moment où sa place lui parut clairement marquée en France. Ainsi ce converti d'hier avait en quelques mois parcouru tous les degrés du dévouement à la cause de Dieu et de son Église.

Et cependant ses supérieurs n'avaient point encore assis leur jugement sur sa vocation. Il n'était point appelé aux ordres sacrés aux époques ordinaires, « comme si on eût voulu lasser sa patience et décourager le motif inconnu qui l'avait porté du siècle à Dieu et du monde au désert (2). » On s'inquiétait de son ardeur pour les discussions et de la large part qu'il revendiquait pour la raison. Lorsqu'il élevait la voix en classe pour des objections, sa parole prenait un tour vif, original, hardi dans ses conclusions, et parfois quelque

(1) Lorain, *Correspondant*, tom. XVII, p. 837.
(2) Mémoires.

peu embarrassant pour le professeur. On l'avait prié, pour épargner le temps, de renvoyer ces difficultés à la fin de la classe. Il l'oubliait quelquefois : c'était pour raconter une histoire, mais l'histoire se terminait par une question perfide et par un coup à brûle-pourpoint dans la thèse du maître.

Il est d'usage au séminaire de prêcher à tour de rôle au réfectoire pendant le repas. L'orateur de Notre-Dame fit là ses premières armes. Les maîtres goûtaient assez peu ce genre de prédication, qui excitait l'enthousiasme des élèves. Il raconte plaisamment dans une lettre un de ses débuts : « J'ai prêché, c'est-à-dire que dans un réfectoire où mangeaient cent trente personnes, j'ai fait entendre ma voix à travers le bruit des assiettes, des cuillers et de tout le service. Je ne crois pas qu'il y ait de position plus défavorable à un orateur que de parler à des hommes qui mangent; et Cicéron n'eût pas prononcé les Catilinaires dans un dîner de sénateurs, à moins qu'il ne leur eût fait tomber la fourchette des mains dès la première phrase. Que serait-ce s'il avait eu à leur parler du mystère de l'Incarnation? C'est cependant ce qu'il m'a fallu faire, et j'avoue que, à l'air d'indifférence qui régnait

sur tous les visages, à cet aspect d'hommes qui ne semblent pas vous écouter, et dont toute l'attention paraît concentrée sur ce qui est sur leur assiette, il me venait comme des pensées de leur jeter mon bonnet carré à la tête. Je descendis donc de la chaire avec l'intime persuasion que j'avais horriblement mal prêché. Je dînai à la hâte, j'entrai dans le parterre, et je sus bientôt que mon discours avait produit de l'effet, et qu'on en avait été frappé. Je me borne à cette phrase, où il y a déjà passablement d'amour-propre, et je ne rapporte pas les jugements, les prévisions, les flatteries, les conseils et le reste (1). »

C'était là l'impression des élèves; mais le jugement des maîtres était plus sévère. On aurait tort de s'en étonner. Saint-Sulpice, nous l'avons remarqué, n'avait peut-être pas grâce pour discerner dans le jeune séminariste celui qu'on a tant de fois appelé depuis le prince de l'éloquence sacrée au XIXe siècle; mais il avait mission de prémunir ses confrères contre une façon de prêcher dont l'imitation leur eût été funeste.

Quoi qu'il en soit, deux ans et demi s'écoulèrent sans qu'il fût appelé aux ordres. Lorsqu'il

(1) Lorain, *Correspondant*, tom. XVII, p. 836.

comprit l'hésitation de ses maîtres, il songea plus sérieusement à ses projets de vie religieuse et se prépara à entrer chez les Jésuites. Il fit même quelques démarches pour y parvenir; mais Mgr de Quélen s'y opposa.

M. Garnier crut alors seulement devoir faire part au conseil des intentions de son pénitent. Devant cette persévérance à toute épreuve et ces velléités de vie religieuse, le conseil reconnut qu'il s'était mépris sur le fond de cette nature singulière. Toute hésitation cessa : l'entrée du sanctuaire lui fut ouverte immédiatement par le sous-diaconat, et le 22 septembre 1827, après trois ans et demi de séminaire, il fut ordonné prêtre par Mgr de Quélen dans sa chapelle particulière. Le 25 septembre il écrivait : « Ce que je voulais faire est fait : je suis prêtre depuis trois jours, *Sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech.* »

Il est prêtre; mais dans quelle voie Dieu l'appelle-t-il? Restera-t-il dans le clergé séculier? Sera-t-il religieux, ou missionnaire? Son esprit n'est pas encore fixé. Mais s'il ne voit pas clairement ce qu'il fera, au moins sait-il parfaitement ce qu'il ne fera pas. L'incident suivant en est une preuve.

Lorsque M. Garnier s'absentait pour la visite des séminaires, l'abbé Lacordaire s'adressait, pour la direction de sa conscience, à un autre sulpicien, M. Boyer, saint et digne prêtre, instruit autant que modeste, avec une pointe de vivacité méridionale et d'originalité restée proverbiale à Saint-Sulpice. Un jour l'abbé Lacordaire vint le voir. « Vous arrivez bien à propos, lui dit l'abbé Boyer; asseyez-vous là, mon très-cher; je veux vous faire cardinal. — Vous voulez rire, répond l'abbé Lacordaire. — Non pas, non pas; je veux vous faire cardinal. Écoutez-moi. » Et il se mit à lui raconter comment, la place d'auditeur de Rote à la cour romaine étant vacante par la nomination de Mgr d'Isoard à l'archevêché d'Auch, Mgr Frayssinous, ministre des affaires ecclésiastiques, et qui avait en cette qualité le privilége de la présentation aux titres, était venu lui demander de lui trouver un jeune prêtre pour cette prélature importante. « Je le veux d'un mérite hors ligne, avait dit Mgr Frayssinous, d'une instruction solide unie au poli de l'éducation, digne enfin de représenter honorablement la France à la cour de Rome, et d'arriver aux dignités élevées auxquelles, vous le savez, cette prélature ouvre la voie. » — « J'y penserai, » avait répondu M. Boyer.

« Et j'y pensais en effet, reprit-il, lorsque vous êtes entré. Ainsi, vous le voyez, mon cher ami, c'est la Providence elle-même qui vous offre cette magnifique carrière, et nul mieux que vous, par votre talent, votre science du droit, votre habitude du monde et de la parole, n'est capable de la remplir. »

L'abbé Lacordaire, un instant surpris par cette perspective inattendue, n'en fut point ébloui, ni ébranlé. Il répondit : « Lorsque je me suis décidé à entrer dans le sacerdoce, je n'ai eu en vue qu'une chose : servir l'Église par la parole, c'est là ma carrière. Si j'avais désiré les honneurs, je serais resté dans le monde. Ainsi, veuillez ne plus penser à moi; je serai simple prêtre, et probablement un jour je serai religieux. » — « Mais vous n'y pensez pas, reprit vivement M. Boyer; vous voulez servir l'Église, et où donc la servirez-vous mieux qu'à Rome, près du Saint-Père et investi de si hautes fonctions? Car voyez... » Et il allait continuer, lorsque l'abbé Lacordaire l'interrompant à son tour : « Non, non, Monsieur, n'insistez pas, je vous en prie; je vous l'ai dit et je vous le répète, je n'irai point à Rome; je serai religieux; j'en ai souvent et longuement parlé à M. Garnier, qui a toute ma confiance;

il approuve mon projet, et c'est une affaire décidée (1). »

De pareils faits ne veulent pas de commentaires. J'ajoute seulement que la modestie du Père Lacordaire nous a laissé ignorer pendant toute sa vie ce touchant épisode. Ce n'est qu'après sa mort que nous en avons eu connaissance. C'est M. Garnier lui-même qui a raconté ces détails à un supérieur de grand séminaire de qui nous les tenons.

(1) L'insistance de M. Boyer était d'autant plus propre à faire impression sur l'esprit de l'abbé Lacordaire que ce sulpicien, rigide et intègre, était incapable de se laisser guider en cela par des vues humaines. Son désintéressement des honneurs n'était pas suspect; il avait refusé une place de vicaire général à Paris. Ami, condisciple et parent de M. Frayssinous, il mourut simple sulpicien. Un jour, Charles X demandait à son ministre où donc était cet ami, ce théologien qu'il allait quelquefois consulter avant de répondre à ses questions. — « Sire, dit M. Frayssinous, il loge dans une mansarde du séminaire Saint-Sulpice. — C'est pour cela sans doute, reprit le roi en souriant, que vous ne parlez jamais de l'élever plus haut. »

CHAPITRE IV

1827-1830

Mgr de Quélen le nomme aumônier du couvent de la Visitation, puis aumônier-adjoint du collége Henri IV. — Vie d'étude. — Il songe à partir pour les États-Unis d'Amérique.

Après avoir refusé d'aller à Rome avec le titre de Monseigneur, et la perspective certaine d'un évêché (1), il accepta volontiers de l'arche-

(1) La charge d'auditeur de Rote est de celles qui, dans les usages de la cour romaine, conduisent toujours à l'épiscopat. Le doyen des auditeurs, lorsqu'il résigne ses fonctions, est même de droit revêtu de la pourpre et promu à un archevêché. En 1827, à l'époque où l'abbé Lacordaire refusa cet honneur, la place était vacante par la nomination de Mgr d'Isoard, doyen des auditeurs, à l'archevêché d'Auch avec la dignité de cardinal. Au défaut de l'abbé Lacordaire, ce fut Mgr de Retz qui fut nommé. Il mourut dans sa charge d'auditeur, en 1844, ainsi que son successeur, Mgr d'Isoard, cousin du cardinal, qui mourut en 1847. Le poste resta vacant jusqu'en 1852, où il fut occupé par Mgr Ségur jusqu'en 1856. La maladie d'yeux dont il fut affligé a seule empêché sa promotion à la dignité épiscopale. Ses successeurs furent Mgr de la Tour-d'Auvergne, archevêque de Bourges; Mgr Lavigerie, évêque de Nancy, et Mgr Place, évêque de Marseille.

vêque de Paris les humbles fonctions d'aumônier dans un couvent de Visitandines. A un palais il préférait une cellule. Était-ce pure modestie? Nous ne le croyons pas. La vertu d'humilité, dans le Père Lacordaire, tendait moins à se croire inhabile à tout qu'à rendre hommage à Dieu pour le bien qu'il croyait en avoir reçu, moins à se faire illusion sur le don qu'à le faire fructifier en bon et fidèle économe. S'il se fût reconnu des aptitudes pour les charges qu'on venait de lui proposer, il les eût acceptées, je crois, sans peine; mais parce qu'il ne voyait en lui que des incompatibilités, il refusa, également inaccessible aux insinuations de la vaine gloire et aux sophismes de la raison, si habile, en semblable occasion, à déguiser l'honneur sous le fardeau. Ce n'était pas non plus amour égoïste du repos. Il cherchait la solitude non pour fuir l'action, mais pour s'y mieux préparer. C'est dans ce sentiment qu'il écrira plus tard : « Je n'ai aucune ambition, et je ne puis pas en avoir; car toutes les positions élevées dans le clergé sont des charges pastorales ou administratives absolument incompatibles avec mes goûts. Je n'aurai jamais de fonctions, ni n'en veux avoir. Mais il faut faire quelque chose de soi, à cause de la con-

science qui y oblige (1). » Voilà l'homme : œil lucide et ferme sur lui-même, juge impartial en sa propre cause, rare esprit de conduite, et, hâtons-nous d'ajouter, vertu plus rare encore. Car, s'il importe de faire la juste part des qualités naturelles, il n'importe pas moins de dire ce qu'elles ont reçu des divines influences de la grâce et de montrer l'homme achevé et complété par le prêtre. Quelle distance déjà, en effet, entre l'avocat stagiaire si amoureux de renommée et le simple catéchiste de petites filles à la Visitation!

Son rôle à la Visitation se bornait à faire quelques instructions aux enfants du pensionnat et à les confesser. Certes, les débuts du grand orateur ne pouvaient être plus humbles. Il s'acquitta de ses fonctions avec le zèle et l'exactitude qu'il mettait à tout. Il faisait rédiger par les élèves la substance de ses leçons, lisait consciencieusement tous ces devoirs et les corrigeait lui-même (2). Mais les résultats furent médiocres, et il n'y avait

(1) Lettre à M. de Montalembert, 1833.

(2) Nous avons eu entre les mains un de ces cahiers annotés de sa plume, et conservé religieusement aujourd'hui comme une relique précieuse. C'est le traité des attributs de Dieu, extrait de la *Somme* de saint Thomas d'Aquin. Les questions les plus difficiles n'y sont point omises, et les annotations *Bien*, *Très-Bien*, *Parfaite*, signées H. L., prouvent que cet enseignement, grâce à la lucidité de l'exposition, n'était pas toujours hors de la portée des intelligences d'élite du pensionnat.

rien là de nature à lui révéler sa vraie mission. La sphère d'idées où se mouvait son esprit le tenait habituellement trop élevé au-dessus de son jeune auditoire. On l'admirait souvent, on ne le comprenait pas toujours. Les bonnes religieuses trouvaient qu'*il faisait trop de métaphysique*, et là le reproche était mérité, nous le croyons sans peine. Au reste, d'une gravité et d'une réserve telles, qu'on ne sait pas se souvenir dans la maison s'il a jamais levé les yeux sur les élèves en leur parlant.

Sa mère vint partager sa retraite à la Visitation. Elle s'étonnait de la solitude où il vivait, « et sachant, raconte-t-il lui-même, que ma nature était aimante, elle me disait quelquefois avec une sorte de mélancolie : *Tu n'as point d'amis!* Je n'en avais point, en effet, et je ne devais en avoir qu'après des événements appelés à changer la face du monde, et à changer en même temps ma propre destinée (1). »

On le voit, il y avait là d'immenses loisirs pour le jeune prêtre. C'était surtout ce qu'il avait désiré. Il en profita pour se préparer à la lutte. Ses trois années de théologie ne lui avaient laissé

(1) Mémoires.

qu'une idée sommaire et incomplète de la science qu'il voulait approfondir pour lui et pour les autres. Il résolut de l'étudier aux sources et il s'y mit avec ardeur. « La force est aux sources, écrit-il, et je veux y aller voir. Le travail sera long, d'autant plus que je recueillerai sur ma route tout ce qui pourra me servir pour l'apologie du catholicisme, dont le cadre n'est pas encore déterminé dans mon esprit, mais dont les matériaux me doivent être fournis par l'Écriture, les Pères, l'histoire et la philosophie. Tout ce que j'ai lu jusqu'ici sur la défense de la religion me semble faible ou incomplet. Les théologiens modernes ne marchent pas sans guide. C'est tout comme en Suisse : un chemin qu'un voyageur célèbre a suivi, tous le prennent, et on passe à côté d'un sentier qui mènerait à de nouvelles beautés, mais qui n'est pas historique encore (1). » Dès le début, il sait où il va. L'apologie du christianisme, voilà son but, sa mission, le foyer où convergeront toutes ses forces. Déjà, dans sa pensée, se dessinent les premiers linéaments de l'édifice qu'il espère élever à la défense de sa foi.

(1) Lorain, *Correspondant*, tom. XVII, p. 838.

A ses amis qui le pressaient de se produire, d'écrire et de parler, il répondait : « J'étudie et je n'écris point... L'âge commence à nous prendre : il est temps de devenir raisonnable, et de voir la vie avec des yeux moins pleins du soleil de la jeunesse. Soyons justes envers Dieu : il n'a pas fait les hommes pour la célébrité, que si peu atteignent, que si peu estiment lorsqu'ils l'ont obtenue... Dieu voit trop bien la petitesse du monde, pour avoir donné à ses créatures une si frivole occupation : il a fait les étoiles pour nous en dégoûter. La gloire est l'illusion de notre enfance et de ceux qui n'en sortent jamais; celui qui peut l'atteindre n'y songe pas : il est déjà trop grand. Le sage vit de lui-même; il n'attend pas si tard que trente ans pour connaître le prix de ces grandes coteries qu'on appelle nations; il veut le bien et la vertu qui dépendent de lui; il s'attache au coin de terre où la Providence l'a jeté; et, s'il a un de ces génies vastes à qui le monde suffit à peine, il désire encore davantage la solitude. Il comprend trop ses contemporains pour ne pas s'estimer heureux de manger loin d'eux les oignons de ses jardins et les cerises amères de ses bois... La manie d'être quelque chose perd tous les esprits de ce temps, et s'il

naît un grand homme, il nous viendra de quelque cabane de pêcheur où le fils d'un charbonnier se sera retiré avec vingt écus de rente. La première de toutes les gloires, celle de Dieu, est née dans la solitude (1). »

Il n'était pas pressé. Nul homme ne s'est plus fortement possédé lui-même en Dieu, nul n'a plus patiemment attendu l'heure providentielle marquée pour l'action, comme aussi nul ne s'est plus impétueusement lancé quand cette heure lui parut avoir sonné. Il voyait ce qu'il y avait à faire dans la société; mais son heure n'était pas venue. Ces idées graves de toute sa correspondance d'alors sont relevées de temps en temps par des traits du tour d'esprit bourguignon qu'il garda toujours, mais qui est à cette époque plus vif et plus voisin du terroir. « Si la gloire, écrit-il, venait comme une ancienne amie de la maison qui nous aurait un peu oubliés, nous serions généreux, nous ne lui tournerions pas le dos. Mais elle ne nous étoufferait pas; nous serions plus grands que ses ailes; et, le dimanche, nous la mettrions au pot, par respect pour le septième jour. Certes, il y aurait de belles choses à faire. Toutes

(1) Lorain, *Correspondant*, tom. XVII, p. 831.

les gloires qui sont encore au-dessus de l'horizon, s'élèveront par le catholicisme. Et vous devez bien le voir, si vous suivez de l'œil le monde! La société civile est incapable aujourd'hui d'enfantement : un grand homme est trop fort pour ses entrailles. Fille épuisée par le vice, elle a cru que la liberté rajeunirait son sein, et, quittant les palais, elle a dit à la multitude : Me voici! Mais elle et la multitude se sont rencontrées comme le Péché et la Mort dans Milton. La jeunesse, une fois périe, ne renaît que par l'immortalité. La vertu et le génie, une fois éteints, ne renaissent que par la foi... Dieu a livré le monde aux hommes de génie, ces dieux créés, à la condition de fléchir le genou devant lui. Jusque-là, ils sont comme cet archange traversant le vide et le chaos, et tombant toujours, parce qu'ils ne trouvent pas un point solide pour frapper du pied et prendre leur élan (1). »

A la fin de 1828, il fut nommé aumônier-adjoint du collége Henri IV. Ces fonctions, qui rentraient mieux dans ses aptitudes, ne changèrent rien à sa vie d'étude, de retraite et de préparation à son rôle providentiel. Il lisait saint Au-

(1) Lorain, *Correspondant*, tom. XVII, p. 840.

gustin, Platon, Aristote, Descartes, les ouvrages de M. de la Mennais et l'histoire ecclésiastique. « Qu'est-ce que je fais donc? s'écriait-il. Je rêve, je pense, je lis, je prie le bon Dieu, je ris deux ou trois fois par semaine, je pleure une fois ou deux. Je m'échauffe de temps en temps contre l'Université, qui est bien la fille des rois la plus insupportable que je connaisse... Ajoutez à cela quelques instructions improvisées à des élèves de troisième et de quatrième, voilà ma vie (1). »

Cependant, vers la fin de 1829, cette idée de l'apostolat dans les pays étrangers que nous avons vu germer en lui au grand séminaire, parut avoir assez mûri dans son esprit pour le décider à partir. Il voulait être missionnaire aux États-Unis. Au printemps de 1830, il se rendit seul et pour la première fois à la Chesnaie pour voir M. de la Mennais. « Je ne l'avais vu que deux fois, pendant quelques instants, raconte-t-il dans ses Mémoires; mais enfin c'était le seul grand homme de l'Église de France, et le peu d'ecclésiastiques avec qui j'avais eu des relations particulières étaient ses amis. Arrivé à Dinan, je m'enfonçai seul par des sentiers obscurs à travers les bois, et, après quel-

(1) Lorain, *Correspondant*, tom. XVII, p. 840.

ques indications demandées, je me trouvai en face d'une maison solitaire et sombre dont aucun bruit ne troublait la mystérieuse célébrité. C'était la Chesnaie. M. l'abbé de la Mennais, prévenu par une lettre qui lui annonçait ma visite et mon adhésion, me reçut cordialement. Il avait près de lui M. l'abbé Gerbet, son disciple le plus intime, et une douzaine de jeunes gens qu'il avait réunis à l'ombre de sa gloire, comme une semence précieuse pour l'avenir de ses idées et de ses projets... Cette visite, en me causant plus d'une surprise, ne rompit pas le lien qui venait de me rattacher à l'illustre écrivain. Sa philosophie n'avait jamais pris une possession claire de mon entendement; sa politique absolutiste m'avait toujours repoussé; sa théologie venait de me jeter dans une crainte que son orthodoxie même ne fût pas assurée. Néanmoins il était trop tard; après huit années d'hésitation, je m'étais livré sans enthousiasme, mais volontairement, à l'école qui jusque-là n'avait pu conquérir mes sympathies ni mes convictions (1). »

Cette démarche ne changea cependant rien à ses projets de mission. Il vit même là, chez M. de

(1) Mémoires.

la Mennais, l'évêque de New-York, qui lui offrit une place de vicaire général dans son diocèse. La révolution de 1830, qui éclata trois mois après, ne l'ébranla pas davantage. C'était donc une idée sérieuse, et qui avait pris racine dans son âme. D'où lui venait-elle?

Elle lui venait de sa double et constante préoccupation, l'Église et la société, qu'il aurait voulu voir unies dans les faits, comme elles l'étaient dans son amour. Elle lui venait de son cœur de prêtre, qui commençait à souffrir du besoin de se dépenser sans mesure pour Celui qui s'était donné sans mesure. Tout jeune prêtre connaît ce noble mal. L'abbé Lacordaire voulait s'en guérir. Il s'était déjà dit, dès le séminaire, que « plus on veut faire de bien dans la religion, plus il faut donner aux peuples de gages de sa certitude par la sainteté et l'abnégation de sa vie. » Dire adieu à la France et à ses amis, c'était, certes, pour son âme aimante et patriotique une belle et généreuse immolation, dont l'héroïsme séduisait et exaltait son courage. Mais à ce mobile du dévouement, il s'en mêlait un autre qui lui avait fait préférer les États-Unis d'Amérique. Il était arrivé au catholicisme, il nous l'a dit lui-même, par ses croyances sociales. De la nécessité de la so-

ciété, il avait inféré la nécessité de l'Eglise par ces degrés très-simples : point de société sans religion, point de religion sans christianisme, point de christianisme sans l'Église catholique. Il tenait ainsi les deux anneaux extrêmes de la chaîne : la société et l'Église; mais comment se réunissent-ils? Comment la société, qui ne peut se passer de l'Église, vivra-t-elle avec elle? Lui sera-t-elle subordonnée de droit et de fait, comme au moyen âge? Ou bien, quoi qu'il en soit du droit, marchera-t-elle à ses côtés, pacifique et indépendante, comme aux États-Unis? C'était le problème qui troublait son esprit. Il voulait aller étudier sur place la solution vers laquelle il inclinait visiblement, et qu'il devait bientôt pousser à l'extrême dans le journal *l'Avenir*. Il était curieux de voir par lui-même les développements possibles, par la seule liberté, d'une Église qui, en 1808, comptait deux diocèses et quatre-vingts temples, et qui compte aujourd'hui quarante-cinq diocèses et trois mille sanctuaires.

Il faut le reconnaître aussi, la situation faite à l'Église de France par le pouvoir de cette époque était bien de nature à lui faire chercher ailleurs un plus parfait idéal. Il sentait captif en lui ce quelque chose « d'inaliénable, de divin, d'éter-

nellement libre, la parole! La parole du prêtre m'était confiée, s'écriait-il, et il m'était dit de la porter aux extrémités du monde, sans que personne eût le droit de sceller mes lèvres un seul jour de ma vie. Je sortis du temple avec ces grandes destinées, et je rencontrai sur le seuil les lois et la servitude. Les lois ne me permettaient pas d'enseigner la jeunesse de France sous un roi très-chrétien, et si j'eusse voulu, comme mes pères, m'enfoncer dans les solitudes pour y bâtir un lieu de prière et d'un peu de paix, on eût trouvé d'autres lois pour m'en bannir (1). » Depuis deux ans qu'il était prêtre, il avait vu les colléges des jésuites supprimés, l'enseignement dans les petits séminaires soumis à des mesures restrictives et blessantes pour l'épiscopat, la création d'une nouvelle Sorbonne, *gardienne des maximes françaises*. Le gallicanisme, l'arche sainte, était en danger : on lui donnait une garde d'honneur. Il avait été question d'imposer aux grands séminaires l'enseignement *des quatre articles*, par décision du ministre de l'intérieur. Il avait vu l'abbé de la Mennais traduit en police correctionnelle et condamné pour délit de provo-

(1) Procès de *l'Avenir*.

cation à la désobéissance à la déclaration de 1682, proclamée loi de l'État. Il avait vu le drapeau du gallicanisme hautement relevé, à la suite de ce procès, par les quatorze évêques signataires de la déclaration de 1826. Tous ces faits, si contraires aux idées, aux tendances, aux aspirations de l'abbé Lacordaire, durent naturellement peser sur sa détermination, et lui faire chercher du regard une terre plus libre. « Qui n'a tourné les yeux, disait-il à ces mêmes juges de 1831, qui n'a tourné les yeux, dans ces moments où la patrie fatigue, vers la république de Washington? Qui ne s'est assis, dans la pensée, à l'ombre des forêts et des lois de l'Amérique? J'y jetai mes regards, las du spectacle qu'ils rencontraient en France, et je résolus d'aller leur demander une hospitalité qu'ils n'ont jamais refusée ni au prêtre, ni au voyageur (1). »

Toutes ces considérations peuvent aussi servir, non à justifier, mais à expliquer le mouvement de réaction qui s'empara de son esprit et de sa plume contre ce déplorable système d'asservissement de l'Église à l'État. La révolution de 1830 venait d'en rendre palpables les tristes conséquences.

(1) Procès de *l'Avenir*.

Ces malheureuses concessions faites au pouvoir civil, au lieu de profiter à la puissance spirituelle, n'avaient abouti, comme toujours, qu'à l'envelopper dans la même impopularité et à l'entraîner aux mêmes catastrophes. Il faut avoir ces souvenirs présents pour juger avec impartialité la polémique qui va bientôt s'engager.

L'abbé Lacordaire, muni du double consentement de sa mère et de son archevêque, se rendit en Bourgogne pour faire ses adieux à sa famille et à ses amis. C'est là qu'il reçut une lettre de M. l'abbé Gerbet, qui lui annonçait le projet de fondation du journal *l'Avenir,* et lui demandait, au nom de son maître, sa collaboration à une œuvre tout à la fois catholique et nationale, d'où l'on pouvait attendre l'affranchissement de la religion, la réconciliation des esprits, et par conséquent une rénovation de la société. L'abbé de la Mennais acceptait franchement les événements qui venaient de s'accomplir, et désertait le drapeau des doctrines absolutistes sous lequel il avait combattu jusque-là. Rien ne pouvait causer à l'abbé Lacordaire une plus vive joie; ce fut pour lui comme une sorte d'enivrement. Il n'était plus isolé, il se sentait soutenu. Les idées qu'il voulait étudier en Amérique, venaient de trouver inopi-

nément, dans sa patrie, le plus illustre défenseur, un O'Connell français, qui saurait leur donner la plus éclatante manifestation. On allait discuter, sur un terrain balayé par l'orage, la grande question de ce siècle : les rapports de l'Église et de l'État. Pouvait-il quitter son pays au moment où de si graves intérêts allaient se débattre? N'était-ce pas une sorte de désertion la veille du combat? Pouvait-il refuser son concours à l'étude publique d'une question qui obsédait son esprit depuis longtemps? Il ne le crut pas.

Et ainsi le même élan de liberté qui entraînait cette âme ardente et généreuse vers une terre plus affranchie, l'arrêta, au moment du départ, et l'attacha pour jamais aux destinées et aux luttes de son pays.

CHAPITRE V

1830-1832

Le journal *l'Avenir*. — L'abbé Lacordaire, M. de la Mennais et M. de Montalembert. — Voyage à Rome. — Condamnation de *l'Avenir*. — Soumission exemplaire de l'abbé Lacordaire. — Rupture avec M. de la Mennais.

L'Avenir fut fondé le 15 octobre 1830, au souffle encore mugissant d'une tempête qui avait ébranlé du même coup l'autel, le trône et la société.

Aujourd'hui que la plupart des rédacteurs de *l'Avenir* sont devant Dieu, que le calme, sinon la pleine lumière, s'est fait autour des problèmes soulevés par eux; aujourd'hui qu'on peut, sans être prophète, prévoir la renaissance prochaine des grandes questions posées par *l'Avenir,* puisqu'il suffit pour cela de regarder autour de soi, d'écouter les bruits qui viennent du dedans et du dehors, il ne serait pas sans intérêt d'étudier

cette courte et curieuse phase de polémique religieuse. On ne s'attend pas, sans doute, à trouver ici cette étude. Elle nous éloignerait de notre but, et nous avons plus d'une autre bonne raison pour en laisser le soin aux historiens de la vie complète du Père Lacordaire. Cependant il nous est impossible de ne pas nous y arrêter, au moins un instant, pour en dégager, en ce qui concerne le jeune publiciste improvisé, la part de l'homme et du prêtre. Notre silence, d'ailleurs, risquerait aux yeux de plusieurs de paraître motivé par la crainte de nous heurter à de trop graves échecs pour la mémoire que nous vénérons. On se tromperait. Nous n'écrivons pas un panégyrique, et il nous en coûte peu de relever, dans une vie si pleine de vertus, des faiblesses et des fautes qui ont eu pour résultat de mettre en plus vive saillie la droiture des intentions, la profonde et parfaite humilité de cœur et d'esprit.

Que se proposaient les hommes de *l'Avenir?* Leur drapeau le disait très-haut : revendiquer pour l'Église de France tous les priviléges de la liberté sans en repousser les charges. La révolution venait de faire table rase de toutes les anciennes traditions. Le clergé, depuis le rétablissement de l'ordre et du culte, au commencement

de ce siècle, avait appris à ses dépens ce que coûte la protection d'un pouvoir mal éclairé sur ses véritables rapports avec l'Église; il voyait par expérience ce qu'il avait gagné en considération sous l'Empire, sous la Restauration et sous le règne, pourtant si jeune encore, de la bourgeoisie et du peuple. Quelle attitude allait-il prendre devant le nouveau gouvernement? Allait-il recommencer les anciennes recherches d'alliance entre le trône et l'autel? *L'Avenir* fut fondé pour le guérir de cette tentation. Respect à la Charte et aux lois justes, et, pour tout le reste, indépendance absolue du pouvoir, tel fut son programme. Par conséquent, liberté des opinions par la presse, et guerre à l'arbitraire et au privilége; liberté d'enseignement, et guerre au monopole universitaire; liberté d'association, et guerre aux vieilles lois anti-monastiques, ressuscitées des plus mauvais jours; liberté, indépendance morale du clergé, et guerre au budget des cultes. On ne mettait à ces libertés que des limites incertaines et vagues; encore les réserves stipulées dans les déclarations de doctrines disparaissaient-elles souvent dans les entraînements de la discussion et la véhémence des invectives. On se préoccupait plus, il faut l'avouer, d'obtenir la chose que d'en prévenir les

abus. Trop radicale dans ses principes, cette polémique l'était surtout dans ses procédés. *La liberté ne se donne pas, elle se prend,* redisait-on sans cesse, et, sans scrupule, on joignait l'exemple au précepte. Chaque matin on sonnait la charge, chaque jour enregistrait de nouveaux faits d'armes. On parlait au clergé comme à une armée rangée en bataille; on lançait en éclaireurs les plus ardents, on stimulait le zèle des retardataires, on attachait au pilori les déserteurs. Les chefs étaient harangués, les plans de campagne indiqués d'avance, l'ennemi signalé et poursuivi à outrance. Philosophes, briseurs de croix, ministres, *ombres de proconsuls,* universitaires, bourgeois, gallicans, tous étaient attaqués à la fois. Les résistances irritaient la fougue des combattants; il semblait que le soleil se coucherait toujours trop tôt sur leur belliqueuse ardeur. La patience et les ménagements étaient peu en faveur dans cette stratégie. On voulait, non pas demain, mais tout de suite; on arracherait de vive force et à la pointe de l'épée ce qu'on refuserait d'accorder de bonne grâce. Cette attitude altière et provocatrice, cette inexpérience des hommes et des choses, plus excusable dans les jeunes disciples que dans le maître, furent, à notre avis, la plus grande

faute de *l'Avenir*. Les erreurs, les exagérations de doctrines se fussent corrigées avec le temps, les conseils et l'enseignement pratique des faits. Mais ces accents si fiers, si insolites, sur les lèvres du prêtre surtout, troublaient même les amis, et retentissaient à Rome avec un certain effroi, à Rome toujours calme comme la Vérité, toujours patiente comme l'Éternité. La responsabilité de cette fausse attitude retombe principalement sur l'abbé de la Mennais et sur l'abbé Lacordaire. C'est celui-ci qui rédigea les plus vives catilinaires et aborda les questions les plus ardues. Les articles sur la suppression du budget du clergé sont de lui. Plus tard, il est vrai, il eut à cœur de se réfuter lui-même dans *l'Ere nouvelle*. Il y défendit la thèse opposée à la suppression du budget des cultes; mais si le droit et la justice étaient pour le journal de 1848, la verve et la chaleur sont à coup sûr pour celui de 1830. Qu'on en juge par cette page, qui donne en même temps une idée du diapason où étaient montées les voix d'alors.

« Nous sommes payés par nos ennemis, par ceux qui nous regardent comme des hypocrites ou des imbéciles, et qui sont persuadés que notre vie tient à leur argent. Ils sont nos débiteurs,

sans doute, et c'est le pire qu'étant nos débiteurs, ils soient parvenus à croire qu'ils nous font une aumône, et une aumône absurde. Leur traitement en devient si injurieux, que des hommes qui le souffrent doivent nécessairement tomber au-dessous du mépris. Figurez-vous un débiteur qui, rencontrant son créancier, lui jetterait dans la boue un peu de monnaie en lui disant : « Travaille, fainéant, travaille! » Voilà comme nous traitent nos ennemis, et il y a aujoud'hui trente ans et quatre mois que nous nous baissons pour ramasser...

« Prêtres catholiques! il s'agit de votre sang, et nous ne le méprisons pas. Nous sommes pauvres comme vous; nos veilles n'ont d'autre salaire que leur indépendance, et nous ne savons du lendemain qu'une chose, c'est que la Providence se lèvera plus matin que le soleil. Pourquoi mépriserions-nous le sang de nos frères? Leur peuple est notre peuple, leur Dieu est notre Dieu, leur vie est la nôtre et plus que la nôtre. Mais nous sentons vivement votre servitude, et nous pensons que la pauvreté vaut cent fois mieux que les outrages d'un préfet, que la ruine de l'Église. A-t-on jamais traité des hommes avec plus de mépris? Ils se moquent de vos prières, et ils vous

ordonnent de les chanter. Si vous n'obéissez pas, vous êtes des séditieux à qui le trésor sera fermé; si vous obéissez, vous leur devenez si vils, qu'il n'y a pas de termes dans les langues pour exprimer ce qu'ils pensent de vous. Et pourtant ils n'ont de titre contre l'Église que celui de son débiteur !

« Prêtres catholiques! nous protestons, pour notre part, contre ces indignités, contre ce martyre d'opprobre. Tant qu'il nous restera un souffle, nous prendrons le ciel et la terre à témoin que nous sommes purs de ce sang qu'on tire goutte à goutte de vos veines. Quelques-uns d'entre vous nous haïront s'ils le veulent; ils nous accuseront d'appeler la misère sur leurs têtes. Un jour peut-être, nous courrons dans le monde avec leur malédiction; un peu de terre étrangère couvrira nos cendres méprisées; mais, à l'heure du réveil, nous espérons que Dieu retrouvera *dans nos os* l'amour qui ne s'y sera jamais éteint pour vous (1)! »

Mais, en signalant les écarts de doctrine et l'enflure déclamatoire du ton, n'oublions pas de rendre justice à la sincère bonne foi des convic-

(1) Articles de *l'Avenir*, t. I, p. 151, 158.

ions, à la pureté du but, à la droiture des intentions, et par-dessus tout à la parfaite docilité . la chaire de Pierre. Les rédacteurs avaient oujours protesté de leur désir de soumettre leurs loctrines au Saint-Siége et de s'en tenir à sa lécision. Trois mois après la création du journal, ls signèrent tous une déclaration contenant leurs principales thèses, et qui se terminait par ces lignes :

« Si, dans les principes que nous professons, il y a quelque chose qui soit contraire à la foi ou à la doctrine catholique, nous supplions le Vicaire de Jésus-Christ de daigner nous en avertir, lui renouvelant la promesse de notre parfaite docilité... Notre premier principe, le principe vital de nos écrits, l'âme de notre intelligence, c'est que la vérité n'est pas un bien qui nous soit propre, et, depuis notre doctrine sur la raison jusqu'à notre foi en la chaire éternelle, de toutes parts nous sommes comme enveloppés d'obéissance. Nous finirons, avec la grâce de Dieu, comme nous avons commencé. Après que nous aurons traversé des jours pleins d'épreuves et de combats, lorsque notre dernier soupir aura marqué le terme de nos travaux, on pourra, sans être démenti par aucun souvenir de notre vie,

nous en avons l'espérance, on pourra graver sur nos tombes ces mots de Fénelon : *O sainte Église de Rome ! si je t'oublie, puissé-je m'oublier moi-même !* »

Notons aussi les circonstances atténuantes : le chaos des opinions au lendemain de la tourmente, la division des partis, la situation nouvelle et inexplorée faite au clergé, le mauvais vouloir du gouvernement, le choix équivoque de quelques évêques, les prêtres insultés, les religieux expulsés, les violations d'église pour refus de sépulture ecclésiastique, etc. C'était une bataille en règle engagée sur toute la ligne, et ce n'est pas sous le feu des combattants qu'il faut aller chercher le calme et la modération.

N'oublions pas enfin les services rendus par ce journal à la cause religieuse : le clergé animé à la défense de ses droits, le gallicanisme politique et théologique humilié et vaincu, la liberté d'association et d'enseignement sinon gagnée, au moins défendue avec un talent et une ténacité qui présageaient l'infaillible triomphe. Rien de plus faible et de plus désarmé que le clergé d'alors devant l'opinion publique. Renversé de son trône officiel et meurtri dans sa chute, il était en butte à toutes les haines ; et de la haine

à la persécution le pas est glissant. Les petits et les grands despotes s'étaient promis de frapper sans merci sur ces restes maudits de la superstition et du fanatisme. Mais, sans leur permission, une tribune s'était élevée, au nom de Dieu et de la liberté, et, chaque matin, du haut de cette tribune, les voix les plus éloquentes dénonçaient les abus, prenaient les victimes sous leur égide, flagellaient les coupables et demandaient justice aux magistrats. Cette tribune fut une puissance et arrêta plus d'une vexation. Si l'on venait à apprendre qu'un sous-préfet avait fait enfoncer les portes d'une église pour y introduire un cadavre; qu'un capucin avait été arrêté à la porte de son couvent pour port illégal de costume; que six cents hommes, soldats et gendarmes, sur l'ordre d'un ministre, avaient cerné une maison de Trappistes comme une place de guerre, et en avaient chassé les religieux comme des bandits, *l'Avenir* élevait la voix. C'était presque toujours l'abbé Lacordaire qui prenait la défense des opprimés, et avec une verve si incisive et sanglante que les agresseurs portaient longtemps la marque de ses coups.

Toutes les causes faibles mais justes, non-seulement au dedans mais au dehors de la France,

avaient, dans *l'Avenir*, un éloquent défenseur. C'est encore dans un article de la plume de l'abbé Lacordaire que nous trouvons une page sur le pouvoir temporel de la papauté, que l'on croirait écrite pour les événements présents.

« Ni l'Orient ni l'Occident n'ont pu ôter Rome des mains d'un prêtre, depuis le jour où l'aigle se sauva de l'Italie vers le Bosphore, et d'incroyables événements ont, de siècle en siècle, fait un trône de la Chaire apostolique, et une ville éternelle avec neuf générations de ruines. *On peut donc croire*, dit Fleury, *que c'est par un effet particulier de la Providence que le Pape s'est trouvé indépendant et maître d'un Etat assez puissant pour n'être pas aisément opprimé par les autres souverains.* Oui sans doute, on peut le croire. Il fallait que le caractère de paternité indépendante, qui est l'âme du sacerdoce chrétien, eût un type éclatant dans le monde, et tout était perdu si quelque prince eût mis à sa solde l'Église romaine avec son chef. Jusqu'à Constantin ce danger n'exista pas, et Dieu ne fit rien pour préparer aux évêques de Rome une souveraineté temporelle; mais dès que l'alliance eut été signée entre la religion et l'empire, on vit tout d'un coup la splendeur des Césars s'enfuir aux extré-

mités de l'Europe, et le pape sauvé de la honte d'être un jour leur courtisan.

« Toutefois l'Église romaine resta pauvre; elle continua à vivre d'aumônes plus que de son patrimoine, afin que le sacerdoce chrétien n'oubliât jamais que la charité des fidèles est sa véritable fortune. Fille et mère du monde, Rome reçoit et donne la vie, heureuse d'attendre le denier de ses enfants, qu'elle ne changera jamais contre l'or des rois. Les rois lui ont déjà proposé l'échange; ils ont bâti des palais pour elle; ils ont espéré de la voir captive de leur budget: toute la terre sait sa réponse (1). »

Ce n'est pas non plus sans une vive émotion que nous avons retrouvé dans ces pages le premier salut d'une âme généreuse à la Pologne soulevée. Quel charme à reconnaître dans M. de Montalembert, dans l'ardeur de ses vingt ans, le même cri, la même foi, le même enthousiasme qui nous émeuvent encore aujourd'hui dans ses plaidoyers pour une cause toujours héroïque, mais, hélas! toujours vaincue!

« Enfin elle a jeté son cri de réveil, enfin elle a secoué ses chaînes, et en a menacé la tête de

(1) Article de *l'Avenir*, t. I, p. 182.

ses barbares oppresseurs, cette fière et généreuse Pologne, tant calomniée, tant opprimée, tant chérie de tous les cœurs libres et catholiques. Puisse-t-elle reprendre sa place parmi les nations du monde, cette nation qui a si longtemps lutté pour sa liberté, et qui a gardé pure et sans tache l'antique foi de ses pères! Le monument sacrilége que le XVIIIe siècle nous a légué, est effacé de la carte de l'Europe; l'œuvre impie du congrès de Vienne est anéantie : les peuples asservis et les croyances outragées reconquièrent leurs droits. On ne verra plus l'impitoyable diplomatie distribuer les hommes comme de vils bestiaux, et vendre la foi des nations au plus offrant. Dieu a laissé dormir quinze ans sa colère : elle est debout maintenant. Rois de l'Europe, rois sans foi, sans amour, rois qui avez oublié Dieu, tous vous serez atteints, tous vous connaîtrez la faiblesse de ces trônes où vous avez cru vous asseoir sans lui. Libre et catholique Pologne, patrie de Sobieski et de Kosciusko, toi qui fus au XVIIe comme au XVIIIe siècle l'héroïne du catholicisme défaillant, nous saluons ta nouvelle aurore, nous te convions à la sublime alliance de Dieu et de la liberté (1)! »

(1) Articles de *l'Avenir*, t. I, p. 403.

Nous avons nommé M. de Montalembert. Au premier bruit de la fondation de *l'Avenir*, il était accouru du fond de l'Irlande engager sa vie publique sous la bannière de Dieu et de la liberté, qui resta celle de sa foi politique et religieuse. Il vit là, chez M. de la Mennais, l'abbé Lacordaire pour la première fois. Leur amitié date de ce jour. Elle fut vive et profonde. La chaude peinture que M. de Montalembert a faite de cette première rencontre, laisse deviner combien il y fut sensible, et le cœur voudrait être à l'aise pour dire ce qu'il pense de cette belle amitié sur laquelle le survivant, d'une main timide et généreuse, a levé un coin du voile. L'heure n'est pas venue. Quant à l'abbé Lacordaire, il désirait ce jour depuis longtemps. Il n'avait pas encore rencontré l'amitié qu'il cherchait. Désormais il ne sera plus seul, et sa mère ne lui dira plus : « Tu n'as point d'amis! » Parlant de celui que Dieu venait de lui donner, il disait : « C'est un jeune homme charmant et que j'aime comme un plébéien. Je suis sûr que s'il vit, sa destinée sera pure comme un lac de la Suisse entre les montagnes, et célèbre comme eux. » En relisant le petit traité sur l'amitié chrétienne, qu'il écrivit à la fin de sa vie, à l'occasion de sainte Marie-

Madeleine, et en retrouvant ce vivant portrait de l'amitié pure entre jeunes gens, il nous semblait qu'il devait avoir alors devant les yeux quelque chère apparition de ce premier souvenir de 1830. On en jugera.

« Lorsqu'un jeune homme, aidé de cette grâce toute-puissante qui vient du Christ, retient ses psssions sous le joug de la chasteté, il éprouve dans son cœur une dilatation proportionnée à la réserve de ses sens; et le besoin d'aimer, qui est le fond de notre nature, se fait jour en lui par une ardeur naïve qui le porte à s'épancher dans une âme comme la sienne, fervente et contenue. Il n'en recherche pas en vain longtemps l'apparition. Elle s'offre à lui naturellement, comme toute plante germe de la terre qui lui est propre. La sympathie ne se refuse qu'à celui qui ne l'inspire pas, et celui-là l'inspire qui en porte en lui-même le généreux ferment. Tout cœur pur la possède, et, par conséquent, tout cœur pur attire à lui, n'importe à quel âge. Mais combien plus dans la jeunesse! Combien plus lorsque le front est paré de toutes les grâces qui attendrissent, et que la vertu l'illumine de cette autre beauté qui plaît à Dieu lui-même! Ainsi parut David à Jonathas, le jour où David entra dans la tente de

Saül, tenant la tête du géant dans sa main droite, et qu'interrogé par le roi sur son origine, il lui répondit : « Je suis le fils de votre serviteur Isaï, de Bethléhem. » *Aussitôt*, dit l'Écriture, *l'âme de Jonathas s'attacha à l'âme de David, et Jonathas l'aima comme son âme* (1). Singulier effet d'un seul regard ! Tout à l'heure encore David gardait les troupeaux de son père, Jonathas était sur le seuil d'un trône, et en un instant la distance s'efface : le pâtre et le prince ne font plus, selon l'expression même de l'Écriture, qu'une seule âme. C'est que dans ce jeune homme tout pâle encore des faiblesses de l'enfance, et tenant néanmoins d'une main virile la tête sanglante d'un ennemi vaincu, Jonathas a deviné le héros, et que David, en voyant le fils de son roi se pencher vers lui, sans jalousie de sa victoire et sans orgueil du rang, a reconnu, dans ce mouvement généreux, un cœur capable d'aimer, et digne par conséquent de l'être (2). »

Ces deux natures, issues d'origines si opposées, et si bien faites l'une pour l'autre, s'étaient devinées du premier regard. « Que ne m'est-il donné, dit M. de Montalembert, de le peindre tel qu'il

(1) Ier Livre des Rois, XVIII, 1.
(2) *Sainte Marie-Madeleine*, p. 35.

m'apparut alors dans tout l'éclat et le charme de la jeunesse! Il avait vingt-huit ans; il était vêtu en laïque (l'état de Paris ne permettant pas aux prêtres de porter leur costume); sa taille élancée, ses traits fins et réguliers, son front sculptural, le port déjà souverain de sa tête, son œil noir et étincelant, je ne sais quoi de fier et d'élégant en même temps que de modeste en toute sa personne, tout cela n'était que l'enveloppe d'une âme qui semblait prête à déborder, non-seulement dans les libres combats de la parole publique, mais dans les épanchements de la vie intime. La flamme de son regard lançait à la fois des trésors de colère et de tendresse; elle ne cherchait pas seulement des ennemis à combattre et à renverser, mais des cœurs à séduire et à conquérir. Sa voix, déjà si nerveuse et si vibrante, prenait souvent des accents d'une infinie douceur. Né pour combattre et pour vaincre, il portait déjà le sceau de la double royauté de l'âme et du talent. Il m'apparut charmant et terrible, comme le type de l'enthousiasme du bien, de la vertu armée pour la vérité. Je vis en lui un élu, prédestiné à tout ce que la jeunesse adore et désire le plus : le génie et la gloire (1). »

(1) *Le P. Lacordaire*, par M. de Montalembert, p. 13.

M. de la Mennais, au contraire, n'eut sur abbé Lacordaire que l'influence du génie : celle u prêtre, du philosophe, de l'homme, fut à eine sensible. Dans un des procès de *l'Avenir*, levant le jury qui devait les juger tous deux, 'abbé Lacordaire avait bien pu saluer en son llustre maître assis à ses côtés, « l'homme grand t simple qui lui avait permis de l'aimer; » ce fut n mouvement généreux pour son coaccusé, plus u'un élan du cœur. Loin de nous la pensée de harger la mémoire, hélas! déjà trop malheu-euse d'un homme que Dieu a jugé! Loin de nous e vil plaisir de frapper l'ennemi renversé et déjà rop puni! Loin de nous d'oublier que les fautes les hommes, pas plus que leurs lois, ne sauraient avoir d'effet rétroactif! Mais le seul respect de la vérité nous force à dire que l'abbé Lacordaire n'entra jamais qu'à demi dans l'intimité du maître, comme il n'accepta qu'imparfaitement le joug de ses idées philosophiques. Ses lettres d'alors en font foi. Nous citerons surtout celles d'avant 1830, de cette époque où M. de la Mennais était *le plus célèbre et le plus vénéré des prêtres français* (1), où le premier volume de l'*Essai sur l'in-*

(1) M. de Montalembert.

différence l'avait fait proclamer *le dernier des Pères de l'Église,* où il n'apparaissait enfin au jeune prêtre qu'à travers le prisme d'une gloire incontestée. En 1825, il écrivait : « Je n'aime ni le système de M. de la Mennais, que je crois faux, ni ses opinions politiques, que je trouve exagérées; » et, en 1827, à M. l'abbé Gerbet, qui venait de reproduire, dans un opuscule sur la controverse chrétienne, les convictions du maître : « Croyez que si jamais je suis persuadé de la vérité de vos doctrines, je leur donnerai ma vie. Mais il faut Dieu et le temps. » En 1834, il racontera comment il s'est laissé imposer ce système plutôt par *lassitude* que par *conviction.* « Lorsque, après ma conversion, je lus les ouvrages de M. de la Mennais, cet homme célèbre, ce défenseur de ma foi ressuscitée, que j'avais tant de raisons de goûter, il m'arriva deux choses : je crus comprendre sa philosophie, quoique je ne la comprisse pas du tout, comme je m'en suis aperçu plus tard; et quand elle me fut mieux connue avec le temps, elle me jeta dans des perplexités sans fin. Je m'en occupai pendant six années consécutives, de 1824 à 1830, sans pouvoir parvenir à fixer mes irrésolutions, quoique je fusse pressé par mes amis, dont plusieurs étaient ceux de

M. de la Mennais. Ce ne fut qu'à la veille de l'année 1830 que je pris enfin mon parti, plutôt par lassitude que par une entière conviction; car, même au plus fort des travaux de *l'Avenir*, il passait de temps en temps dans mon esprit des apparitions philosophiques ennemies, et aujourd'hui je crois voir clairement la fausseté de l'opinion que j'avais avec tant de peine embrassée (1).»

Si le système philosophique de l'abbé de la Mennais allait mal à son jeune collaborateur, son caractère ne lui était guère plus sympathique. Lui, qui dès le premier jour s'était donné à M. de Montalembert, ne s'était jamais senti attiré vers leur commun maître. Ces deux caractères, en effet, se touchaient par certains côtés de l'homme public : la foi indomptable en leur drapeau, la fougue et les emportements dans la lutte; mais ils s'éloignaient par d'autres côtés de l'homme intime. Autant l'un savait mal s'arrêter lorsqu'il était parti, autant l'autre avait le secret de ces retours soudains qui décèlent autant de respect sincère pour la vérité que de franche humilité de cœur. Le premier avait suréminemment les passions de l'esprit, qui conduisent d'abord et tou-

(1) *Considérations sur le système philosophique de M. de la Mennais*, chap. IX, p. 123.

jours aux systèmes, et de là, pour les intelligences sans frein, à l'erreur ou à l'hérésie; le second, mieux équilibré dans ses facultés, après avoir entendu le langage de sa raison, écoutait volontiers le langage du cœur, ce doux conseiller repoussé de tous les séraphins foudroyés. C'est lui, c'est l'abbé Lacordaire qui disait à cette époque cette parole qui explique en partie sa vie : *N'enchaînons pas nos cœurs à nos idées.* S'il admirait le génie dans son maître, il n'y trouvait pas l'homme, et un secret pressentiment le tenait en défiance vis-à-vis d'un si puissant esprit, monté à cette cime sans un contre-poids suffisant du côté du cœur. Ce n'est pas que M. de la Mennais fût dénué de bonté : le témoin le mieux placé pour en juger à cette époque, M. de Montalembert, nous affirme « qu'il savait être à certains moments le plus caressant et le plus paternel des hommes; » mais ne fallait-il pas pour cela qu'il se sentît pleinement accepté par ceux à qui s'adressaient ces témoignages de tendresse? Et ainsi, en dernière analyse, n'était-ce pas encore l'esprit se berçant et se complaisant en lui-même? Or, cette pleine acceptation, l'abbé Lacordaire ne l'avait pas, nous le savons. Sans se l'avouer, l'un et l'autre le sentaient, et le même témoin cité plus

haut, dans la même phrase, ajoute : « M. de la Mennais ne fut jamais tendre pour Lacordaire. »

L'amitié, dans le Père Lacordaire, allait tout d'abord, et par un premier mouvement, à la confidence. Si cet ami était un prêtre, son premier besoin, son plus grand bonheur était de se confesser à lui. C'était une vraie confession, mais aussi une confidence, une effusion de cœur dans une ouverture de conscience, un ami dans un pénitent; et le plus heureux, dans ce commerce intime, était certainement lui : tant il avait le sens exquis de ce qu'il y a de plus profond et de plus doux dans l'harmonieuse union de la nature et de la grâce, de l'homme et du chrétien! Mais cette ouverture de cœur exige, de la part de celui qui la reçoit, une certaine bonté d'âme qui le rendait plus difficile dans le choix de ses confidents. Avait-il trouvé cette bonté dans M. de la Mennais, dans celui auquel on attribuait alors cette parole d'un accent sacerdotal équivoque : *Je leur ferai voir ce que c'est qu'un prêtre?* Il est permis d'en douter. Nous entendons encore le Père Lacordaire nous disant : « Lorsque j'arrive dans une réunion de prêtres, un de mes premiers mouvements est de chercher celui à qui je me confesserais volontiers. Je le trouve toujours,

mais pas en tous. » J'ignore s'il s'est jamais confessé à M. de la Mennais, mais je ne le crois pas.

Nous n'entrerons pas dans le détail des travaux de *l'Avenir,* ni des péripéties qui amenèrent sa suppression et sa mort. Cela n'est pas de notre sujet. D'ailleurs ce récit, M. de Montalembert l'a fait. Il a écrit, pour l'histoire du mouvement catholique et libéral au XIXe siècle, cette page, qui en est comme le prologue, et qui restera. Ce récit, cependant, a un tort : celui de laisser trop dans l'ombre la part glorieuse qu'a eue l'auteur dans cette lutte. Dans l'affaire de *l'École libre,* par exemple, dans « le premier acte de ce grand procès qui ne devait être gagné que vingt ans plus tard, » dans cet effort généreux et hardi de trois hommes qui ouvrirent la brèche, M. de Montalembert disparaît derrière son ami, qui est en relief, au premier plan, et qui a tous les honneurs de l'action, soit à l'école devant le commissaire de police, soit à la Chambre devant l'illustre auditoire. Il cite cet exorde connu de tout le monde : « Nobles pairs, je regarde, et je m'étonne... » Il dit l'impression profonde et durable produite sur la Chambre par les merveilles de cette éloquence enchanteresse. Puis il ajoute : « C'est à peine s'il existe encore cinq ou six des

nobles pairs auxquels on parlait ainsi; mais ils ne me démentiront pas si j'affirme que la Chambre entière, qui avait *froidement et patiemment* écouté les autres plaidoiries, resta sous le charme de la parole et de la personne du jeune orateur. » J'en demande ici pardon à la mémoire infidèle du narrateur. Mais les cinq ou six nobles pairs ne me démentiront pas, si j'affirme à mon tour que les juges ne furent ni *froids*, ni insensibles à la première de ces plaidoiries. Les journaux de l'époque, qui mettaient autant de soin à peindre la physionomie des assemblées qu'à recueillir les paroles des orateurs, nous montrent le Palais-Médicis ému, immobile, respirant à peine devant cette parole si mâle et si jeune, si fière et si humble, si pleine d'ironie, de colère, de vraie chaleur et de ferme logique. L'accusé s'était fait accusateur; on avait oublié le délit, la prévention, les juges; le banc des accusés était une tribune, et l'on écoutait, dans un religieux silence, ce jeune homme de vingt ans qui, du premier bond, se plaçait hors de ligne dans l'élite des orateurs de la Chambre et de la France. En relisant ce discours à un si grand éloignement de date et de température morale surtout, on retrouve les émotions de cette chaude journée, et

l'on se rappelle le mot si heureux et si juste d'un spirituel académicien nous montrant la noble Chambre souriant « à l'éloquence pleine de verdeur d'un des complices, *comme un aïeul à la vivacité généreuse et mutine du dernier enfant de sa race* (1). » Nous ne résisterons pas au plaisir d'en citer au moins quelques lignes, ne fût-ce que pour réveiller en celui qui en fait si bon marché, le souvenir de ce premier et éclatant triomphe. — « Quant à nous, en vérité, nous ne savons pas à quel titre nous inspirons de la terreur au ministère, ni pourquoi nous lui avons paru dignes de ses sévices. Que ne nous méprisait-il du haut de sa grandeur? Il ne nous reste rien de notre antique puissance, de notre ancienne richesse. Le sceptre qui étendait sur nous une protection si enviée, ce sceptre a été brisé, et les tronçons en ont été jetés dans la boue. Le monde, nous crie-t-on de toutes parts, s'est retiré de nous. Eh bien! nous sommes restés seuls, aussi seuls qu'on peut l'être avec dix-huit siècles de souvenirs et une espérance immortelle. Mais ceux qui répudient ces souvenirs et qui dédaignent cette espérance, qu'ils nous laissent au moins la liberté

(1) M. le prince de Broglie, *Discours de réception à l'Académie.*

dans notre abandon et notre solitude; qu'ils n'aillent pas s'effaroucher de nos chétifs efforts; et, par prudence, qu'ils défendent à leur épouvante de trahir leur faiblesse. De deux choses l'une, ou nous avons pour nous la vérité et le droit, et alors ils doivent au moins les respecter; ou nous ne sommes que des êtres égarés, impuissants, trahis par la destinée et par l'avenir : alors pourquoi accélérer notre dernier soupir; pourquoi conjurer par votre despotisme contre notre agonie? Ah! si notre foi doit mourir, souffrez au moins que nous lui choisissions un tombeau, et que ce tombeau soit la liberté du monde! C'est notre foi qui, la première, a levé la noble bannière sous laquelle le genre humain aujourd'hui est en bataille. C'est bien la moindre chose qu'elle puisse s'en servir comme d'un linceul (1)! »

On sait l'issue de ce procès. Perdu devant la haute cour, il fut gagné devant une cour plus haute et plus souveraine, celle de l'opinion, et l'abbé Lacordaire put dire déjà de cette défaite cette parole de Montaigne, qu'il eut plus d'une occasion de citer dans la suite : « Il y a des défaites triomphantes, à l'envi des victoires. »

(1) Articles de *l'Avenir*, t. II, p. 282.

Les nuages s'amoncelaient sur la tête de *l'Avenir*. S'il comptait de zélés partisans surtout dans le jeune clergé, il avait des ennemis dans tous les camps. Les journaux de toute nuance lui faisaient la guerre, ceux de l'opposition démocratique et ceux du ministère; les feuilles légitimistes et celles de l'ancien clergé. Les opinions philosophiques de M. de la Mennais, et les théories trop radicales de son journal, celles surtout qui présentaient le traitement du clergé comme le lien de l'asservissement et de la honte, avaient excité dans l'épiscopat une défiance qui croissait chaque jour. La jeune école de M. de la Mennais s'effrayait peu de la guerre; mais sa foi et sa loyauté s'arrangeaient mal de ces vagues soupçons qui planaient sur son orthodoxie. Elle désirait une explication nette, franche, à ciel ouvert. On irait la demander au juge des controverses dans l'Église, au successeur de Pierre.

C'est l'abbé Lacordaire qui eut la première idée de ce voyage à Rome, au moment où les fonds épuisés et l'opposition d'une partie du clergé allaient amener inévitablement la chute du journal. Il y voyait l'avantage « de justifier leurs intentions auprès du Saint-Siége, de lui soumettre leurs pensées, et de donner dans cette

démarche éclatante une preuve de sincérité et d'orthodoxie qui serait toujours, quoi qu'il arrivât, une bénédiction pour eux et une arme arrachée des mains de leurs ennemis (1). »

Le moindre souci des esprits ardents ou absolus est de compter avec l'opportunité, la patience et le temps; leur tort est d'oublier que la logique des faits n'est pas aussi pressée que celle des idées; que, si le grain n'arrive à maturité que de longs mois après avoir été confié à la terre, l'esprit public est un sol plus froid encore et plus lent; que c'est beaucoup pour une vie d'homme d'avoir jeté dans le monde une idée féconde, et qu'il faut s'estimer heureux si la génération suivante la voit germer et fleurir à son soleil. C'était le tort des hommes de *l'Avenir*. Oubliant le titre de leur journal, ils mettaient tout au présent. Ils s'étaient jetés, en enfants terribles et à l'arme blanche, à l'encontre des puissances humaines; ils allaient se heurter plus inconsidérément encore au pouvoir qui n'est pas de ce monde. Ils allaient demander une solution prompte et définitive à l'oracle qui en donne le moins possible sur les questions controversées, montrant ainsi pour la

(1) Mémoires.

liberté plus de respect que ceux mêmes qui s'en targuent le plus.

Les trois principaux rédacteurs, l'abbé de la Mennais, l'abbé Lacordaire et M. de Montalembert, partirent pour Rome, où ils arrivèrent à la fin de décembre 1831. On les reçut froidement. Avant de leur donner audience, le Saint-Père leur fit demander un mémoire sur leurs vues et intentions. L'abbé Lacordaire le rédigea. Deux mois après, le cardinal Pacca répondait, par une note, qu'on examinerait leurs doctrines, et qu'en attendant, ils pouvaient s'en retourner en France. Cela fait, le pape Grégoire XVI consentit à les recevoir, les traita avec bonté, et ne leur dit pas un mot qui eût trait à *l'Avenir*.

Cette conduite de la cour romaine, dont l'orgueil de M. de la Mennais fut profondément froissé, ouvrit les yeux à l'abbé Lacordaire. Éloigné de Paris, du champ de bataille, rendu à lui-même, éclairé et purifié par cette atmosphère de calme et de lumière qu'on respire à Rome, le jour se fit dans son âme, et il comprit. Il comprit d'abord que, ne voulant pas approuver, le Saint-Siége ne pouvait faire rien de plus favorable et de plus doux que de se taire et de dire : On examinera. Il comprit Rome surtout.

Paris est à Rome, au point de vue religieux, ce qu'est une frontière sans cesse inquiétée par l'ennemi à une grande capitale qui dort tranquille derrière ses hautes murailles, ce qu'est l'équipage d'un navire au pilote qui le dirige. Lorsque la tête a blanchi, et qu'on regarde derrière soi à trente ans de distance dans sa propre histoire, qui ne se surprend à sourire à l'évocation des systèmes toujours infaillibles de ses jeunes années, au souvenir de cette persuasion naïve que le monde allait se transformer docilement au souffle de nos idées? Un voyage de Paris à Rome produit souvent la même désillusion. On sort de la ville où tout est jeunesse, ardeur, entraînement, et l'on entre dans la ville des vieillards et des sages, dans la ville qui ne s'étonne de rien, parce qu'elle a vu passer toute grandeur humaine, comme l'eau du fleuve qui baigne le pied de ses collines où la vérité seule reste debout, impassible, éternelle. L'abbé Lacordaire connut ce salutaire désenchantement. Il arrivait de Paris, en compagnie d'un homme qui s'était fait un nom aussi grand que l'Europe. Cet homme avait du génie, une plume éloquente, et des disciples qui le regardaient comme le seul sauveur de l'Église dans ses démêlés avec la société. Qu'allait faire

l'Église pour le recevoir? — Elle prit à peine garde à lui. — Mais il apporte un système qui contient le salut! — Un système? L'Église les a tous vus passer à ses pieds, et le salut ne lui est pas venu de là. — Mais cet homme a les secrets de l'avenir, et il vient dire à l'Église comment elle doit parler aux rois et aux peuples! — L'Église a reçu d'en haut l'Esprit de conseil comme l'Esprit de vérité. Les sociétés vivent par elle, et elle n'attend d'aucun homme la leçon de ce qu'elle doit aux peuples et aux rois.

Ce calme de la vérité qui a foi en elle, ce sommeil apparent du vicaire du Christ sur sa barque, au milieu de la tempête, cette grandeur de Rome chrétienne enfin, fut une révélation pour l'abbé Lacordaire. Tandis que l'orgueil du maître l'enchaînait dans son aveuglement, l'humilité du disciple le délivrait de l'*oppression la plus terrible de toutes, celle de l'esprit.* Il avait lutté avec un génie supérieur au sien, et avait fini par être vaincu; il rencontrait, cette fois, non le génie de l'homme, mais celui de Dieu dans son représentant visible : il s'inclina avec joie devant cette souveraine et douce majesté. Ce ne fut pas sans combat, cependant, ni sans avoir connu « les tourments de la conscience qui lutte contre le

génie, » comme il disait alors à son ami. Mais cette puissance qu'il venait d'apprendre à mieux connaître, vint à son secours et le délivra. « Ce n'est pas moi qui me suis délivré, c'est elle. Arrivé à Rome, au tombeau des saints apôtres Pierre et Paul, je me suis agenouillé, j'ai dit à Dieu : « Seigneur, je commence à sentir ma faiblesse; ma vue se couvre; l'erreur et la vérité m'échappent également : ayez pitié de votre serviteur qui vient à vous avec un cœur sincère; écoutez la prière du pauvre. » Je ne sais ni le jour ni l'heure; mais j'ai vu ce que je ne voyais pas, je suis sorti de Rome libre et victorieux. J'ai appris de ma propre expérience que l'Église est la libératrice de l'esprit humain; et, comme de la liberté de l'intelligence découlent nécessairement toutes les autres, j'ai aperçu sous leur véritable jour les questions qui divisent le monde aujourd'hui (1). »

Délivré de ce système philosophique du *sens commun* qui lui pesait comme un remords, et auquel il faisait remonter comme à leur cause ses autres erreurs, il bénissait Dieu et remerciait Rome avec l'accent des âmes vraiment humbles et simples. « Après dix ans d'efforts pour conce-

(1) *Considérations sur le système philosophique de M. de la Mennais*, ch. XII, p. 152.

voir le véritable rôle de la philosophie dans l'Église; après des agitations d'esprit dont j'aperçois à peine la suite, tant le flot a succédé de fois au flot, tant l'orage a troublé l'orage, où suis-je arrivé? Aux mêmes pensées que possédaient sans inquiétude ceux qui avaient plus compté sur l'esprit de l'Église que sur le leur propre. Providence juste et sainte, qui berce doucement dans la vérité ses enfants les plus dociles! D'autres font le tour du monde; ils cherchent quelque chose de plus que la patrie; mais la patrie des esprits est, comme celle qui nous donna le jour, le seul lieu du monde où se repose la pensée. Combien j'ai senti avec admiration la supériorité de l'Église, cet instinct ineffable qui la pousse, ce discernement divin qui écarte d'elle l'ombre d'une illusion!...

« O Rome, c'est ainsi que je t'ai vue! Assise au milieu des orages de l'Europe, il n'y avait en toi aucun doute de toi-même, aucune lassitude; ton regard, tourné vers les quatre faces du monde, suivait, avec une lucidité sublime, le développement des affaires humaines dans leur liaison avec les affaires divines : seulement, la tempête, qui te laissait calme parce que l'esprit de Dieu soufflait en toi, te donnait, aux yeux du simple fidèle,

moins accoutumé aux variations des siècles, quelque chose qui rendait son admiration compatissante. O Rome! Dieu le sait, je ne t'ai point méconnue, pour n'avoir point rencontré de rois prosternés à tes portes; j'ai baisé ta poussière avec une joie et un respect indicibles; tu m'as apparu ce que tu es véritablement, la bienfaitrice du genre humain dans le passé, l'espérance de son avenir, la seule grande chose aujourd'hui vivante en Europe, la captive d'une jalousie universelle, la reine du monde. Voyageur suppliant, j'ai rapporté de toi, non de l'or et des parfums, ou des pierres précieuses, mais un bien plus rare, plus inconnu : la vérité (1). »

« Ce fut alors, j'ose le croire, dit M. de Montalembert, que Dieu le marqua pour toujours du sceau de sa grâce, et qu'il lui assura la récompense due à l'indomptable fidélité d'une âme vraiment sacerdotale. » Ah! nous le croyons comme lui. Le spectacle de ce jeune prêtre agenouillé sur les marches de la confession de saint Pierre, et faisant à Dieu *la prière du pauvre*, ce spectacle

(1) *Considérations sur le système philosophique de M. de la Mennais*, ch. XII, p. 150 et 154.— C'était une réfutation du système. L'abbé Lacordaire ne publia cet opuscule qu'en 1834, après l'éclat retentissant des *Paroles d'un croyant*.

nous émeut; et, en songeant, d'une part, à la lutte si vive qu'il venait de soutenir en France, aux résistances de l'amour-propre devant cette parole toujours dure à l'orgueil : je me suis trompé, — aux préjugés qu'il pouvait avoir conservés de son ancienne éducation contre ce qu'il y a d'infirme dans la vie humaine de l'Église; en songeant, d'autre part, à son adhésion si prompte, si spontanée, si pleine, au jugement de Rome; en le voyant revenir si grand dans son humilité, si libre dans sa soumission, si victorieux dans sa défaite, nous reconnaissons ce noble caractère du prêtre qui ne se démentira plus; nous reconnaissons là l'ouvrier tel que Dieu le veut, le choisit et le façonne pour ses plus difficiles desseins, l'homme qu'il conduira désormais dans toutes ses voies, parce qu'il a su se faire petit enfant; l'orateur qui pourra rencontrer impunément la gloire, parce qu'il a goûté, dans son abnégation volontaire, une gloire plus pure et plus grande; le publiciste qui pourra aimer la liberté et la prêcher sans crainte dans les choses douteuses, parce qu'il a connu les droits de l'unité dans les choses certaines; le religieux qui n'hésitera devant aucun sacrifice d'humiliation et d'indépendance, parce qu'il aura déjà prononcé ses grands vœux sur

l'arène des martyrs; l'homme enfin dont l'histoire comptera les pas comme des bienfaits, et les proclamera comme autant de victoires : *Vir obediens loquetur victoriam* (1).

Que n'eût-il pas donné pour inspirer la même sincérité de soumission à M. de la Mennais? que ne lui dit-il pas pour lui en montrer la nécessité et lui en faciliter le courage? Après la note du cardinal Pacca et l'audience du Saint-Père, il le supplia de se résigner et d'obéir simplement : « Ou bien, lui dit-il, il ne fallait pas venir, ou bien il faut nous soumettre et nous taire. » — « Non, répondit l'abbé de la Mennais, je veux hâter et provoquer une décision immédiate, et je veux l'attendre à Rome; après quoi j'aviserai (2). » Résolu à ne plus reprendre *l'Avenir*, et à ne pas suivre M. de la Mennais dans la voie fausse où il s'engageait, et dont il prévoyait déjà la triste issue, il partit seul pour la France, au mois de mars 1832, quatre mois avant ses compagnons.

A peine de retour en France, poursuivi par les secrètes appréhensions d'une catastrophe prochaine, et par le souvenir de son ami resté seul avec M. de la Mennais, il lui écrit : « Il n'existe

(1) Prov., XXI, 28.
(2) *Le Père Lacordaire*, par M. de Montalembert, p. 56.

entre nous aucune désunion spirituelle; toute ma vie je défendrai la liberté, et, avant que M. de la Mennais dît un seul mot pour elle, la liberté était le fond de mes pensées et déjà toute ma vie. S'il exécute son nouveau plan, souviens-toi que tous ses plus anciens amis et tous ses plus ardents collaborateurs l'abandonneront, et que, traîné par de faux libéraux dans une action sans possibilité de succès, il n'y a rien dans le langage d'assez triste pour dire ce qui arrivera (1). »

Ces tristes prédictions ne devaient être que trop tôt provoquées et réalisées par les actes de M. de la Mennais. Il voulait à tout prix une explication. Le Saint-Siége, qui ne discute pas, mais qui juge, continuait à garder le silence. Le prêtre, déjà révolté dans son cœur, perdit patience, et, après six mois de séjour à Rome, il annonça publiquement qu'il rentrait en France pour y reprendre *l'Avenir*. C'était une première et coupable obstination contre l'improbation tacite mais certaine du chef de l'Église. A cette nouvelle, l'abbé Lacordaire, pour séparer ostensiblement sa cause de celle qu'il ne voulait plus suivre, partit pour l'Allemagne, afin d'y vivre quelque

(1) *Le Père Lacordaire*, par le comte de Montalembert, p. 57.

emps dans la solitude. Arrivé à Munich, il y encontra par hasard MM. de la Mennais et de Montalembert, qui revenaient d'Italie. La Providence l'envoyait ainsi au-devant de l'infortuné prêtre pour lui adoucir le nouveau coup qui allait e frapper. C'est à Munich, en effet, qu'ils connurent la fameuse encyclique du 15 août 1832.

« J'étais à peine installé dans mon hôtel, raconte le Père Lacordaire, que ma porte s'ouvrit et que je vis entrer M. de Montalembert. C'était l'habitude des journaux allemands de donner chaque jour dans leurs feuilles le nom et la demeure des étrangers. C'est en les parcourant que M. de Montalembert avait connu mon arrivée et mon logement. Il me conduisit près de M. de la Mennais, qui me reçut avec un ressentiment visible. Cependant la rencontre était solennelle; la conversation s'engagea, et, pendant deux heures, je m'efforçai de lui démontrer combien était vaine son espérance de reprendre la publication de *l'Avenir,* et quel coup il allait porter tout ensemble à sa raison, à sa foi, à son honneur. A la fin, soit que mon discours l'eût convaincu, soit que ma séparation plus prononcée lui eût fait impression, il me dit ces mots : « Oui, c'est juste, vous avez bien vu. » Le lendemain, les écrivains et les ar-

tistes les plus distingués de Munich nous donnèrent un banquet aux portes de la ville. Vers la fin du repas, on vint prier M. de la Mennais de sortir un moment, et un envoyé du nonce apostolique lui présenta un pli au sceau de la nonciature. Il y jeta un coup d'œil et reconnut qu'il contenait une lettre encyclique du pape Grégoire XVI, datée du 15 août 1832. Une lecture rapide lui eut bientôt révélé qu'il y était question des doctrines de *l'Avenir* dans un sens défavorable. Son parti fut pris aussitôt; et, sans examiner quelle était la portée précise des lettres pontificales, il nous dit à voix basse en sortant : « Je viens de recevoir une encyclique du pape contre nous; nous ne devons pas hésiter à nous soumettre. » Rentré chez lui, il dressa immédiatement, en quelques lignes courtes mais précises, un acte d'obéissance dont le pape fut satisfait.

« Dieu nous avait donc réunis à Munich pour signer ensemble une adhésion sincère à la volonté du père des fidèles, sans distinction, sans restriction, sans même faire la réserve de la manière dont nous avions entendu nos doctrines, et dont elles pouvaient concorder avec la prudence théologique dont avait usé le rédacteur de l'acte pontifical. Contents d'avoir combattu pour l'affran-

chissement de l'Eglise et sa réconciliation avec le droit public de notre patrie, nous traversâmes la France en vaincus victorieux d'eux-mêmes et attendant de l'avenir l'équité que nous refusait l'ardeur des partis (1). »

Dans le peu de jours que les trois voyageurs passèrent à Paris, un éminent écrivain (2), qui voyait alors assez intimement l'abbé Lacordaire, lui fit, ainsi qu'à M. de la Mennais, une visite dont il a noté les impressions dans une lettre privée. « Je me rappelle, nous écrit-il, que lorsque l'abbé Lacordaire revint de Rome avec M. de la Mennais, étant allé leur faire visite dans la rue de Vaugirard, où ils étaient logés, je vis d'abord dans une chambre du rez-de-chaussée M. de la Mennais qui s'exprimait sur ce qui s'était passé à Rome et sur le pape avec un laisser-aller qui m'étonna, puisqu'il venait de se soumettre ostensiblement. Il parlait du pape comme un de ces hommes qui sont destinés à amener les grands remèdes désespérés. Au contraire, lorsque j'allai voir l'abbé Lacordaire, qui était dans une chambre au premier étage, je fus frappé du contraste; celui-ci ne parlait qu'avec une extrême réserve et sou-

(1) Mémoires.
(2) M. Sainte-Beuve.

mission des mécomptes qu'ils avaient éprouvés, et il employa notamment cette comparaison du grain « qui, même en le supposant de bonne nature, a besoin d'être retardé dans sa germination et de dormir tout un hiver sous terre. » C'est ainsi qu'il expliquait et justifiait, même en admettant une part de vérité dans les doctrines de *l'Avenir*, la sévérité et la résistance du Saint-Siége. J'en conclus qu'il n'y avait pas grand accord entre le rez-de-chaussée et le premier étage, et je fus moins surpris lorsque, quelque temps après, je sus le divorce qui s'était opéré à la Chesnaie. »

Un noble sentiment de fidélité au malheur, l'espoir d'adoucir au cœur du maître la plaie du sacrifice, décidèrent l'abbé Lacordaire à accompagner M. de la Mennais en Bretagne.

« En descendant pour la seconde fois, dit le Père Lacordaire, dans ce solitaire manoir de la Chesnaie, je crus y ramener un beau génie sauvé du naufrage, un maître plus vénéré que jamais et une de ces infortunes qui ravissent l'âme au-dessus d'elle-même, en mettant sur le front d'un homme *ce je ne sais quoi d'achevé que le malheur ajoute aux grandes vertus*, selon la parole de Bossuet.

« L'illusion était profonde. Bientôt quelques-

uns des jeunes disciples du maître tombé vinrent le rejoindre à la Chesnaie. Cette maison reprit son caractère accoutumé, mélange à la fois de solitude et d'animation; mais si les bois avaient leurs mêmes silences et leurs mêmes tempêtes, si le ciel de l'Armorique n'était pas changé, il n'en était pas ainsi du cœur du maître. La blessure y était vivante, et le glaive s'y retournait chaque jour par la main même de celui qui aurait dû l'en arracher, et y mettre à la place le baume de Dieu. Des nuages terribles passaient et repassaient sur ce front déshérité de la paix. Des paroles entrecoupées et menaçantes sortaient de cette bouche qui avait exprimé l'onction de l'Évangile; il me semblait parfois que je voyais Saül; mais nul de nous n'avait la harpe de David pour calmer ces soudaines irruptions de l'esprit mauvais, et la terreur des plus sinistres prévisions s'accroissait de jour en jour dans mon esprit abattu. Enfin, ce spectacle navrant fut au-dessus de mes forces, et j'écrivis à M. de la Mennais la lettre qu'on va lire :

« La Chesnaie, 4 décembre 1832.

« Je quitterai la Chesnaie ce soir. Je la quitte par un motif d'honneur, ayant la conviction que

désormais ma vie vous serait inutile à cause de la différence de nos pensées sur l'Église et la société, qui n'a fait que s'accroître tous les jours, malgré mes efforts sincères pour suivre le développement de vos opinions. Je crois que, durant ma vie, et bien au delà, la république ne pourra s'établir ni en France ni en aucun autre lieu de l'Europe, et je ne pourrais prendre part à un système qui aurait pour base une persuasion contraire. Sans renoncer à mes idées libérales, je comprends et je crois que l'Église a eu de très-sages raisons, dans la profonde corruption des partis, pour refuser d'aller aussi vite que nous l'aurions voulu. Je respecte ses pensées et les miennes. Peut-être vos opinions sont plus justes, plus profondes, et, en considérant votre supériorité naturelle sur moi, je dois en être convaincu; mais la raison n'est pas tout l'homme, et, dès que je n'ai pu déraciner de mon être les idées qui nous séparent, il est juste que je mette un terme à une communauté de vie qui est tout à mon avantage et tout à votre charge. Ma conscience m'y oblige non moins que l'honneur, car il faut bien que je fasse de ma vie quelque chose pour Dieu, et, ne pouvant vous suivre, que ferais-je ici que vous fatiguer, vous décourager, mettre

des entraves à vos projets, et m'anéantir moi-même?

« Vous ne saurez jamais, que dans le ciel, combien j'ai souffert depuis un an par la seule crainte de vous causer de la peine. Je n'ai regardé que vous dans toutes mes hésitations, mes perplexités, mes retours, et, quelque dure que puisse être un jour mon existence, aucun chagrin du cœur n'égalera jamais ceux que j'ai ressentis dans cette occasion. Je vous laisse aujourd'hui tranquille du côté de l'Église, plus élevé dans l'opinion que vous ne l'avez jamais été, si au-dessus de vos ennemis qu'ils ne sont plus rien; c'est le meilleur moment que je puisse choisir pour vous faire un chagrin qui, croyez-moi, vous en épargne de bien plus grands. Je ne sais pas encore ce que je deviendrai, si je passerai aux États-Unis, ou si je resterai en France, et dans quelle position. Quelque part que je sois, vous aurez des preuves du respect et de l'attachement que je vous conserverai toujours, et je vous prie d'agréer cette expression qui part d'un cœur déchiré. »

« Je quittai la Chesnaie seul, à pied, pendant que M. de la Mennais était à la promenade qui suivait ordinairement le dîner. A un certain point de la route, je l'aperçus, à travers le taillis, avec

ses jeunes disciples; je m'arrêtai, et, regardant une dernière fois ce malheureux grand homme, je continuai ma fuite sans savoir ce que j'allais devenir, et ce que me vaudrait de Dieu l'acte que j'accomplissais (1). »

Cette séparation fut vivement blâmée par ceux qui n'avaient pas jugé comme lui cet infortuné Saül dont l'esprit de Dieu se retirait. Il en souffrit sans se plaindre, se contentant de dire le fond de son cœur à son meilleur ami. « On m'accuse d'être impitoyable envers M. de la Mennais! Ah! si j'avais jamais découvert dans son cœur une seule larme vraie, un seul sentiment d'humilité, ce quelque chose de touchant que donne le malheur, je n'aurais pu le voir et y penser sans en être attendri jusqu'au plus vif de mes entrailles. Quand nous étions ensemble, et que je croyais découvrir en lui de la résignation, des sentiments dénués d'orgueil et d'emportement, je ne saurais dire ce qu'il me faisait éprouver. Mais ces moments ont été bien rares; et tout ce dont je me souviens porte un cachet d'opiniâtreté et d'aveuglement qui tarit ma pitié (2). »

L'abbé Lacordaire écrivait ces lignes en février

(1) Mémoires.
(2) *Le Père Lacordaire*, par M. de Montalembert, p. 66.

1834. Trois mois après, les *Paroles d'un croyant* éclataient comme un fatal dénoûment sur cette douloureuse crise, et projetaient une sombre lueur sur le sillon qu'allait suivre dans sa chute l'archange révolté.

C'était aussi la justification de la ligne de conduite de l'abbé Lacordaire. Il ne le constatait auprès de son ami que pour rendre gloire à Dieu et à son Église, qui l'avaient éclairé et délivré. « Je ne suis pas un saint, je le sens trop; mais je porte en moi un amour désintéressé du vrai, et, quoique j'aie cherché à me tirer honorablement de l'abîme où j'étais, jamais une pensée d'ambition ou d'orgueil n'a été un instant la source de ma conduite en cette occasion. L'orgueil m'a toujours dit : Reste où tu es, ne change pas, ne t'expose pas aux reproches de tes anciens amis. La grâce divine m'a crié plus fort : Foule aux pieds le respect humain, rends gloire au Saint-Siége et à Dieu. Ma soumission franche a seule fait mon habileté : si tout a tourné comme je l'avais prévu, je ne l'avais prévu qu'à force d'oublier mon propre sens. Je ne me réjouis pas de l'abîme creusé par l'opiniâtreté sous un homme qui a rendu de grands services à l'Église. J'espère que Dieu l'arrêtera à temps; mais je me réjouis de ce que le souverain

pontife, père non pas d'un seul chrétien, mais de tous, ait enfin fixé par sa divine autorité des questions qui déchiraient mon Église natale en sa fleur, qui détournaient de la vraie route une foule d'âmes *sincèrement trompées*, et dont j'avais senti si longtemps et si amèrement le charme malheureux. Périsse mon triomphe personnel, s'il y en a un à quelque degré, et puisse l'Église de France, après cette haute et mémorable leçon, fleurir dans la paix active de l'unité! Puissions-nous tous nous pardonner les erreurs de notre jeunesse et prier ensemble pour celui qui les causa par un excès d'imagination trop belle pour n'être pas pleurée (1). »

Après avoir tant cité, il nous reste à citer encore la plus belle et la plus émouvante page du livre que M. de Montalembert a déposé sur la tombe de son ami. Certes, il ne pouvait rien écrire qui fût plus à la louange du saint prêtre; mais il fallait pour cela s'accuser soi-même. Il l'a fait avec une simplicité d'accent et un attendrissement de souvenirs qui donnent à ce récit le cachet si rare des choses qui vont droit à l'âme pour y produire les plus nobles mouvements : l'admira-

(1) *Le Père Lacordaire*, par M. de Montalembert, p. 74.

tion, la prière, les larmes. L'Evangile seul a le secret de cette vertu qui élève l'homme en l'abaissant, et il n'appartient qu'à la véritable grandeur d'y atteindre.

« Mais parmi les âmes *sincèrement trompées* et profondément troublées par l'empire de ce fatal génie, il y en avait une que Lacordaire aimait par-dessus toutes et qui s'obstinait, après toutes les autres, dans une fidélité désintéressée, moins peut-être à la personne de l'apôtre déchu qu'à la grande idée qui semblait ensevelie dans sa chute. Du milieu de ses luttes et de ses contradictions personnelles, c'était sur cette âme qu'il reportait l'ardeur suprême de son zèle, la plus pure et la plus violente passion de son cœur. C'était pour elle qu'il dépensait, à l'insu du monde entier, les plus riches trésors de son éloquence : *Vadit ad illam quæ perierat, donec inveniat eam.* Que ne m'est-il donné de tout dire et de citer les lettres nombreuses qui, pendant près de trois années entières, poursuivirent cette tâche ingrate! Un jour peut-être, quand tous les témoins et tous les acteurs de cette lutte auront disparu comme lui, ces lettres tomberont-elles entre des mains qui y puiseront de quoi écrire dans l'histoire de cette glorieuse vie une page qui n'en sera pas la moins

touchante. Je viens de les relire, après tant d'années écoulées, avec une émotion que nulle parole ne peut rendre. Je ne sais si son génie et sa bonté ont jamais jeté un plus pur éclat que dans cette lutte obscure et opiniâtre pour le salut d'une âme aimée. Avec le vain espoir de me dérober aux douleurs et aux orages d'un conflit trop cruel, je m'étais réfugié en Allemagne, où j'étais poursuivi par les appels de M. de la Mennais. Tout en se croyant obligé comme prêtre de signer des formulaires, l'infortuné répondait à mes craintes, à mes filiales représentations, en me félicitant de l'indépendance que je possédais comme laïque; il m'exhortait à la maintenir à tout prix. « Cette parole, m'écrivait-il, qui autrefois remua le monde, ne remuera pas aujourd'hui une école de petits garçons. » Mais les mêmes courriers qui m'apportaient ces lettres empoisonnées m'en apportaient d'autres bien plus nombreuses, où le vrai prêtre, où le véritable ami rétablissait les droits de la vérité en me montrant les sommets toujours accessibles de la lumière et de la paix. Il vint même de sa personne me chercher et me prêcher auprès du tombeau de sainte Élisabeth. Avant comme après ce trop court voyage, il revenait sans cesse à la charge avec une inépuisable

énergie, avec une indomptable persévérance. Sacrifié, méconnu, repoussé, il n'en prodiguait pas moins des avertissements toujours infructueux, des prédictions toujours vérifiées; mais avec quelle raison, quelle spirituelle et touchante éloquence, quel charmant mélange de sévérité et d'humble affection, quelles salutaires alternatives d'impitoyable franchise et d'irrésistible douceur! Non, la plus tendre des providences n'aurait pu faire plus ou mieux. Après avoir assis la vérité dans son austère et inviolable majesté, il la parait de toutes les fleurs de sa poésie, et, usant tour à tour de la supplication et du raisonnement, il entremêlait à des arguments sans réplique le cri d'un cœur sans pareil dans son fraternel et infatigable dévouement. Qu'on en juge par cette page prise entre cent autres du même ton :

« L'Église ne te dit pas : *Vois*. Ce pouvoir ne « lui appartient pas. Elle te dit : *Crois*. Elle te « dit, à vingt-trois ans, attaché que tu es à cer- « taines pensées, ce qu'elle te disait à ta première « communion : Reçois le Dieu caché et incom- « préhensible; abaisse ta raison devant celle de « Dieu, et devant l'Église qui est son organe. Eh! « pourquoi l'Église nous a-t-elle été donnée, si- « non pour nous ramener à la vérité, quand nous

« prenons l'erreur pour elle?... Tu t'étonnes de « ce que le Saint-Père exige de M. de la Men- « nais... Certes, il est plus dur de se soumettre « quand on s'est prononcé devant les hommes « que lorsque tout se passe entre le cœur et Dieu. « C'est là l'épreuve particulière réservée aux « grands talents. Les plus grands hommes de « l'Église ont eu à briser leur vie en deux, et, « dans un ordre inférieur, toute conversion n'est « que cela... Écoute cette voix trop dédaignée : « car, qui t'avertira, si ce n'est moi? Qui t'ai- « mera assez pour te traiter sans pitié? Qui met- « tra le feu dans tes plaies, si ce n'est celui qui « les baise avec tant d'amour, et qui voudrait en « sucer le poison au péril de sa vie? »

« Je n'étais pas rebelle comme on pourrait le croire d'après ces ardentes remontrances. Je n'étais qu'hésitant et troublé. Pendant que je résistais opiniâtrément aux pressantes sollicitations de Lacordaire, j'invoquais auprès de la Mennais la fidélité de mon dévouement, le plus obstiné de tous ceux qu'il avait suscités, pour obtenir de lui la patience et le silence. Mais j'en voulais à mon ami d'avoir suivi une autre voie, plus publique et plus décisive. Je lui reprochais témérairement l'oubli apparent des aspirations libérales dont le

ıffle nous avait tous deux enflammés. Quand cédai, enfin, ce ne fut que lentement, comme regret, et non sans avoir navré ce cœur généux. Cette lutte avait trop duré. J'en parle avec nfusion, avec remords; car je ne lui rendis pas ors toute la justice qu'il méritait. J'expie cette ute en l'avouant, et je fais de cet aveu un hommage à la grande âme qui a maintenant trouvé juge qu'elle invoquait avec une si légitime nfiance. C'est alors, c'est ainsi que j'ai pu plonr dans les derniers replis de cette âme un regard abord distrait et irrité, mais depuis et aujourhui baigné des larmes d'une reconnaissance nmortelle. C'est d'elle que j'ai appris à comrendre et à vénérer le seul pouvoir devant lequel n grandit en s'inclinant. Captif de l'erreur et de orgueil, j'ai été racheté par celui qui m'apparut lors l'idéal du prêtre, tel qu'il l'a lui-même défini : *Fort comme le diamant, et plus tendre qu'une mère.* »

CHAPITRE VI

1832-1833

Il rentre à la Visitation. — Son amour pour la
Madame Swetchine.

A son retour de Rome à Paris,
mars 1832, l'abbé Lacordaire s'étai
présence des ravages du choléra. La
fléau n'avait point adouci les préjug
gieux, et c'est à peine si l'abbé Laco
pu obtenir d'être admis dans un d
établis aux greniers d'abondance. Il y
journées, vêtu en laïque, cherchant « t
raconte-t-il, s'il n'y aurait pas quelq
appartînt au troupeau... Çà et là, un
confessent. D'autres sont mourants s
et sans voix. Je pose ma main sur le
je dis, en me confiant à la misérico

les paroles de l'absolution. Il est rare que je sorte sans éprouver quelque contentement d'être venu. Hier, une femme venait d'être apportée, et elle avait à son chevet un militaire, son mari : je m'approche, et comme je suis en laïque, le militaire me demande à voix basse s'il n'y aurait pas un curé : *Moi, je le suis.* On est heureux de se trouver juste pour sauver une âme et faire plaisir à un homme (1). » On est heureux aussi de retrouver le grand apologiste au chevet des cholériques, prêchant sa foi par les œuvres avant de la défendre par la parole, se préparant à l'apostolat de l'éloquence par celui de la charité, et se montrant déjà le digne inspirateur de cette jeune milice de saint Vincent de Paul, qui devait commencer un an plus tard l'ère glorieuse de ses fécondes et pacifiques conquêtes.

Revenu de la Chesnaie à la fin de 1832, il ne tarda pas à se présenter de nouveau à Mgr de Quélen, son archevêque, « qui le reçut à bras ouverts, comme un enfant qui a couru quelque aventure périlleuse, et qui revient meurtri au logis paternel. « Vous avez besoin d'un baptême, lui dit-il, et je vous le donnerai (2). » Il lui rendit l'aumô-

(1) *Le Père Lacordaire*, par M. de Montalembert, p. 84.
(2) Mémoires.

nerie de la Visitation, qu'il avait occupée au sortir du séminaire. C'était un asile après l'orage, un abri pour se reconnaître, une vie d'étude et de préparation à de prochaines et de plus éclatantes destinées. Sa mère, qui n'avait pas quitté Paris, vint le rejoindre une seconde fois, et il se remit à jouir en paix de ces longs jours de silence et de travail si conformes à ses goûts, à ses désirs; si nécessaires aussi aux grands devoirs de l'apostolat providentiel dont l'heure allait bientôt sonner pour lui. Il avait demandé cette cellule, à son entrée dans le sacerdoce, comme un privilége; il la trouvait comme une récompense, un repos, un rafraîchissement après le bruit et la poussière du combat. Il était né avec ce goût pour la solitude; il y rentrait toujours avec une joie qui déborde et met à nu le fond de cette belle et grande âme. « Je sens avec joie la solitude se faire autour de moi : c'est mon élément, ma vie... On ne fait rien qu'avec la solitude : c'est mon grand axiome. »

Ce penchant à la solitude, dont la vie du Père Lacordaire paraît si profondément empreinte, qu'était-il chez lui? Etait-ce une inclination purement naturelle, l'aspiration d'un esprit supérieur ou le poids d'une âme religieuse? C'était le mélange

harmonieusement combiné de ces trois forces : la nature, le génie et la grâce. Il est, en effet, des hommes qui naissent avec ce goût pour le silence et la retraite, des hommes à qui le monde pèse, des hommes de la famille de Pétrarque, de Rousseau, de Chateaubriand, dont l'imagination, l'esprit et le cœur, s'exaltant dans la solitude, leur rendent les devoirs de la vie civile insupportables, et qui disent comme l'un d'eux : « J'ai cent fois pensé que je n'aurais pas vécu trop malheureux à la Bastille, n'y étant tenu à rien qu'à rester là (1). » Ce penchant, sans contre-poids, conduit aisément à la misanthropie et à la manie du suicide. Chez le Père Lacordaire, ce n'était point paresse d'activité, ni haine des hommes, mais un goût vrai et senti des choses naturelles et simples, une recherche d'indépendance tempérée par le sentiment du devoir, un esprit qui allait de lui-même au recueillement de la pensée, avec un vif entraînement vers l'action lorsqu'il en entendait sonner l'heure. Volontiers il eût dit comme Plutarque : « Je fuis le monde par goût, et la douceur de mon caractère m'y ramène. » Désabusé de bonne heure des frivoles joies du monde, et tou-

(1) J.-J. Rousseau.

ché de la grâce, la solitude lui rendait Dieu, l'homme et la nature. Toute âme religieuse et contemplative aime à se replier ainsi sur elle-même, et à y chercher un type des révélations extérieures plus parfait, plus divin. Comme Dieu, qui regarde le monde des êtres créés, non sous leurs formes visibles nécessaires à nos sens, mais dans son Verbe, dans sa pensée, dans l'idéal immatériel et incréé qui fut leur archétype et qui reste leur inimitable exemplaire, l'âme du poëte, du philosophe et du saint tend à fermer les yeux du dehors aux imparfaites images pour en recomposer en elle-même la divine et incomparable représentation. Qu'est-ce que le monde vu des yeux du corps, en comparaison du monde vu des yeux de l'esprit? Qu'est-ce que le réel auprès de l'idéal? Qu'est-ce que Rubens auprès de Raphaël? Aussi toute âme d'artiste qui a su découvrir en elle la rayonnante empreinte du visage de Dieu, le reflet de sa beauté, est amie du silence et de la solitude : *amant secreta Camenæ.* Cette poésie religieuse des choses naturelles, le Père Lacordaire en avait le sens exquis. « J'ai dit adieu aux montagnes, écrivait-il, aux vallées, aux fleuves, aux ombrages inconnus, pour me faire dans ma chambre, entre Dieu et mon âme, un horizon plus vaste que le

monde (1). » Sur ces *ailes du repos*, comme il les appelait, il s'élevait au-dessus des vains bruits et jouissait de cette mélancolie qui navre et enivre à la fois, nostalgie des grandes âmes et des saints, dont il parlait volontiers. « Les âmes faibles et peu élevées, disait-il, trouvent ici-bas un aliment qui suffit à leur intelligence, qui rassasie leur amour. Elles ne découvrent pas le vide des choses visibles, parce qu'elles sont incapables de les sonder jamais fort avant. Mais une âme que Dieu, dans la création qu'il en a faite, a rapprochée davantage de l'infini, sent de bonne heure la limite étroite qui la resserre : elle a des tristesses inconnues, sur la cause desquelles longtemps elle se méprend; elle croit volontiers qu'un certain concours de circonstances a troublé sa vie, tandis que le trouble vient de plus haut. Il est remarquable, dans la vie des saints, que presque tous ont senti cette mélancolie, dont les anciens disaient *qu'il n'y a pas de génie sans elle*. En effet, la mélancolie est inséparable de tout esprit qui va loin, de tout cœur qui est profond. Ce n'est pas à dire qu'il faille s'y complaire; car c'est une maladie qui énerve, quand on ne la secoue pas,

(1) *Lettres à des jeunes gens*, par M. l'abbé Perreyve, p. 140.

et elle n'a que deux remèdes, la mort ou Dieu (1). »

Sa manière d'aimer lui faisait aussi rechercher la solitude. Timide et réservé avec ses amis les plus intimes, l'absence rendait à son cœur la liberté de ses mouvements. « J'ai toujours eu besoin de la solitude, avoue-t-il, même pour dire combien j'aimais. » Sa retraite se peuplait alors des images chéries, et, libre de tout scrupule, affranchi de tout lien, son âme étreignait l'âme aimée, lui versait à flot des trésors de tendresse, lui parlant en silence ce langage du cœur qui tout à la fois se refuse à l'expression et la recherche avec douleur. « Je pèse ce que je dis, malgré moi, pour ne pas paraître trop naïf et trop aimant... Je vous parlerais bien plus tendrement si je n'étais plus hors de l'âge où le cœur s'épanche avec une entière liberté. » Il écrit à un ami, d'une chambre d'auberge en Italie : « Tu remplis ma solitude, cette petite chambre où l'on me sert comme un seigneur pour mon argent, et où, le service fini, je reste seul comme un hibou. » Après

(1) Lettre tirée d'une correspondance inédite, pleine d'intérêt, et que les circonstances permettront peut-être de publier un jour. Les emprunts que nous lui faisons sont indiqués par ces mots : *Correspondance inédite.*

une de ces heures d'effusion : « Vous venez, écrit-il, de me donner une des plus belles matinées que j'aie eue depuis longtemps : me voici tout jeune, tout vivant, mais pas encore assez pour vous embrasser comme je le voudrais, ce que je fais cependant le moins mal que je puis avec la permission de Dieu et la vôtre (1). » C'est encore d'une de ces retraites préférées qu'il écrivait : « La solitude rapproche, tandis que la foule disperse. C'est ce qui fait qu'il y a si peu d'intimité dans le monde, au lieu que les hommes habitués à vivre solitairement creusent leurs affections. Je n'ai jamais vécu avec les gens du monde, et je crois difficilement à ceux qui habitent cette mer où le flot pousse le flot, sans que jamais rien y prenne consistance. Les meilleurs perdent à ce frottement continuel, qui, en enlevant toutes les aspérités de l'âme, y détruit aussi la puissance de s'attacher fortement. Je crois la solitude aussi nécessaire à l'amitié qu'à la sainteté, au génie qu'à la vertu (2).»

Son âme, son cœur, son imagination, tout son être rajeunissaient et se retrempaient dans cette atmosphère de silence et de paix à travers laquelle il aimait à voir Dieu, ses amis et le monde. Au-

(1) *Lettres à des jeunes gens*, passim.
(2) Correspondance inédite.

tant il se déplaisait au milieu du bruit et des agitations du dehors, autant il aimait les âmes au fond de sa retraite et vues à travers cette douce lumière de la charité du Christ. Il a peu vécu au milieu des hommes, mais combien il les aimait! C'est dans la solitude qu'il sondait la profondeur de leurs plaies et trouvait ces accents de bienveillance et de force qui sont allés à tant d'esprits pour les guérir. Sa solitude n'avait rien de sec et d'aride; c'était un colloque intime et animé entre Dieu, ses amis et l'humanité. Que de fois, en le trouvant dans sa cellule de religieux, seul, sans livres et la tête penchée, nous avons surpris dans le feu de son regard et le mouvement de ses lèvres le secret de cette conversation intérieure avec ses hôtes invisibles! Aussi, en dépouillant sa correspondance, avons-nous souvent fait la remarque que les lettres les plus admirables d'abandon, de douce gaieté, de piété contagieuse, sont presque toutes datées de ses retraites favorites, Sainte-Sabine, Chalais, Sorèze.

Il se plaisait donc dans cette petite cellule de la Visitation, et il y vivait sans préoccupation d'avenir. « Mes jours se ressemblent tous; je travaille le matin et l'après-midi régulièrement; je ne vois personne, sauf quelques ecclésiastiques de pro-

vince qui viennent me voir çà et là (1). » Il lit saint Augustin, pour lequel il se passionne de plus en plus, et qui sera désormais, avec saint Thomas d'Aquin, son auteur préféré. « C'est un homme subtil de style plutôt que dans les choses, écrit-il, et celui de tous les Pères qui renferme le plus de pensées profondes sur la Religion, outre que, venu l'un des derniers, il a l'avantage de résumer la doctrine de ses prédécesseurs. C'est le saint Thomas des temps primitifs. »

Vainement les occasions se présentent d'elles-mêmes pour le faire rentrer dans la vie d'action et de parole. Il refuse par deux fois la direction du journal *l'Univers* qui se fondait alors; il refuse également une chaire à l'Université catholique de Louvain. Sa passion pour la solitude le servait merveilleusement contre toutes ces séductions de mouvement et d'influence, et il se répétait tranquillement à lui-même : « Un homme se fait en dedans de lui et non en dehors... Un homme a toujours son heure : il suffit qu'il l'attende et qu'il ne fasse rien contre la Providence. » Parfois aussi il regardait avec envie le presbytère d'un simple curé de campagne, son petit troupeau,

(1) *Le Père Lacordaire*, par M. de Montalembert, p. 90.

son église modeste et son jardin. « Je veux, disait-il, m'ensevelir au fond d'une campagne, ne plus vivre que pour un petit troupeau d'hommes, trouver toute ma joie en Dieu et dans les champs. On verra bien que je suis un homme simple et sans ambition. Adieu les grands travaux! adieu le renom et les grands hommes! J'en ai connu la vanité, et je ne veux plus que vivre obscur et bon (1). »

On le voit, il y avait, dans ces accents d'une mélancolie passagère, l'illusion d'une âme non-seulement sur sa mission, mais aussi sur elle-même. L'abbé Lacordaire n'était pas plus fait pour une obscurité absolue que pour un apostolat restreint. Il se cherchait lui-même, et le profond ennui qu'il avait ressenti de cette vie en butte aux passions et aux intrigues, l'eût violemment rejeté dans un isolement complet. C'était chez lui à certaines heures un danger. Heureusement Dieu venait de mettre sur sa route, à cette même époque, un nouveau guide, esprit aussi clairvoyant que cœur dévoué, qui sut lui montrer l'écueil et l'en détourner. A Rome, en 1837, ces idées d'une retraite absolue lui étaient revenues; il songeait

(1) Lettres à M. de Montalembert, 1832.

à s'enfuir, à se cacher, à briser avec tout son passé. L'œil sûr et tendre qui veillait sur lui lui répondait : « La lettre de vous qui menace d'un long éloignement est sans doute l'objet de mes méditations, Pensez-y devant Dieu, me dites-vous ; je ne fais autre chose, et jusqu'ici pourtant vos convictions du moment n'ont rien eu pour moi de contagieux. Oui, je crois que la solitude peut vous être bonne, utile, peut-être nécessaire ; la solitude avec tout son cortége de calme, de liberté, de possession de vous-même ; mais non l'isolement qui, avec toutes les barrières, ferait disparaître tous les appuis ; qui vous forcerait à perdre l'habitude précieuse du contact des hommes, précieuse pour ceux qui sont destinés à vivre avec eux, pour eux, et qui ôterait à votre imagination, avec tous les avertissements de la raison sévère, tous ceux de la sympathie. Dans tous les états, à toutes les régions, la parole divine : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul, » trouve son application. Votre adorable humilité sait qu'elle peut trouver des maîtres ; mais quand irrévocablement vous le serez devenu à votre tour, l'âge et l'expérience s'ajoutant aux dons les plus rares, alors encore, mon cher ami, il ne vous sera pas bon de rester isolé. Quoi que vous fassiez, il vous fau-

dra des disciples soumis à votre influence immédiate, confiés à vous par l'autorité suprême, ou bien toute une famille de frères, et, à leur tête, un père commun à tous. Au désir ardent de votre perfection ne se joint en moi aucune forme particulière que je voulusse lui donner. Servez Dieu, et faites ce que vous voulez. Monde, solitude, prédication, parole écrite, dignités dans l'Église, renoncement entier, etc., tout me paraît convenable et offrir de rares chances, tout, hors cette retraite où, séparé de tout, je verrais le plus grand des dangers dans l'impossibilité où vous seriez encore de vous affranchir de vous-même (1).»

Qui lui parlait ainsi? Qui donc jetait sur ce cœur agité un regard assez profond et avait pris sur lui assez d'empire pour lui parler ce langage nouveau dans sa vie, pour lui signaler le mirage de son esprit abusé, et le détourner de l'isolement absolu, qui est un suicide, sans le rejeter dans la mêlée qui tue avec plus de bruit et non plus de profit? On l'a nommée : c'était Mme Swetchine. Qui ne la connaît aujourd'hui? Qui n'a lu la vie et les œuvres de cette femme que la mort a couronnée d'une gloire d'autant plus vive et plus

(1) *Mme Swetchine*, par le comte de Falloux, p. 373.

pure qu'elle avait été plus ingénieuse à se cacher pendant sa vie? Qui ne connaît cette Russe au cœur si français, cette catholique convertie si douce envers les croyances et les opinions différentes des siennes, cette intelligence virile dans un cœur de femme, cet esprit de Joseph de Maistre dans l'âme de Fénelon, cette piété si aimable, cette charité si délicate et si tendre, cette femme enfin qui disait d'elle-même : « Je voudrais n'être plus désignée aux enfants des hommes que par ces mots : celle qui croit, celle qui prie, celle qui aime! »

Elle avait cinquante ans lorsque M. de Montalembert lui présenta son ami. Ce ne fut point une simple rencontre littéraire entre deux esprits faits pour se comprendre, ce fut pour l'abbé Lacordaire une influence heureuse à un moment décisif de sa vie; influence aimable, qui cachait son empire à l'ombre d'une tendresse quasi maternelle. Cette providence fut unique dans sa vie; il devait rencontrer d'autres amitiés et d'autres conseils; mais l'autorité dans l'amitié, mais la sagesse qui prévoit et signale l'écueil, unie à la bonté qui incline le cœur par une prière : ce don si rare et si parfait, il ne le connut qu'une fois, et Dieu le lui envoyait au moment propice. Où trouver, d'ail-

leurs, une âme mieux faite pour cette douce et délicate mission? L'abbé Lacordaire aimait Dieu, l'Église et la liberté de son pays. Mme Swetchine aimait ces grandes choses autant que lui; ce que cherchait l'abbé Lacordaire, le droit de cité pour l'Église et l'honneur du baptême chrétien pour la société, Mme Swetchine le voulait comme lui. Esprits d'élite tous les deux, de même trempe morale, jaloux avant tout des droits de la vérité et de la conscience, âmes limpides, transparentes et loyales, Mme Swetchine avait de plus que son jeune ami la connaissance du monde et des plus secrets replis de l'âme : il allait d'où elle revenait. C'est cette science des hommes et de la vie que la patricienne mit avec une bonté sans égale au service du pauvre naufragé : c'est cette bonté qui l'attacha à cette femme comme à une seconde mère, que lui rendirent plus chère encore les duretés et les injustices auxquelles il devait se heurter presque à chaque pas au début de sa carrière. Ange béni; que Dieu avait placé à cet endroit de la route où s'accroissaient devant le prêtre les obscurités et les embûches, quels dangers ne lui avez-vous pas fait éviter! Femme d'une bonté si souveraine et si rare, puisse votre exemple apprendre à beaucoup d'hommes ce que peut pour le bien, sur

ıe âme ardente et sincère, la divine charité ns étroitesse de vues!

Le Père Lacordaire, en rappelant sur la tombe ɜ son illustre amie sa première rencontre avec le, a retrouvé ses émotions d'alors. « J'abordai ıx rivages de son âme, écrit-il, comme une ɔave brisée par les flots, et je me rappelle enɔre, après vingt-cinq ans, ce qu'elle mit de luıière et de force au service d'un jeune homme ui lui était inconnu. Ses conseils me soutinrent la fois contre la défaillance et l'exaltation. Un ɔur qu'elle crut remarquer dans mes paroles ın doute ou une lassitude, elle me dit avec un ccent singulier ce simple mot : *Prenez garde!* Elle était merveilleuse à découvrir le point où 'on penchait et où il fallait porter secours. La nesure de sa pensée était si parfaite, la liberté le ses jugements si remarquable, que je fus longɜemps à comprendre à qui et à quoi elle était dévouée. Au lieu que partout ailleurs je savais d'avance ce qu'on allait me dire, là je l'ignorais presque toujours, et nulle part je ne me sentais davantage hors du monde (1). »

Telle fut, pour ne rien exagérer, la juste me-

(1) *Mme Swetchine*, par le Père Lacordaire.

sure d'influence de Mme Swetchine sur l'abbé Lacordaire. Il ne lui dut pas, comme on l'a écrit, l'honneur de ne pas suivre l'abbé de la Mennais dans les voies malheureuses où il s'engageait. La soumission du vrai prêtre, soumission aussi sincère que spontanée, et sa rupture avec le prêtre dévoyé étaient des faits accomplis lorsqu'il vit Mme Swetchine pour la première fois. Mais l'horizon restait chargé de sombres nuages. Les rédacteurs de *l'Avenir* gardaient sur le front les traces de la foudre partie du Vatican, et le temps n'avait pas encore séparé, aux yeux de l'opinion, ceux qui s'étaient relevés humbles et guéris, de celui dont l'orgueil avait empoisonné la blessure. Une défiance générale planait sur leurs têtes. A l'ombre de ce sentiment qui pouvait avoir son excuse, s'abritaient des passions que toute défaite réveille comme de vils serpents dans les plus dangereux recoins du cœur de l'homme. Les rancunes tenues en arrêt tant que la plume était restée aux mains des combattants et maintenant guéries de la peur, les faciles triomphes de la médiocrité, les jalousies du talent, la routine envieuse des succès éclatants, l'orthodoxie à courte vue qui allait, dans le nouvel orateur du collége Stanislas et de Notre-Dame, épier les hérésies et

ıtiguer de ses dénonciations l'oreille des prélats : étaient là, pour la nature de l'abbé Lacordaire, es périls plus à redouter, j'ose le dire, que celui uquel il venait d'échapper dans sa campagne vec M. de la Mennais. Là, du moins, tout était rand et le devoir facile à connaître; ici, tout tait petit et la route difficile à travers ces sentiers ›rtueux et obscurs. Dans son noble et franc amour e la loyauté et de la lumière, il eût été toujours ›nté de deux choses : ou d'aller lever le masque ses ennemis quels qu'ils fussent, ou de les mériser eux et leurs manœuvres et de s'enfuir. Il ıe fit ni l'un ni l'autre, et ce furent les conseils .e Mme Swetchine qui le soutinrent contre ce .ouble péril de la défaillance et de l'exaltation, t l'aidèrent à s'élever à ces régions sereines où 'âme, plus près de Dieu, enveloppée de paix, de 'érité et d'amour, ne s'irrite plus des sifflements le la haine et bientôt ne les entend même plus.

Elle lui écrit pour le prévenir d'une attaque ɥue l'on prépare contre lui. « C'est avec répu-ɡnance, lui dit-elle, que je vous transmets ces ıvertissements. Il ne faut laisser mettre entre 'idée et soi que Dieu et la conscience, élever cette dée qu'on développe au plus haut degré de recti-ıude possible, pour l'amour de la vérité et sans

un regard donné aux attaques de l'aversion, toujours féconde. Mon pauvre cher et aimable ami, comment se fait-il que vous fassiez naître quelqu'un de ces mouvements dans un cœur, je ne dis pas de chrétien, mais d'homme? La contradiction a été prédite, et, à la hauteur où vous êtes placé, c'est une des prophéties qui s'appliquent davantage (1). » Ces généreux conseils allaient bien à l'abbé Lacordaire. Il s'habitua vite à laisser l'intrigue s'user d'elle-même dans le silence, et à ne présenter aux dents de l'envie qu'une âme d'acier. Les injustices des hommes, en le déprenant du monde, l'attachaient plus fortement à Dieu, et lorsque ses yeux étaient fatigués du présent, il les reportait vers l'avenir, qu'il appelait *le grand asile et le grand levier.* Devant les haines des partis, il disait avec Dante : *Je regarde et je passe.* Nul plus que lui n'a eu plus de foi en la vertu du silence et dans sa force pour vaincre et ruiner à la fin les plus habiles attaques de la malveillance. Il n'y cherchait d'abord que sa justification en Dieu et dans l'avenir; il y trouva de plus sa justification auprès de ses contemporains; ce qui lui faisait dire : « Le silence est après la

(1) *Mme Swetchine*, t. I, p. 373.

ole la seconde puissance du monde. Je n'ai
s de vie, disait-il encore, que dans l'avenir et
s l'éternité. C'est là que disparaissent toutes
vaines colères des partis, là qu'on prend la
e de n'y pas même penser. Quand le voyageur
verse les Alpes, il vient un moment où les pre-
res brises de l'Italie lui annoncent la présence
cette grande et aimable terre; il s'arrête pour
respirer le parfum, et il oublie les tempêtes
ides qu'il vient de laisser derrière lui. Oh! que
u est bon à ceux qui ne cherchent que lui (1)!»
Ainsi savait-il se rendre digne des bonnes for-
ies que la Providence ménageait à temps sur
route, occasions et personnes, solitude et repos
l'âme, amitié sainte qui dispose à la longani-
té et à l'oubli des injures; ainsi se préparait-il
is le savoir à des événements qui allaient en-
ger sa destinée dans des voies nouvelles et
initives.

) *Lettres à des jeunes gens*, p. 288.

CHAPITRE VII

1833-1836

Conférences au collége Stanislas. — Premières conférences de Notre-Dame.

A la fin de l'année 1833, M. l'abbé Buquet, alors préfet des études au collége Stanislas à Paris, vint lui proposer de donner des conférences religieuses aux élèves dans la chapelle de l'établissement. C'était un rapprochement avec la jeunesse qu'il avait toujours aimée; c'était aussi une occasion d'essayer enfin ses forces sur son vrai terrain : il accepta. Les conférences s'ouvrirent le 19 janvier 1834. Elles font époque dans la vie du Père Lacordaire. Elles lui révélèrent sa vocation : l'enseignement apologétique du haut de la chaire; elles révélèrent aussi à la capitale le grand orateur religieux. Le succès fut immense. Dès les premières conférences, les élèves durent céder la place au

flot grossissant des auditeurs. Des tribunes furent élevées, et la chapelle restait encore trop étroite. Pendant trois mois, l'affluence alla toujours croissant.

A quoi tenait ce succès? Sans doute à de brillantes qualités mélangées d'ombres et de défauts, mais aussi et surtout à un fonds sérieux d'études patiemment poursuivies. Dès son entrée au séminaire, en ouvrant la théologie, l'abbé Lacordaire, on se le rappelle, avait entrevu un nouveau plan d'apologétique chrétienne, consistant à prouver la divinité du catholicisme par ses effets sur la société. Dès lors toutes ses études s'étaient rattachées à ce plan. Comment le réaliserait-il? Par les missions, par les livres, ou par la chaire? Il ne le savait pas; mais il avait son but bien arrêté. Aussi, du jour où il se vit dans une tribune à lui, devant un auditoire fait exprès pour lui, par cette subite révélation de l'homme à lui-même lorsque son heure est venue, il se trouva maître chez lui, le pied sur la terre ferme et sûr de la victoire. Ah! sans doute, il y avait aussi dans cette parole l'accent d'une âme jeune, enthousiaste, pleine d'élans patriotiques et généreux. Du premier bond elle avait brisé l'enveloppe un peu froide et roide de la parole au XVIIe siècle; le jeune orateur semblait

avoir oublié cette rhétorique sacrée, âgée de trois siècles à peine et déjà réputée inviolable, et se souvenir de préférence de la parole plus libre des saints Pères, et des temps orageux où Florence, sous le souffle inspiré de Savonarole, se levait ou s'apaisait comme les flots de la mer. Ce n'était plus ni le prône, ni l'homélie, ni le sermon, mais une conversation élevée sur les choses divines, où toutes les forces vives de l'auditeur se trouvaient saisies par les feux croisés de l'éloquence, de la foi, de l'enthousiasme, portés à leur dernière puissance. Ce n'était plus simplement le prêtre, mais le poëte, le citoyen, le philosophe, l'homme tout entier, l'homme du présent parlant aux hommes de son temps des choses du passé, d'une religion qu'ils croyaient à l'agonie, et les conduisant de l'admiration du talent au respect de la doctrine. Mais les qualités mêmes par lesquelles il séduisait la jeunesse étaient sa condamnation aux yeux de certains défenseurs intéressés des traditions classiques de la chaire. On faisait à sa parole le reproche d'être trop humaine, trop peu sûre d'elle-même dans l'exposé du dogme, trop hardie dans ses courses à travers la politique et l'histoire contemporaine. N'avait-il pas osé dire à ces hommes de juillet, par exemple, que le pre-

mier arbre de la liberté avait été planté, il y a longtemps, dans le paradis, par la main de Dieu même?

Dénoncé auprès du gouvernement « comme une sorte de républicain fanatique, capable de bouleverser l'esprit d'une partie de la jeunesse, » il le fut aussi auprès de l'archevêque comme un prédicateur de nouveautés, un homme d'un exemple dangereux.

Les conférences de Stanislas furent suspendues. Un secours lui vint de là où il pouvait le moins l'espérer. Ce fut M. Affre, chanoine de la métropole, qui prit sa défense auprès de celui auquel il devait bientôt succéder. Esprit calme, froid, positif, habile théologien, ami des formes sévères du langage et peu sensible aux entraînements de l'éloquence, M. Affre n'avait dans l'esprit rien qui pût l'incliner favorablement vers l'abbé Lacordaire; il avait même écrit autrefois contre M. de la Mennais un livre où ses tendances gallicanes n'étaient pas dissimulées. Mais c'était en même temps et avant tout un caractère droit, ennemi de l'intrigue et de l'injustice, une âme loyale, agrandie par le sacerdoce et vivement préoccupée des intérêts de l'Église dans le temps présent. Cette simplicité dans la grandeur, qui fut le trait de sa

vie et de sa mort, lui fit connaître d'instinct l'âme élevée du jeune prêtre. Il s'affligea de le voir sacrifié à d'injustes préventions et se constitua son défenseur auprès de M. de Quélen. Voici les curieux souvenirs qu'il a recueillis lui-même dans ses mémoires à ce sujet :

« Je venais de lire l'écrit dans lequel le Père Lacordaire avait consigné une rétractation qui me parut pleine de candeur (1). Je conçus dès lors pour lui un véritable attachement; j'admirais aussi son talent, et, sans en dissimuler les graves défauts, je crus y trouver les traits qui décèlent une grande âme et les dons d'une intelligence privilégiée.

« Peu de temps avant que je connusse le Père Lacordaire, il avait donné, dans la chapelle du collége Stanislas, une suite de conférences qui avaient excité parmi les jeunes gens le plus vif enthousiasme. Malheureusement elles produisirent l'effet opposé sur quelques auditeurs inquiets, non sans raison, de tout ce qu'il a d'extraordinaire et de hasardé dans le fond des idées, de hardi ou de téméraire dans certaines expressions. Cette inquiétude était d'autant plus excusable,

(1) Rétractation relative aux doctrines de *l'Avenir*.

ıe M. Lacordaire avait été un des rédacteurs de *Avenir*. Si ceux qui se plaignaient avaient été à ıbri de tout soupçon de rivalité, leur zèle contre jeune conférencier eût été probablement moins ·dent; mais on les accusait, à tort sans doute, ɜ se venger du peu d'intérêt qu'ils avaient excité ı essayant de fermer la bouche à un rival qui vait reçu un accueil plein d'enthousiasme.

« L'archevêque, alarmé, exigea que les conféences fussent écrites et soumises à son examen, vant d'être prononcées en public. M. Lacordaire efusa, alléguant qu'il perdrait tous ses avantages 'il ne pouvait improviser tout au moins l'expresion de ses pensées.

« Je crus devoir plaider sa cause, sans me disımuler les inconvénients d'une improvisation sur es matières qu'il traitait; mais je pensais que ces nconvénients perdaient une grande partie de leur ɡravité, à raison du caractère si droit et si franc de 'abbé Lacordaire. Il est, en effet, on ne peut plus ɛloigné de l'esprit de secte, très-disposé à écouter les conseils des personnes qui s'intéressent à lui. Je pouvais donc espérer que si une assertion inexacte lui échappait, ce ne serait pas une erreur volontaire, et encore moins une erreur opiniâtre, qu'elle ne ferait jamais la matière d'un débat,

mais disparaîtrait avec l'improvisation qui l'avait produite. Une expérience de quatre ans a confirmé depuis cette prévision...

« Je parlai donc en sa faveur à l'archevêque, lui faisant remarquer combien les temps étaient différents; que si nous avions à regretter de n'avoir plus, comme autrefois, une Sorbonne toute prête à frapper une proposition malsonnante, nous n'avions pas non plus de personnes disposées à s'emparer de celles qui pouvaient échapper à M. Lacordaire; qu'il pouvait craindre, au contraire, que cet ecclésiastique ne devînt, sans le vouloir, un prétexte pour la jeunesse chrétienne de se plaindre du premier pasteur, de se séparer de lui, tandis que sa conduite depuis deux ans faisait espérer une grande docilité, c'est-à-dire la disposition la plus opposée au caractère des novateurs. L'expérience prouve, en effet, que les sectes auraient été étouffées dans leur germe, si elles n'avaient eu pour chefs des hommes pleins d'entêtement et d'orgueil. Ces observations ne produisirent pas d'abord leur effet; car la permission de prêcher fut retirée à l'abbé Lacordaire.

« Peu de temps après elle lui fut rendue; et j'ai quelques raisons de penser que l'archevêque

e Paris se détermina par suite des motifs que je iens d'indiquer. La condition d'écrire les conféences en entier ne fut plus exigée; mais le préicateur devait soumettre son canevas à un des rands vicaires du diocèse. Autant que je puis n'en souvenir, l'archevêque lui permit de choisir ntre M. l'abbé Carrière, savant théologien, nembre de la société de Saint-Sulpice, et moi. Je fus préféré par l'abbé Lacordaire, sans doute à cause de l'intérêt particulier que je lui avais témoigné. Les conférences eurent lieu non plus dans une chapelle, mais à Notre-Dame. Je suis certain que la chaire de cette basilique ne fut point désirée par celui qui devait attirer autour d'elle un si nombreux concours. J'ai des raisons de penser que les personnes qui jugeaient sévèrement le jeune conférencier, furent favorables au choix qui fut fait de cette église; ils espéraient que l'épreuve serait défavorable, et qu'ils parviendraient, par ce moyen assez peu loyal, à faire tomber une renommée dont l'influence leur paraissait dangereuse. Ils furent trompés dans leur attente; mais l'abbé Lacordaire, après des succès éclatants, renonça de lui-même à en poursuivre le cours...(1).»

(1) *Mémoires de Mgr Affre*, cités dans sa *Vie*, par M. l'abbé Castan, p. 72.

On entrevoit dans ces incomplètes révélations combien furent pénibles les premiers pas de l'abbé Lacordaire dans la carrière de la prédication. Mais ces oppositions, communes à toute œuvre d'éclat, épurent l'âme et grandissent le caractère. On sent déjà l'apaisement et l'ordre se faire dans cette nature autrefois si prompte à se redresser. Les accusations agaçantes de la jalousie le laissent calme; les ordres de ses supérieurs le trouvent humble et résigné. « Je méprise les tracasseries qu'on me suscite, écrit-il; je suis solitaire, occupé, calme, confiant en Dieu et dans l'avenir. » Et encore, lorsque les conférences de Stanislas furent interdites : « L'obéissance coûte; mais j'ai appris de l'expérience qu'elle est tôt ou tard récompensée, et que Dieu seul sait ce qui nous convient... La lumière vient à qui se soumet comme à un homme qui ouvre les yeux. »

La récompense, en effet, ne devait pas se faire attendre longtemps. Elle fut aussi éclatante qu'inattendue. Nous laissons le Père Lacordaire faire lui-même le récit simple et émouvant des circonstances qui l'appelèrent à Notre-Dame, et de son début dans cette chaire qui lui doit sa gloire.

« Le temps s'avançait, et je ne savais à quoi me résoudre. Un jour que je traversais le jardin

du Luxembourg, je rencontrai un ecclésiastique qui m'était assez connu; il m'arrêta et me dit: « Que faites-vous? Il faudrait aller voir l'archevêque et vous entendre avec lui. » A quelques pas de là, un autre ecclésiastique qui m'était beaucoup moins connu que le premier, m'arrêta pareillement et me dit : « Vous avez tort de ne point voir l'archevêque, j'ai des raisons de penser qu'il serait bien aise de s'entretenir avec vous. » Cette double invitation me surprit, et accoutumé que j'étais à un peu de superstition du côté de la Providence, je me dirigeai lentement vers le couvent de Saint-Michel, non loin du Luxembourg, où l'archevêque demeurait alors. Ce ne fut point la portière qui vint m'ouvrir, mais une religieuse de chœur qui me voulait du bien, *parce que*, disait-elle, *tout le monde m'était opposé*. Monseigneur, selon ce qu'elle m'apprit, avait absolument défendu sa porte; « mais, ajouta-t-elle, je vais le prévenir, et peut-être vous recevra-t-il. » La réponse fut favorable. En entrant chez l'archevêque, je le trouvai qui se promenait dans sa chambre avec un air triste et préoccupé. Il ne me donna qu'un faible témoignage de bienvenue, et je me mis à marcher à ses côtés sans qu'il prononçât une parole. Après un assez long intervalle de silence, il s'arrêta tout

court, se tourna vers moi, me regarda d'un œil scrutateur et me dit :

« J'ai dessein de vous confier la chaire de Notre-Dame : l'accepteriez-vous? » Cette ouverture si brusque, dont le secret m'échappait complétement, ne me causa aucune ivresse. Je répondis à l'archevêque que le temps était bien court pour me préparer, que le théâtre était bien solennel, et qu'après avoir réussi devant un auditoire restreint, il était facile d'échouer devant une assemblée de quatre mille âmes. La conclusion fut que je lui demandai vingt-quatre heures de réflexion. Après avoir prié Dieu et consulté Mme Swetchine, je répondis affirmativement. Que s'était-il donc passé? M. l'abbé Liautard, ancien supérieur du collége Stanislas, et alors curé de Fontainebleau, avait depuis quelques semaines fait circuler dans le clergé de Paris un mémoire manuscrit, où il inculpait vivement l'administration archiépiscopale. Ce mémoire avait été porté à l'archevêque le jour même de la scène que je viens de raconter, et il en achevait la lecture à l'heure où la Providence m'envoyait vers lui. Bien entendu que dans cette pièce accusatrice, il était question des conférences de Stanislas, et que l'archevêque y était taxé d'inintelligence et de faiblesse à pro-

pos de la conduite qu'il avait tenue à mon égard. J'ignore si jamais auparavant la pensée lui était venue de m'ouvrir la chaire de Notre-Dame; mais quand il me vit arriver à l'heure même où il était tout ému du jugement porté sur son administration par un homme d'esprit, il est probable que cette coïncidence presque merveilleuse, tant elle était imprévue, le frappa comme un avertissement de Dieu, et qu'un éclair rapide traversant son esprit, lui montra, dans mon élévation à la chaire métropolitaine des conférences, une éclatante réponse à ses ennemis personnels. Quand il eut fait connaître autour de lui l'engagement qu'il avait pris à mon égard, il fut surpris du peu d'opposition qu'il rencontra. C'est que mes adversaires, dont il était entouré, espéraient que ce triomphe serait l'occasion de ma chute, persuadés que je n'avais ni les ressources théologiques, ni les facultés oratoires capables de me soutenir dans une œuvre où les unes et les autres étaient nécessaires à un haut degré. Ils ne savaient pas que depuis quinze ans je n'avais cessé de me livrer à de sérieuses études philosophiques et théologiques, et que depuis quinze ans aussi je m'étais exercé au ministère de la parole dans les situations les plus diverses. Il en est d'ailleurs de l'orateur comme

du mont Horeb : avant que Dieu l'ait frappé, c'est un rocher aride; mais quand Dieu l'a touché de son doigt, c'est une source qui féconde le désert.

« Le jour venu, Notre-Dame se remplit d'une multitude qu'elle n'avait point encore vue. La jeunesse libérale et la jeunesse absolutiste, les amis et les ennemis, et cette foule curieuse qu'une grande capitale tient toujours prête pour tout ce qui est nouveau, s'étaient rendus à flots pressés dans la vieille basilique. Je montai en chaire, non sans émotion, mais avec fermeté, et je commençai mon discours, l'œil fixé sur l'archevêque, qui était pour moi, après Dieu, mais avant le public, le premier personnage de cette scène. Il m'écoutait la tête un peu baissée, dans un état d'impassibilité absolue, comme un homme qui n'était pas simplement spectateur, ni même juge, mais qui courait des risques personnels dans cette solennelle aventure. Quand j'eus pris pied dans mon sujet et mon auditoire, que ma poitrine se fut dilatée sous la nécessité de saisir une si vaste assemblée d'hommes, et que l'inspiration eut fait place au calme d'un début, il m'échappa un de ces cris dont l'accent, lorsqu'il est sincère et profond, ne manque jamais d'émouvoir. L'archevêque tressaillit visiblement, une pâleur qui vint

jusqu'à mes yeux couvrit son visage, il releva la tête et jeta sur moi un regard étonné. Je compris que la bataille était gagnée dans son esprit, elle l'était aussi dans l'auditoire. Rentré chez lui, il annonça qu'il allait me nommer chanoine honoraire de sa métropole. On eut beaucoup de peine à le retenir et à le faire attendre jusqu'à la fin de la station (1). »

Ce fut au commencement du carême de l'année 1835 qu'il inaugura ses conférences de Notre-Dame, une des plus grandes et des plus fécondes œuvres religieuses de ce siècle. Jours glorieux où la vieille métropole, depuis trop longtemps endormie et déserte, se réveillait au bruit d'une multitude envahissant ses parvis, et tressaillait sous le souffle du *prophète nouveau;* jours de triomphe pour la parole sainte comme elle n'en reverra peut-être jamais. Comment redire ces fêtes de l'éloquence à ceux qui n'en ont pas été témoins? Comment remettre sous les yeux le spectacle unique de cette nef immense s'emplissant dès le matin d'hommes de tout âge, de toute croyance, de tout drapeau, jeunes et vieux, jeunes surtout, venus des écoles de droit et de médecine,

(1) Mémoires

orateurs, jurisconsultes, savants, militaires, saint-simoniens, républicains et monarchistes, croyants et incroyants, athées et matérialistes, Paris et la France enfin en raccourci, miroir fidèle de cette société d'alors, qui ressemblait assez à cette vision d'Ézéchiel, à ce vaste champ d'ossements arides, qui peu à peu se lèvent, s'agitent, se cherchent, reprennent leur chair et leur couleur, et n'attendent plus que la grande voix du prophète pour leur souffler l'esprit de vie, et en faire une armée d'innombrables soldats rangés en bataille (1)? Spectacle nouveau et étrange, où plus d'un sans doute, pendant les longues heures d'attente, dut se demander ce que venaient faire là tant d'hommes accourus de camps opposés : des fils de Voltaire suspendus aux lèvres d'un prêtre catholique; les descendants de 89, disciples dociles dans ce même temple d'où leurs pères avaient chassé le Christ; des chercheurs d'une religion nouvelle au pied de la chaire qui prêche éternellement le même symbole. Que voulaient-ils? Qui les avait amenés là?

Il y avait plus d'une cause à cet empressement extraordinaire. Rarement, il faut l'avouer, orateur avait été mieux préparé pour son auditoire, mieux

(1) Steteruntque super pedes suos exercitus grandis nimis valde.
Ezech., XXXVII, 10.

façonné pour le séduire et l'entraîner. Revenu d'un siècle « dont il avait tout aimé, » il savait son mal, il en avait souffert, il avait connu, comme il disait lui-même, *la magie* de l'incrédulité; il venait lui apporter le remède plus en ami qu'en maître, plus en père qu'en juge. A voir ce jeune homme de trente-trois ans apparaître pâle et ému au-dessus du plus bel auditoire d'hommes qui fut jamais, on se sentait déjà sous le charme. Il se faisait un grand silence. Sa voix, d'abord faible, prenait peu à peu de l'ampleur et du timbre. Rien de plus simple que son début : un résumé court et précis de la conférence précédente, un sommaire rapide de la thèse à soutenir, c'était sa manière d'entrer en champ clos, de s'orienter pour le combat. Puis il prenait son essor. Il était vraiment beau à voir ce jeune apôtre, encore illuminé de la grâce de sa conversion, ce racheté de Jésus-Christ, entouré de tous les captifs de l'erreur, brûlant de les amener à la délivrance, entrant avec eux dans les obscurités de leur esprit, n'affaiblissant aucune objection, les ramenant par les sentiers qu'il s'était frayés lui-même, renversant sur son chemin toute doctrine ennemie, puis, arrivé au sommet de cette vérité conquise, s'éprenant pour elle d'une ardeur passionnée, s'iden-

tifiant avec elle et disant : *Mon Église, ma doctrine, mon infaillibilité!* Nouveau saint Paul, il jetait fièrement le défi à toute gloire, toute puissance, toute grandeur. « Vous êtes Français? — je le suis comme vous; — philosophes? — je le suis comme vous; — libres et fiers? — je le suis plus que vous. » Tout rayon de vérité et de beauté tombé du cœur de Dieu dans le cœur de l'homme ou sur l'univers, il le recueillait avec amour pour le faire remonter à sa source en hymne de triomphe. Ce n'était rien pour lui d'avoir prouvé Dieu s'il ne l'avait fait resplendir; rien d'avoir fait dire : C'est vrai! s'il n'avait entendu le cri : C'est beau! Debout, l'œil fixé sur la lumière étincelante de l'Épouse du Christ, sa parole inspirée montait et chantait : ce n'était plus l'homme, mais le prophète; plus de l'éloquence, mais de l'extase; son front, son regard, son geste, tout vibrait et frémissait à l'unisson de l'âme. On était là, haletant, enivré, subjugué, ravi. Ah! c'était une belle victoire! Cette Église de Jésus-Christ que le XVIIIe siècle avait pensé faire descendre si bas qu'elle paraissait tombée sous le mépris, tuée dans le ridicule, portée maintenant sur les ailes de l'éloquence et du génie, remontait sous les yeux de l'impiété étonnée à une hauteur qui commanderait désor-

mais le respect et l'admiration à l'incroyance elle-même. On pourrait bien ne pas dire encore : C'est divin; mais on ne pourrait se refuser à reconnaître qu'il n'y a rien de plus grand au monde; on attaquerait encore le christianisme; on ne le flétrirait plus. Cette réhabilitation, commencée par la science et par l'histoire, la parole entraînante du nouvel apologiste la rendait populaire, la transformait au courant de l'opinion et lui donnait force de loi.

L'effet de cette parole sur les jeunes gens surtout était irrésistible. Comment ne l'eussent-ils pas acclamée? Tout ce qu'ils aimaient, le mal excepté, elle le disait et le chantait avec eux et mieux qu'eux. La poésie, le dévouement, l'honneur, les gloires nationales, la patrie, la liberté, tous ces beaux noms animaient cette parole, s'inclinaient devant la vérité, leur reine à tous, et lui formaient comme un cortége d'honneur.

Mais ce qui fut par-dessus tout le caractère propre de cette parole, la marque de sa mission providentielle et la plus haute raison de son succès, c'est d'avoir été une prédication sociale, c'est d'avoir donné à la société d'alors ce dont elle avait faim et soif, le pain vivant dont la privation prolongée l'aurait conduite à la mort, Dieu et son

Fils notre Seigneur et Sauveur. Le christianisme a une existence sociale, non pas seulement en ce sens qu'il est lui-même une société, la plus une, la plus universelle, la plus ancienne, la plus catholique, la plus parfaite des sociétés, mais en ce sens aussi que toute société dépend et vit de lui, comme le corps dépend et vit de l'âme, comme l'homme dépend et vit de Dieu. Or, la société à laquelle s'adressait l'abbé Lacordaire avait cela de remarquable qu'elle était sans Dieu. Pour la première fois peut-être depuis que les peuples civilisés ont une histoire, on en voyait un s'essayant à marcher sans le secours d'un commerce positif avec le Ciel. Mais si l'individu vit difficilement sans foi religieuse, un peuple s'en passe plus difficilement encore. Un peuple, qu'est-ce, en effet, qu'une grande communauté de souffrances, de misères, de faiblesses, de maladies du corps et de l'âme? Et sans la religion, sans le christianisme surtout, où serait le remède à tant de maux, la consolation à tant d'infortunes? L'abbé Lacordaire, ramené au catholicisme par cette preuve vivante du besoin qu'a de lui toute société, reçut pour mission spéciale de développer cette vérité devant son pays. « La vieille société, disait-il, a péri parce que Dieu en avait été chassé : la nou-

velle est souffrante parce que Dieu n'y est pas entré (1). » Contribuer pour sa part à faire rentrer Dieu dans la foi et les mœurs de sa génération, tel fut son but constant, la pensée qui domine son enseignement, ses œuvres, sa vie. Toutes ses conférences sont sur ce plan. Quelque sujet qu'il aborde, l'Église dans son organisation intérieure ou intime, dans son auteur, dans ses effets ou dans ses dogmes, c'est toujours le côté social qui lui apparaît de préférence. Mettre perpétuellement en regard l'Évangile et la société, la société qui s'unit à l'Église et celle qui s'en sépare, montrer que sans l'Évangile, la famille se désunit, la liberté est licence, l'autorité despotisme, que les vertus dont la société a le plus besoin, l'humilité, la chasteté, la charité, c'est le catholicisme, et le catholicisme seul, qui les produit : telle fut la pensée générale de son enseignement. Sans réfuter directement toutes les erreurs et les calomnies accumulées par le XVIIIe siècle contre l'Église, cet échafaudage de mensonges s'écroulait de lui-même devant le simple et sublime spectacle de l'Église poursuivant en paix sa mission de rachat et de salut. On l'avait accusée d'avoir essayé d'étouffer

(1) Éloge funèbre de Mgr de Forbin-Janson.

dans son sein tous les germes de lumière et de vie : elle répondait en montrant, dans les flancs de l'arche sainte, les seuls éléments de rédemption sociale survivant au déluge universel des croyances et des institutions; on l'avait déclarée morte et ensevelie, elle répondait en marchant. C'était une prédication neuve, pleine d'enseignements saisissants et surtout d'à-propos. Si l'erreur et le vice dans l'individu ne portent pas infailliblement leur châtiment en eux-mêmes, si l'apôtre, pour réveiller la conscience endormie du pécheur, doit le plus souvent lui montrer au delà de la tombe la terrible sanction de la loi qu'il méprise, il n'en va pas de même des égarements et des vices d'un peuple; le châtiment est toujours écrit sur le front du coupable; la sanction suit immédiatement et infailliblement le mépris de la loi. Pour une société, point d'enfer à redouter, si ce n'est l'enfer d'un peuple sans principes et sans frein, abîme de l'anarchie permanente qui offre à l'apôtre des tableaux non moins terribles, mais plus connus; point de paradis à espérer, mais l'âge d'or très-réel dont s'approchent plus ou moins les peuples les plus religieux. Rien de plus salutaire que ces peintures auxquelles les tremblements convulsifs d'une société mal assise

sur ses bases donnaient trop souvent un relief d'une énergique vitalité. Cette prédication venait surtout à son heure. Ce que ces hommes d'opinions si diverses venaient chercher au pied de la chaire de Notre-Dame, c'était une parole religieuse sans doute, mais qui leur dît en même temps ce qu'elle pensait de leurs systèmes et où était le nœud du grand problème qui agitait alors les esprits et qui les trouve encore inquiets aujourd'hui, le problème des rapports de l'Église et de l'État.

L'année précédente, ces mêmes conférences avaient été inaugurées à Notre-Dame par des orateurs en qui le talent ni l'éloquence ne faisaient défaut, et la grande nef était restée presque vide; nul écho n'avait répondu à leurs voix. Mais lorsqu'on sut que l'orateur de Stanislas allait parler à Notre-Dame, les portes de la vieille église furent assiégées dès le matin; on voulait entendre à tout prix cette parole qui disait les choses anciennes avec un accent nouveau; qui, tout en plaidant la cause éternelle, avait des consolations et des espérances pour les sociétés d'un jour; qui savait que Dieu a fait les nations guérissables, et croyait que la première condition pour leur faire du bien était de ne pas les maudire. On acclamait

ce christianisme si large et si ouvert, si sympathique, où l'homme et Dieu, l'Église et la société se rencontraient encore pour s'aimer après un demi-siècle de divorce, comme de vieux amis, un instant divisés par la malveillance, se reconnaissent, et se jurent une éternelle fidélité; ce christianisme où la foi et la raison s'embrassaient comme deux sœurs, où la science et l'industrie s'étonnaient d'être admises et d'inspirer si peu d'effroi, où la liberté retrouvait ses titres de noblesse remontant au Calvaire, où toutes choses grandes et nobles avaient leur place, où l'on respirait à l'aise, où la poésie retrouvait la lyre de David, où la patrie tressaillait, où la vie était partout, où la jeunesse se sentait aimée, où le but et le mot d'ordre étaient toujours : *en avant!* où la victoire enfin appartenait à l'avenir, au bien, à Dieu.

Telles furent les conférences de Notre-Dame. Voici ce qu'en disait, sur la tombe de l'illustre orateur, un évêque qui avait été son auditeur assidu avant d'être son ami. « Les conférences de Notre-Dame sont une date pour la prédication chrétienne; mais cette date est en même temps celle d'un immense mouvement dans la jeunesse d'alors. Chaque année maintenant, sous les voûtes

de la métropole de Paris, des milliers d'hommes viennent le jour de Pâques s'agenouiller à la table sainte. Demandez-leur qui les a faits chrétiens. Beaucoup vous répondront que la première étincelle qui ralluma leur foi, ce fut l'éclair qui avait jailli de cet homme (1). »

On a trop dit, en effet, que cette parole n'avait converti personne. Si tous ceux qu'elle a ramenés à la foi pratique se levaient pour protester, on comprendrait mieux combien, pour certaines âmes, les obscurités de l'esprit ayant une fois disparu, le reste de la route est court et facile. Mais enfin, lui-même le reconnaissait, le but premier de cette prédication n'était pas de communiquer la grâce qui brise les liens du péché, « son but unique, quoique souvent elle ait atteint par delà, c'était de préparer les âmes à la foi (2); » c'était d'ébranler les masses plutôt que les individus, de les prendre comme par la main pour les conduire au seuil de ce temple dont on leur avait dit tant de mal, leur en faire admirer à l'extérieur les divines proportions pour leur donner le désir de voir et de goûter les splendeurs du dedans.

(1) Mgr de la Bouillerie, *Éloge funèbre du R. P. Lacordaire,* prononcé à Sorèze le 22 novembre 1861.

(2) *Conférences de Notre-Dame,* préface.

Cette mission, il l'a glorieusement remplie. Le mouvement de retour au catholicisme en France date de cette époque. Jusque-là l'Église vivait dans un ostracisme gardé par la haine et le mépris. Des voix qui s'étaient élevées pour sa défense, pas une n'était arrivée à la popularité, à la sympathie, à l'entraînement. La réconciliation commença au pied de la chaire de Notre-Dame. Parlant de ces deux phases d'incrédulité haineuse et de foi ardente, le Père Lacordaire, dans sa notice sur Ozanam, disait lui-même, en faisant honneur au fondateur de la société de Saint-Vincent-de-Paul de la meilleure part dans ce mouvement religieux : « Ceux qui n'ont pas vécu dans ces deux temps ne se représenteront jamais ce que fut le passage de l'un à l'autre. Pour nous qui avons été de l'une et de l'autre époque, qui avons vu le mépris et qui avons vu l'honneur, nos yeux se mouillent, en y pensant, de larmes involontaires, et nous tombons en actions de grâces devant Celui qui est *inénarrable dans ses dons.* » Les conférences de Notre-Dame et, presque dans le même temps, la société de Saint-Vincent-de-Paul, la foi et la charité, telles furent les premières tiges de cet arbre magnifique qui étend aujourd'hui ses rameaux sur la France entière.

Entre Lacordaire déguisé pendant le choléra de 1832 dans les hôpitaux de Paris, et Lacordaire à l'Académie française, quel abîme franchi! et pour ceux qui ont vécu avant et pendant ce quart de siècle, quel prodige! quelle victoire inespérée! Loué soit Dieu, qui a fait ce miracle! Quant à celui qui en a été le principal instrument, c'est assez pour sa gloire, et c'est trop pour sa justification. Avouons, si l'on y tient, qu'il n'a converti personne; il nous suffit qu'il ait converti l'opinion, c'est-à-dire tout le monde.

CHAPITRE VIII

1836-1838

Interruption des Conférences. — Séjour à Rome. — Lettre sur le Saint-Siége. — Commencement de vocation dominicaine.

Cet enseignement à Notre-Dame dura deux ans sans interruption. Le succès allait croissant; l'archevêque, dans un mouvement d'émotion et de gratitude, avait publiquement salué l'apôtre du titre de *nouveau prophète;* il commençait à recueillir les fruits de sa parole dans le commerce des âmes, jouissance nouvelle pour son cœur de prêtre, et dont la trace fut trop profonde dans sa vie pour qu'il ait omis d'en faire revivre le souvenir dans ses mémoires. « Jusque-là, dit-il, ma vie s'était passée dans l'étude et la polémique : elle venait d'entrer par les conférences dans les mystères de l'apostolat... Le commerce avec les âmes se révélait à moi, commerce qui est la véritable félicité du prêtre quand il est digne de sa mission, et qui

lui ôte tout regret d'avoir quitté pour Jésus-Christ les liens, les amitiés et les espérances du monde. C'est à Notre-Dame, au pied de ma chaire, que j'ai vu naître ces affections et ces reconnaissances dont aucune qualité naturelle ne peut être la source, et qui attachent l'homme à l'apôtre par des liens dont la douceur est aussi divine que la force. Je n'ai pas connu toutes ces âmes rattachées à la mienne par le souvenir de la lumière retrouvée ou agrandie; tous les jours encore il m'en revient des témoignages dont la vivacité m'étonne, et je suis semblable au voyageur du désert à qui une amitié inconnue envoie dans un vase obscur la goutte d'eau qui doit le rafraîchir. Quand une fois on a été initié à ces jouissances, qui sont comme un arome anticipé de l'autre vie, tout le reste s'évanouit, et l'orgueil ne monte plus à l'esprit que comme un souffle impur dont le goût amer ne peut le tromper (1). » Il en était là de cet enseignement; tous ces liens nouveaux semblaient devoir l'attacher plus fortement à sa belle et féconde mission, lorsque tout à coup, sans prétexte apparent, il renonce à cette chaire de Notre-Dame, et part pour Rome (mai 1836).

(1) Mémoires.

Il a expliqué lui-même la cause de cette détermination inattendue. En descendant de chaire, à la fin de la station de 1836, il disait : « Je laisse entre les mains de mon évêque cette chaire de Notre-Dame, désormais fondée, fondée par lui et par vous, par le pasteur et par le peuple. Un moment ce double suffrage a brillé sur ma tête : souffrez que je l'écarte de moi-même, et que je me retrouve seul quelque temps *devant ma faiblesse* et devant Dieu. » Dix-sept ans plus tard, rappelant cette même interruption devant le même auditoire, il disait encore : « C'est ici, sous les dalles voisines de l'autel, que reposent mes deux premiers archevêques, celui qui m'appela tout jeune à l'honneur de vous enseigner, et celui qui m'y rappela, après qu'*une défiance de mes forces* m'eut éloigné de vous. » Et enfin, dans ses mémoires, il a dit : *Je compris que je n'étais pas encore assez mûr.* Il se retira donc devant la conscience de sa faiblesse : ce fut là le premier et principal motif. Alors que cette œuvre de l'enseignement apologétique, le rêve de sa vie, paraît assise et fondée, que cette jeune génération qu'il a captivée, applaudit à sa parole et fait bon marché de ses défauts, si même elle ne l'en aime davantage, lui seul hésite ; il s'arrête et demande trois années de

recueillement, d'études et de prière. C'est le propre des grandes âmes de se posséder dans une enivrante gloire, de se juger de sang-froid, non au vent de l'opinion, mais à la lumière calme de la raison; et c'est le propre de la vertu de savoir s'arracher au triomphe, pour aller approfondir dans la retraite la science qui fait les grands docteurs et les saints.

Il faut le dire aussi : à côté de ce concert de louanges, il y avait le concert des clameurs et des blâmes. Si la jeunesse des écoles, pour qui les conférences avaient été fondées, faisait bruit de son enthousiasme, beaucoup, dans le monde ecclésiastique et pieux, ne comprenaient rien à ce nouveau genre de prédication. « Jamais, disaient-ils, la parole sacrée n'avait été annoncée sous cette forme; n'y avait-il pas danger pour la foi dans un enseignement qui sortait des voies battues, et où les âmes, disait-on, avaient plus de risques d'être égarées que d'espoir d'être éclairées? » D'autres, sans aller si loin et tout en admettant la légitimité de procédés nouveaux pour un auditoire exceptionnel, faisaient leurs réserves sur des mots trop hardis, des idées hasardées. Mais, à la faveur de ces remarques assez souvent fondées, la malveillance et l'envie versaient aussi leur venin.

On cherchait à effrayer l'archevêque, cœur plus loyal qu'esprit ferme et profond, par des mots à effet sans cesse rappelés à son oreille : c'était toujours le fantôme de *l'Avenir,* le spectre des idées républicaines et lamenaisiennes (1). L'abbé Lacordaire ressentit le contre-coup de cette influence. Il lui eût été facile de s'expliquer, et de montrer que les vrais héritiers des doctrines de la Mennais n'étaient point de son côté, mais dans les rangs de ceux qui ne lui pardonnaient pas de reconnaître l'effort individuel de l'homme dans sa raison et sa liberté, et qui restaient attachés, comme leur maître avant 1830, au traditionalisme en philosophie, à l'absolutisme en politique. Mais il comprit aussi l'inutilité de la défense avec de pareils adversaires : il jugea plus sage et plus chrétien de se retirer, et d'attendre du temps, des événements et de la grâce de Dieu une plus complète justification. Il s'en alla donc tranquille où la Providence le conduisait pour lui donner bientôt, dans la

(1) « Les sermons de l'abbé Lacordaire, bien compris, se réduisent à des articles de journaux qui figureraient assez bien, encore aujourd'hui, dans un nouvel *Avenir*. Ils constituent, selon nous, la plus parfaite dégradation de la parole, l'anarchie la plus complète de la pensée, nous ne dirons pas théologique, mais simplement philosophique. »

Lettre aux membres du clergé et aux auditeurs de Notre-Dame, par l'auteur du *Prêtre devant le siècle.* — Paris, Beaujouan, rue Saint-André-des-Arts, 32. — 1837.

pensée de la restauration d'un Ordre de prédicateurs, le complément encore imprévu de son œuvre de Notre-Dame, la récompense de son humilité devant les reproches, et de son abnégation devant le triomphe. S'il n'eut pas la claire vue de ce qui l'attendait à Rome, il est permis de croire qu'il en eut au moins le pressentiment. « Je savais bien pourquoi j'entreprenais ce voyage, écrivait-il à son retour; mais je n'aurais jamais cru que la Providence me favoriserait si largement. » Et un jour, à la veille d'une décision importante, il nous disait dans un moment d'expansion : « Toujours, aux époques solennelles de ma vie, j'ai entendu la voix de la Providence qui me poussait intérieurement et me disait comment je devais agir; j'ai toujours suivi cette impulsion secrète qui m'avertissait à temps, et je m'en suis bien trouvé. »

Il choisit donc Rome pour séjour. Il y allait d'instinct, comme la pierre à son centre, comme le fils à sa mère, comme le vaisseau fatigué par les flots cherche le port. Une première fois, après les orages de *l'Avenir,* il y avait trouvé la paix et respiré l'air pur de la vraie liberté; il allait lui redemander le rajeunissement en son âme des mêmes trésors. A l'encontre des rationalistes, qui

redoutent dans le Saint-Siége l'oppresseur des intelligences, il savait, « il avait appris de sa propre expérience que l'Église est la libératrice de l'esprit humain; » il avait encore présent au cœur ce sentiment d'ineffable joie qui l'avait fait s'écrier, en se relevant de sa prière : « Je ne sais ni le jour ni l'heure, mais j'ai vu ce que je ne voyais pas, je suis sorti de Rome libre et victorieux! » Les esprits amoureux de leurs propres pensées fuient Rome avec le même empressement que mettent à la chercher les humbles enfants de la Vérité qui demandent, pour assurer leurs pas, un maître, un conseil, un guide. On l'accusait à Paris d'être resté secrètement attaché au système d'un homme qui s'était violemment séparé de l'unité catholique; il ne trouvait pas de meilleure réponse que d'aller vivre à Rome, au centre même de cette unité, sous les yeux de celui qui est le juge souverain des controverses. Ces attaques nous étonnent aujourd'hui, et on ne sait vraiment comment s'expliquer cet acharnement contre un prêtre qui, le premier, s'était si admirablement soumis; qui, en 1834, aux *Paroles d'un croyant* avait répondu par une réfutation expresse et publique du système de *la raison générale*, et qui, pour achever de dissiper tous les nuages, venait

à Rome travailler, pour ainsi dire, sous les yeux du Saint-Père. Et cependant, après dix-huit mois de séjour dans cette ville, lorsque ce prêtre annoncera le dessein de rétablir en France un Ordre tombé, on écrira de Paris à Rome de se défier de cette entreprise, que cet Ordre est destiné à servir de refuge et de citadelle aux anciens amis de M. de la Mennais. Ces faits nous donnent la mesure des obstacles que ce prêtre, aussi humble que ferme, était appelé à rencontrer dans toutes ses démarches même les plus pures et les plus divines; ils nous montrent combien il fut heureusement inspiré dans cette interruption de ses conférences et ce séjour à Rome, sans lequel peut-être rien de ce qu'il a fait plus tard n'eût été possible.

Installé à Rome, il se met sans retard au travail en homme qui a son but parfaitement défini, et qui prend son temps pour y arriver sûrement. « Je m'occupe, écrit-il, d'un travail de longue haleine, qui remplit suffisamment mes jours, et me donne la satisfaction d'apporter ma part de travail sacerdotal à l'Église. »

Il y était depuis quelques mois, lorsque M. de la Mennais publia contre le Saint-Siége un nouvel ouvrage : *Les affaires de Rome,* espèce de réquisitoire contre ses anciens juges, et dont Mme Swet-

chine disait : « Il n'y a qu'un ange et qu'un prêtre qui puissent tomber si bas. » L'abbé Lacordaire, dont le nom était mêlé à ce procès, crut de son devoir de répondre. Il y était tout préparé. Il venait de subir une seconde fois le charme incommunicable de cette ville « où tous les peuples ont passé, où toutes les gloires sont venues, où toutes les imaginations cultivées ont fait au moins de loin un pèlerinage, le tombeau des apôtres et des martyrs, le concile de tous les souvenirs, Rome (1) ! » Il répondit par l'admirable *Lettre sur le Saint-Siége*. M. de la Mennais n'y était point nommé. Mais quelle réfutation ! quelle distance entre l'ancien maître, captif volontaire de l'orgueil, et l'ancien disciple, noble affranchi de la vérité ! Là où le premier n'avait pu élever le débat au-dessus des affaires d'un homme avec Rome, le second l'avait porté dans les affaires de Rome avec l'Europe, avec l'humanité, avec Dieu. Si Dieu veut établir le règne de la Vérité sur la terre, dès l'origine il choisit une ville qui en sera la citadelle, et cette ville, ce n'est pas Jérusalem, c'est Rome. S'il veut, après la rédemption de l'humanité par le sang de son Fils, ouvrir sur le monde les quatre

(1) *Lettre sur le Saint-Siége.*

grands fleuves de ce sang réparateur, ce n'est plus du rocher du Calvaire, c'est de la pierre du Vatican qu'il fera jaillir cette source divine. Et enfin, si l'Europe, si les nations ont un avenir, une espérance de salut dans leurs commotions présentes, c'est vers Rome qu'elles doivent tourner leurs regards, c'est de là que toujours leur viendra la vie. La mission providentielle de Rome dans le passé, dans le présent et dans l'avenir, tel est le cadre de cet écrit, qui brillera au front de son auteur comme une des plus pures gloires de son génie et de sa foi. Ce ne sont que des aperçus, des perspectives, mais d'une grandeur saisissante; des conclusions, mais d'une clarté que le temps rend chaque jour plus vive et plus profonde. Quelle actualité! quelle éloquence dans cet élan de foi et d'amour qui couronne si dignement ces belles pages!

« Lorsque le temps aura fait justice des malheureuses théories qui, en asservissant l'Église catholique, lui ont enlevé une grande partie de son action sociale, il sera facile de savoir quel remède y porter; on connaîtra que l'art de gouverner les hommes ne consiste pas à lâcher sur eux la liberté du mal, en mettant le bien sous fidèle et sûre garde. On délivrera le bien; on dira

aux hommes fatigués d'ennuis séculaires : Vous voulez vous dévouer à Dieu? dévouez-vous. Vous voulez vous retirer de ce monde trop plein où les intelligences surabondent? retirez-vous. Vous voulez consacrer votre fortune au soulagement de vos frères mourants? consacrez-la. Vous voulez donner votre vie à enseigner le pauvre et le petit? enseignez-les. Vous portez un nom chargé de trois siècles de haines, parce que vos vertus apparurent tard dans un monde qui n'en était plus digne, et vous n'êtes pas rebutés de le porter encore? portez-le. Vous tous qui voulez le bien sous quelque forme que ce soit, qui livrez la guerre à l'orgueil et aux sens révoltés, venez, et faites. Nous nous sommes usés à combiner des formes sociales, et la vie n'est jamais descendue de nos creusets brisés. Qui a la vie la donne; qui a l'amour le répande; qui a le secret le dise à tous! Alors commenceront des temps nouveaux, avec une nouvelle effusion de richesses; et la richesse, ce n'est ni l'or, ni l'argent, ni les vaisseaux qui rapportent des extrémités de la terre des choses précieuses, ni la vapeur ou les chemins de fer, ou tout ce que le génie de l'homme peut arracher aux entrailles de la nature : la richesse, il n'y en a qu'une, et c'est l'amour. De Dieu à l'homme, de la terre au

ciel, l'amour seul unit et remplit tout : il est le commencement, le milieu et la fin des choses. Qui aime sait, qui aime vit, qui aime se dévoue, qui aime est content, et une goutte d'amour, mise dans la balance avec tout l'univers, l'emporterait comme la tempête ferait d'un brin de paille. »

On le voit, sa pensée se préoccupait déjà de la liberté à obtenir pour les Ordres religieux, et cette page était une éloquente plaidoirie en leur faveur.

Le manuscrit de cette *Lettre* fut montré à Rome, par l'auteur, aux juges compétents, qui donnèrent une entière approbation. L'abbé Lacordaire aurait pu s'en contenter et envoyer l'opuscule à son libraire ; il préféra, par délicatesse, l'adresser d'abord à Mgr de Quélen, pour avoir son avis. Mme Swetchine fut chargée de cette mission : elle y employa son crédit auprès de l'archevêque ; elle y mit son tact habituel pour ces sortes d'affaires, aidé encore par son affection pour l'auteur et par son admiration pour l'écrit. Et, chose étrange autant que triste, elle n'y réussit pas. L'avis de l'archevêque ou plutôt de son conseil fut l'ajournement, mot plus doux qui dissimulait mal une décision plus sévère. On mettait en avant l'inopportunité de cette défense du Saint-Siége, cer-

taines phrases qui donneraient prise à l'attaque, la tranquillité de l'auteur à ménager, etc. L'abbé Lacordaire ne pouvait se méprendre sur les vraies intentions, non de Mgr de Quélen, qui l'aima toujours sincèrement, mais de ceux qui lui suggéraient de pareilles objections. Toutes les parties de cette apologie du Saint-Siége avaient été mesurées avec prudence et pesées avec attention. Il avait pris ses précautions pour rassurer ses adversaires de Paris, qui l'accusaient de tendances trop radicales et de haine systématique contre certaines formes de gouvernement; et l'on s'en souviendra, en 1848, lorsqu'on ira puiser dans cette même *Lettre* des armes contre sa candidature à l'Assemblée. En réponse à un livre de passion et de personnalités, il avait placé la politique du Saint-Siége à une telle hauteur, que toute question de parti et de nom propre disparaissait. Rome avait lu son livre, et l'avait approuvé : Paris le désapprouvait. Si l'on se rappelle qu'il existait autour de Mgr de Quélen des hommes qui, de l'aveu de M. Affre, avaient poussé l'archevêque à confier la chaire de Notre-Dame à l'abbé Lacordaire dans le secret espoir de l'en voir descendre avec humiliation, qui, par leurs incessantes tracasseries, l'en avaient éloigné pour un temps, et qui, même

à Rome, le pousuivaient de leurs attaques dans les journaux (1), on appréciera mieux l'humble attitude de l'abbé Lacordaire devant un refus si imprévu. Il y eut un échange de lettres et de notes; l'archevêque désira posséder le manuscrit en propre, et l'abbé Lacordaire le pria même de le détruire. L'archevêque, heureusement, n'en fit rien, et la *Lettre sur le Saint-Siége* ne fut publiée que plus d'un an après, au commencement de 1838, à la joie des vrais amis de Rome, et sans qu'aucune des craintes mises en avant (est-il besoin de le dire?) se soit réalisée.

Ces contrariétés n'étaient pas de nature à lui faire regretter Paris. A Rome, au contraire, il recevait partout le meilleur accueil. On lui offrait une place de chapelain à Saint-Louis-des-Français, et il se confirmait dans la pensée d'y prolonger son séjour. Il écrit au commencement de 1837: « Je suis on ne peut mieux traité à Rome par tout le monde. Je regrette mes amis et cette excellente jeunesse que j'aime tant. Mon temps ne sera pas perdu, et il faut bien s'asseoir un peu, même pour faire le bien... A aucune époque je ne me suis senti plus calme et plus heureux. J'ai la con-

(1) Voir *Mme Swetchine*, par M. de Falloux, t, I, p. 373.

science d'être au port. Nulle part il ne règne avec autant de sécurité une liberté si grande. Chacun n'y fait pas des dogmes de ses idées, une Église de son parti. Les passions lointaines qui voudraient s'y glisser y expirent comme l'écume au bord de la mer... J'ai tout à fait renoncé à Paris. Tous mes meubles sont vendus. Le succès de M. de Ravignan, si heureux pour la religion, a facilité beaucoup l'accomplissement de mes résolutions. Il eût été difficile que je ne retournasse pas à Notre-Dame si on n'avait pu m'y remplacer; la Providence y a pourvu, et c'est d'ailleurs en soi une chose bien convenable que l'œuvre de Notre-Dame ne soit pas personnelle, mais devienne une occasion à plusieurs talents de se produire pour la gloire du clergé et l'instruction de la jeunesse. Tout va donc au mieux (1). »

Il parlait ainsi au commencement de 1837, lorsque, dans l'été de cette même année, un de ses anciens condisciples et amis de Saint-Sulpice, M. l'abbé Chalandon, chanoine théologal de Metz, aujourd'hui archevêque d'Aix, le rencontra à Rome et lui offrit de venir prêcher à Metz pendant l'hiver.

(1) *Lettres à Mme la comtesse Eudoxie de la Tour du Pin, et à Mme de Favencourt*, publiées par Mme de Favencourt. — Douniol, Paris, 1866.

Cette ouverture lui plut. Les conseils éclairés de Mme Swetchine et sa propre expérience commençaient à lui faire sentir qu'un complet isolement, « une vie de cabinet, toujours froide et non stimulée, n'était pas sa vocation. » Ne serait-il pas utile aussi d'essayer en province le bien qu'il avait fait à Paris, et de répandre l'idée d'un genre d'enseignement nécessaire à une certaine classe d'esprits en France? Il le croyait. Nous le voyons cependant, avant de donner sa parole, prendre conseil de ses amis de Paris. Ce n'est pas seulement M. de Montalembert ou Mme Swetchine qu'il consulte, mais un nom nouveau, Mme la comtesse Eudoxie de la Tour du Pin, dont les relations touchantes et peu connues avec le Père Lacordaire nous ont été révélées par une amitié commune. C'est d'elle qu'il écrivait en 1851 : « Elle était depuis vingt ans une des forces de ma vie par l'élévation de son esprit, sa sympathie avec le mien et l'admirable dévouement qui la remplissait. » Souvent, étant à Paris et ayant à prendre une décision, il courait à Versailles consulter celle qu'il appelait « une bien digne et bien rare amie. » Prendre conseil n'était pas un mérite chez lui, c'était un besoin du cœur autant que de l'esprit. Défiant de lui-même par génie et par vertu, il

croyait volontiers aux lumières de ses amis, et se faisait, sans s'en douter, de la joie de penser comme eux, une raison d'incliner à leur avis. « Nos propres pensées sont toujours si peu assurées, écrivait-il à cette même amie de Versailles, qu'on est charmé de les trouver conformes à celles des personnes que l'on estime et que l'on aime. » Il la consulte donc sur le projet d'aller prêcher l'hiver à Metz, avec la simplicité d'un enfant, et la conscience du plaisir fait à une amie à laquelle on écrit : « J'ai besoin de vos conseils, et je vous les demande sous le secret... Dites-moi votre pensée sur tout cela... Qu'en pensez-vous ? »

La station de Metz arrêtée, il se disposait à rentrer en France, lorsque le choléra le retint à Rome. La crise fut courte, mais terrible. Tout le monde abandonnait la ville; il alla se mettre à la disposition du cardinal vicaire. Il écrit en même temps (31 août) : « Vous savez l'état de Rome. Quand même les routes seraient libres, je ne puis plus songer à la quitter dans de si tristes circonstances. Mon peu de connaissance de la langue italienne, surtout parlée par le peuple, ne me permet pas d'être d'un grand secours; mais c'est une consolation de mon impuissance

d'être au moins sous le coup des mêmes dangers (1). »

A la fin de septembre 1837, les traces du fléau ayant à peu près disparu, il fit ses préparatifs de départ, et le 24 il écrit : « Je pars demain à quatre heures du matin par un voiturin qui me mène en treize jours à Milan sans encombre et sans quarantaine, avec l'abbé de Solesmes, un jeune Français de notre connaissance et un gentleman anglais catholique. Je m'en vais content de mon voyage, de mon séjour à Rome, de tout ce que j'ai appris, aimant le Saint-Siége, malgré tous ses malheurs, et la France plus que jamais. J'ai vu le pape à temps, et reçu de lui des souvenirs précieux (2). »

Il emportait de Rome une autre pensée qu'il ne dit pas, mais qui le poursuit sans relâche, une pensée qui l'accable de son poids, et sous laquelle *son âme tombe comme un cavalier sous son cheval* (3), une pensée dont sa correspondance ne porte pas trace, mais qui va changer et transformer sa vie. Il songe non-seulement à se faire religieux, mais à rétablir en France un Ordre détruit. Il n'est pas décidé encore; mais c'est dans

(1) Lettres inédites.
(2) *Idem.*
(3) Mémoires.

ce séjour de dix-huit mois à Rome que la lumière s'est levée sur son âme et qu'il s'est entendu appeler d'en haut. Lui seul peut nous initier aux mystères intimes de sa vocation dominicaine, nous en dire les causes, les difficultés, les progrès, la victoire, et il l'a fait dans des circonstances qui ajoutent à l'intérêt du récit le respect sacré des dernières paroles d'un mourant. Cette *Notice sur le rétablissement en France de l'Ordre des Frères Prêcheurs* a été dictée, nous l'avons déjà dit, sur son lit de mort. Le chapitre que nous en extrayons, et dont M. de Montalembert a déjà cité un long fragment, sera pour nous surtout, ses enfants, comme un dernier regard sur sa famille religieuse, comme un ressouvenir de sa vie à l'endroit le plus divin et le plus voilé. Il ne l'avait jamais ouverte à cette page; ce fut comme ce chant suprême, dernier cri de l'âme, qui clôt une destinée et l'immortalise; après quoi le livre devait être fermé pour toujours.

« Mon long séjour à Rome me permettant beaucoup de réflexions, je m'étudiais moi-même et j'étudiais aussi les besoins généraux de l'Église, Quant à moi, parvenu déjà à ma trente-quatrième année, entré dans le clergé depuis douze ans, et ayant paru deux fois avec quelque éclat dans ce

qui avait été tenté pour la défense et le progrès de la religion en France, je me voyais seul encore, sans liens avec aucune institution ecclésiastique, et plus d'une fois la bonne volonté de M. de Quélen avait essayé de me faire comprendre que le ministère des paroisses était le seul où il pût me soutenir et m'élever. Or je ne me sentais aucune vocation pour ce genre de service, et je voyais bien en même temps que, dans l'état actuel de l'Église de France, aucune autre porte n'était ouverte au désir naturel de sécurité et de stabilité qu'éprouve tout homme raisonnable.

« Si de ces considérations personnelles je passais aux besoins de l'Église elle-même, il me semblait clair que depuis la destruction des ordres religieux, elle avait perdu la moitié de ses forces. Je voyais à Rome les restes magnifiques de ces institutions fondées par les plus grands saints, et sur le trône pontifical siégeait alors, après tant d'autres, un religieux sorti du cloître illustre de Saint-Grégoire-le-Grand. L'histoire, plus expressive encore que le spectacle de Rome, me montrait, dès la sortie des catacombes, cette suite incomparable de cellules, de monastères, d'abbayes, de maisons d'étude et de prière, semées des sables de la Thébaïde aux extrémités de l'Ir-

lande, et des îles parfumées de la Provence aux froides plaines de la Pologne et de la Russie. Elle me nommait saint Antoine, saint Basile, saint Augustin, saint Martin, saint Benoît, saint Colomban, saint Bernard, saint François d'Assise, saint Dominique, saint Ignace, comme les patriarches de ces familles nombreuses qui avaient peuplé les déserts, les forêts, les villes, les camps, et jusqu'au siége de saint Pierre, de leurs héroïques vertus. Sous cette trace lumineuse, qui est comme la voie lactée de l'Église, je discernais pour principe créateur les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, clefs de voûte de l'Évangile et de la parfaite imitation de Jésus-Christ. Jésus-Christ avait été pauvre, vivant, dans son enfance, d'un travail manuel, et, durant le cours de sa vie apostolique, de la seule charité de ceux qui l'aimaient; il avait été chaste; il avait pratiqué l'obéissance envers son Père jusqu'à la mort de la croix. C'était là le modèle souverain laissé par lui à ses apôtres, et le germe fécond qui avait fleuri plus tard, le long de tous les siècles, dans l'âme des saints fondateurs d'Ordres. C'est en vain que la corruption avait, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, rongé ces vénérables instituts. Là où la chair avait passé, l'esprit ramenait son

souffle, et la corruption elle-même n'était que la flétrissure de longues vertus, comme on voit, dans les forêts où la hache n'entre point, tomber des arbres séculaires sous le poids d'une vie qui vient de trop loin pour résister à la caducité. Fallait-il croire que l'heure était venue où l'on ne reverrait plus ces grands monuments de la foi et ces divines inspirations de l'amour de Dieu et des hommes? Fallait-il croire que le vent de la révolution, au lieu d'être pour eux une vengeance passagère de leurs fautes, avait été l'épée et le sceau de la mort? Je ne pouvais le croire; tout ce que Dieu a fait est immortel de sa nature, et il ne se perd pas plus une vertu dans le monde qu'il ne se perd un astre dans le ciel.

« Je me persuadais donc, en me promenant dans Rome et en priant Dieu dans ses basiliques, que le plus grand service à rendre à la chrétienté, au temps où nous vivons, était de faire quelque chose pour la résurrection des Ordres religieux. Mais cette persuasion, tout en ayant pour moi la clarté même de l'Évangile, me laissait indécis et tremblant quand je venais à considérer le peu que j'étais pour un si grand ouvrage. Ma foi, grâce à Dieu, était profonde; j'aimais Jésus-Christ et son Église par-dessus toutes les choses créées.

Je n'avais aucune ambition des honneurs ecclésiastiques, et je n'en avais jamais eu d'aucune sorte, même avant d'être converti à Dieu, qui portât sur les objets ordinaires où s'attache l'espérance des hommes. J'avais aimé la gloire, avant d'aimer Dieu, et rien autre chose. Cependant, en descendant en moi, je n'y trouvais rien qui me parût répondre à l'idée d'un fondateur ou d'un restaurateur d'Ordre. Dès que je regardais ces colosses de la piété et de la force chrétiennes, mon âme tombait sous moi comme un cavalier sous son cheval. Je demeurais par terre découragé et meurtri. L'idée seule de sacrifier ma liberté à une règle et à des supérieurs m'épouvantait. Fils d'un siècle qui ne sait guère obéir, l'indépendance avait été ma couche et mon guide. Comment pourrais-je me transformer subitement en un cœur docile et ne plus chercher que dans la soumission la lumière de mes actes?

« Puis je me prenais à considérer ceci : la difficulté de réunir des hommes ensemble, la diversité des caractères, la sainteté des uns, la médiocrité des autres, l'ardeur de ceux-ci, la glace de ceux-là, les tendances si opposées des esprits, et tout ce qui fait, même pour les saints, qu'une communauté religieuse est à la fois le plus con-

solant et le plus douloureux des fardeaux. Après la difficulté des âmes se présentait à moi celle des corps. J'étais sans fortune; je mangeais à Rome les derniers restes d'un faible patrimoine. Comment acheter de grandes maisons pour y pourvoir aux besoins d'une foule de religieux aussi nécessiteux que moi? Devais-je donc, sur la foi de la Providence, me jeter dans les hasards d'une tentative aussi périlleuse?

« Ce n'était pas tout : les obstacles extérieurs se dressaient devant moi comme des montagnes... Devais-je attendre du gouvernement français au moins la tolérance? Bien que les lois de la révolution n'eussent fait que deux choses : déclarer que l'État ne reconnaissait plus les vœux religieux, et enlever aux communautés leur patrimoine héréditaire; bien que le vœu soit, de sa nature, un acte de conscience libre et insaisissable, et que la vie commune soit un des droits naturels de l'homme, cependant, même dans cette limite et sous cette forme, le gouvernement de 1830 était évidemment peu disposé à laisser les Ordres religieux renaître sur le sol français. Il y supportait les Jésuites comme un fait accompli, et encore ces religieux n'y avaient-ils qu'une existence précaire, à tout moment menacée par le cours de

l'opinion. Cette opinion était le dernier et le plus difficile obstacle à franchir; elle avait conservé sur les Ordres religieux toutes les traditions du XVIIIe siècle, et ne discernait pas la différence fondamentale qui existe entre les communautés vivant au jour le jour de leur travail, et ces associations puissantes reconnues par l'État, elles et leurs biens. Aucune association, même littéraire ou artistique, ne pouvant s'établir en France sans une autorisation préalable; cette servitude extrême, mais acceptée, donnait aux préjugés un moyen facile de se couvrir contre toute invocation du droit naturel et du droit public. Que faire dans un pays où la liberté religieuse, admise de tous comme un principe sacré du monde nouveau, ne pouvait cependant protéger dans le cœur d'un citoyen l'acte invisible d'une promesse faite à Dieu, et où cette promesse, arrachée de son sein par des interrogations tyranniques, suffisait pour lui ravir les avantages du sort commun? Quand un peuple en est là, et que toute liberté lui paraît le privilége de ceux qui ne croient pas contre ceux qui croient, peut-on espérer d'y voir régner jamais l'équité, la paix, la stabilité, et une civilisation qui soit autre chose que le progrès matériel?

« On le voit, ma pensée ne rencontrait nulle part que des écueils, et, moins heureux que Christophe Colomb, je ne découvrais pas même une planche pour me porter au rivage de la liberté. Ma seule ressource était dans l'audace qui animait les premiers chrétiens, et dans leur inébranlable foi à la toute-puissance de Dieu. Le christianisme, me disais-je, n'existerait pas dans le monde s'il ne s'était rencontré des gens obscurs, des plébéiens, des ouvriers, des philosophes, des sénateurs, des petits et des grands, pour suivre l'Évangile malgré toutes les lois des Césars. La croix n'a pas cessé d'être une folie, et *ce qu'il y a de plus faible en Dieu* n'a pas cessé, selon la parole de saint Paul, *d'être plus fort que toutes les forces de l'homme*. Celui qui veut faire quelque chose pour l'Église et qui ne part pas de cette conviction, tout en ne négligeant rien des moyens humains que les circonstances lui permettent d'employer, sera toujours impropre au service de Dieu. Les premiers chrétiens ne mouraient pas seulement, ils écrivaient et parlaient; ils s'efforçaient de convaincre le peuple et les empereurs de la justice de leur cause; et saint Paul, annonçant Jésus-Christ à l'aréopage, se servait des ruses de la plus ingénieuse éloquence pour le persuader.

Il y a toujours dans le cœur de l'homme, dans l'état des esprits, dans le cours de l'opinion, dans les lois, les choses et les temps, un point d'appui pour Dieu. Le grand art est de le discerner et de s'en servir, tout en mettant dans la vertu secrète et invisible de Dieu lui-même le principe de son courage et de son espérance. Le christianisme n'a jamais bravé le monde; jamais il n'a insulté la nature et la raison; jamais il n'a fait de sa lumière une puissance qui aveugle à force d'irriter; mais, aussi doux que hardi, aussi calme qu'énergique, aussi tendre qu'inébranlable, il a toujours su pénétrer l'âme des générations, et ce qui lui restera de fidèles jusqu'au dernier jour, ne lui sera conquis et gardé que par les mêmes voies.

« Je m'encourageais par ces pensées, et il me venait à l'esprit que toute ma vie antérieure, et jusqu'à mes fautes, m'avaient préparé quelque accès dans le cœur de mon pays et de mon temps. Je me demandais si je ne serais pas coupable de négliger ces ouvertures par une timidité qui ne profiterait qu'à mon repos, et si la grandeur même du sacrifice n'était pas une raison de le tenter.

« Après la question générale venait la question

secondaire, qui était de savoir à quel Ordre je me donnerais. Les Ordres religieux se distinguent en deux branches parfaitement distinctes : les uns consacrés, dans l'ombre des cloîtres, à la perfection intérieure du religieux lui-même, et n'entrant dans le service public de l'Église que par la prière et par la pénitence; les autres voués au salut commun par l'action extérieure de la science, de la parole et de vertus qui, nées dans la retraite, en sortent comme Jésus-Christ par le Calvaire ou le Thabor. Entre ces derniers, les seuls où mon choix pouvait se prendre, l'histoire ne me montrait que deux grands instituts : l'un, né au XIIIe siècle pour la défense de l'orthodoxie contre l'invasion des premières grandes hérésies latines; l'autre, suscité au XVIe siècle pour être une barrière à la diffusion du protestantisme, forme suprême de l'erreur religieuse en Occident. Rivaux partout et toujours parce que leurs armes étaient les mêmes et le but identique, il y avait cependant entre ces deux instituts des différences notables. Saint Dominique avait chargé le corps en donnant beaucoup de latitude à l'esprit: saint Ignace avait resserré l'esprit dans des liens plus étroits, mais en affranchissant le corps des prescriptions qui peuvent l'affaiblir et le rendre

moins propre au ministère actif de l'enseignement et de la prédication : saint Dominique avait donné à son gouvernement la forme d'une monarchie tempérée par des élections d'où sortaient les supérieurs et par des chapitres d'où sortait la législation; saint Ignace avait donné au sien la forme d'une monarchie absolue. Il me fallait donc choisir entre la Compagnie de Jésus et l'Ordre des Frères-Prêcheurs, ou plutôt je n'avais pas de choix à faire, puisque les Jésuites existant en France, ils n'avaient pas besoin d'y être rétablis. La force des choses ne me laissait donc aucun doute sur ce second point; mais, en me mettant face à face avec la nécessité d'être un religieux dominicain, elle augmentait pourtant mes craintes et mes irrésolutions. Les austérités matérielles de cet Ordre, telles que l'abstinence perpétuelle de la chair, le long jeûne du 14 septembre à Pâques, la psalmodie de l'office divin, le lever de nuit, se présentaient à moi comme impraticables avec nos corps énervés et avec les travaux de l'apostolat si prodigieusement accrus par la rareté des missionnaires et des prédicateurs. Je savais par expérience la prostration de forces où jette un seul discours sorti de l'âme devant une nombreuse assemblée, et je me demandais com-

ment l'abstinence et le jeûne étaient compatibles avec de tels efforts de la nature et un si profond épuisement. En étudiant néanmoins les constitutions de l'Ordre, je vis qu'elles présentaient des ressources contre elles-mêmes, ou plutôt que l'austérité générale y était sagement tempérée par ce pouvoir qu'ont les supérieurs d'accorder des dispenses, non-seulement pour cause d'infirmité, mais pour cause de faiblesse, et même par le seul motif du salut des âmes. Je remarquai que la seule limite imposée aux supérieurs dans l'usage de ces dispenses, était qu'elles n'allassent jamais jusqu'à embrasser la communauté tout entière. Cette latitude me fit comprendre que là comme ailleurs *la lettre tue, et l'esprit vivifie*. Je m'attachai à connaître la vie de saint Dominique et les saints mémorables qui ont été derrière lui comme l'éclatante poussière de ses vertus. Les saints sont les grands hommes de l'Église, et ils marquent sur les sommets de son histoire les points les plus élevés où la nature humaine ait atteint. Plus un Ordre en a produit, plus il est manifeste que la grâce de Dieu a été dans sa fondation et persiste dans son immortalité. Tout cela me rassurait, et des quatre éléments qui composent tout institut religieux, une législation, un

esprit, une histoire et une grâce, aucun ne refusait à celui de saint Dominique sa part de grandeur.

« Néanmoins, en rentrant en France vers la fin de 1837, je n'étais point décidé. Après avoir prêché à Metz, pendant tout l'hiver de 1838, une mission qui fut très-suivie, je revins à Paris. Là, je m'ouvris plus ou moins à ceux qui m'aimaient. Nulle part je ne rencontrai d'adhésion. Mme Swetchine me laissait faire plutôt qu'elle ne me soutenait. Les autres ne voyaient dans mon projet qu'une pure chimère. Selon celui-ci le temps des Ordres religieux était passé; selon celui-là la Compagnie de Jésus suffisait à tout, et il était inutile d'essayer la résurrection de sociétés qui n'étaient plus nécessaires; quelques-uns ne voyaient dans l'Ordre de saint Dominique qu'un institut décrépit, empreint des idées et des formes du moyen âge, dépopularisé par l'inquisition, et me conseillaient, si je voulais tenter l'aventure, de créer quelque chose de nouveau. Cependant il fallait se déterminer. J'avais perdu ma mère quelques années auparavant, le 2 février 1836, et je ne pouvais plus m'abriter sous sa vieillesse protectrice; d'une autre part, le retour à Rome n'avait plus de sens. Pressé par la situation même,

et sollicité par une grâce plus forte que moi, je pris enfin mon parti; mais le sacrifice fut sanglant. Tandis qu'il ne m'en avait rien coûté de quitter le monde pour le sacerdoce, il m'en coûta tout d'ajouter au sacerdoce le poids de la vie religieuse. Toutefois, dans le second cas comme dans le premier, une fois mon consentement donné, je n'eus ni faiblesse ni repentir, et je marchai courageusement au-devant des épreuves qui m'attendaient. »

Une circonstance qui dut encourager l'abbé Lacordaire dans son projet, fut la tentative et le succès de l'abbé Guéranger pour le rétablissement des Bénédictins en France. Ils s'étaient connus à Rome; la communauté de vues et de pensées les avait mis en relations d'amitié, et, la sanction du Saint-Siége obtenue pour Solesmes, l'abbé Lacordaire l'annonçait à ses amis de Paris comme un triomphe. « Nous avons enfin un abbé crossé et mitré... Solesmes est érigé en abbaye; l'abbé sera à vie, et tous les autres établissements à venir de Saint-Benoît seront sous sa dépendance... C'est un miracle (1). » Le succès n'était pourtant pas complet, et l'abbé Lacordaire, dans

(1) Lettres à Mme de la Tour du Pin.

son nouveau voyage à Rome, en 1838, aura le bonheur de changer et d'améliorer la position de l'abbaye de Solesmes par un entretien avec le cardinal Lambruschini et un mémoire présenté au cardinal Sala. Ce mémoire, rédigé par l'abbé Lacordaire, eut son effet; quelques jours après le général des Jésuites lui répétait : « Vous êtes venu bien à point pour cette affaire. »

Aussi ne sommes-nous pas surpris de le trouver à Solesmes pendant deux mois de l'été de 1838, étudiant les constitutions de l'Ordre de Saint-Dominique, et mûrissant son projet dans la retraite et la prière. « Solesmes, écrit-il, m'offre un asile très-agréable, du loisir, des livres, des gens pieux et instruits, enfin une grande économie (1). Je m'y trouve parfaitement heureux et content. J'ai déjà dévoré, en huit jours, je ne sais combien de gros livres sur notre affaire, et j'y suis toujours plus confirmé. Chose singulière! il est venu me voir un ecclésiastique homme de bien tout à fait, pour me conseiller de faire ce dont je m'occupe; la même chose m'était déjà arrivée à Metz. La seule considération qui m'ef-

(1) Lettre VIe à Mme de la Tour du Pin.

fraie quelquefois, c'est de me trouver trop imparfait. Je reconnais en moi de bonnes choses, et surtout un véritable profit depuis quatorze ans que je suis entré au service de Dieu. Il me semble que je suis désintéressé, sobre, point trop orgueilleux, bien plus détaché du monde et du bruit que jamais, bien plus capable de mourir à moi-même, porté vers Dieu par l'intelligence et par le cœur, facilement ému des choses divines, et cependant ma vie me paraît si ordinaire au fond! Enfin, Dieu disposera de moi selon sa volonté. Je me rassure parce que je n'ai jamais rien fait avec plus de calme et de maturité. Vous ne sauriez croire combien je suis tranquille et patient. Le temps ne me presse pas, ce qui n'est pas l'ordinaire chez moi. L'abbé de Solesmes me croit tout à fait propre à cette œuvre, il m'y encourage beaucoup (1). »

Son séjour en France ne fut pas d'une année entière. Parti de Rome au mois de septembre 1837, il allait y retourner en juillet 1838. Ses plans étaient mûrs, une force secrète le poussait à briser les derniers liens et à mettre la main à l'œuvre. Ses lettres d'alors sont le plus fidèle

(1) Lettre à Mme Swetchine. — Juin 1838.

reflet de son âme, et c'est pourquoi nous ne nous lassons pas de le laisser raconter lui-même sa vie, ses impressions, ses joies intimes et religieuses.

CHAPITRE IX

1838-1839

Première tentative d'exécution. — *Mémoire pour le rétablissement en France des Frères-Prêcheurs.* — Départ pour Rome avec Réquédat.

Avant de partir pour Rome, l'abbé Lacordaire voulut prendre congé de Mgr de Quélen et s'ouvrir à lui de ses intentions. Cette entrevue est racontée dans les Mémoires avec des circonstances singulières.

« M. de Quélen ne connaissait point encore mon projet, et me croyait revenu à Paris pour y reprendre le cours de mes Conférences de Notre-Dame. Je dus aller l'instruire. Il habitait alors au pensionnat des Dames du Sacré-Cœur. Après m'avoir écouté, il me dit froidement : « Ces choses-là sont dans la main de Dieu; mais sa volonté ne s'est point manifestée. » Or il allait à l'instant même m'en donner une manifestation,

et, avec elle, le premier encouragement que j'eusse encore reçu. Comme je me levais pour prendre congé, je lui dis que si nous rétablissions en France l'Ordre des Frères-Prêcheurs, sans doute saint Hyacinthe nous serait favorable. Saint Hyacinthe était un de ses noms de baptême et en même temps l'un des grands saints de la famille dominicaine. « — Sans doute, me répondit-il, et peut-être est-ce vous qui accomplirez mon songe. — Quel songe, Monseigneur? — Quoi! vous ne connaissez pas mon songe? — Non, Monseigneur. — Eh bien, je vais vous le raconter; asseyez-vous. » Et alors, d'une manière charmante, comme un homme tout à fait changé, il me fit le récit qu'on va lire :

« J'avais été nommé coadjuteur de Paris, avec le titre d'archevêque de Trajanople. Au mois d'août 1820, M. le cardinal de Périgord voulut donner dans son palais une retraite particulière aux seuls curés de Paris, et, à cette occasion, je vins prendre un appartement à l'archevêché. Dans la nuit du 3 au 4 août, veille de la fête de saint Dominique, comme l'horloge de Notre-Dame sonnait deux heures du matin, du moins il me le parut, je me crus transporté dans les jardins du palais, en face du petit bras de la Seine

qui coule entre les bâtiments de l'Hôtel-Dieu. J'étais assis dans un fauteuil. Au bout de quelques moments, je vis une grande multitude qui s'amassait sur les bords du fleuve et qui regardait vers le ciel. Le ciel était pur et sans nuages, mais le soleil y paraissait couvert d'un voile noir d'où ses rayons s'échappaient comme du sang; sa course était rapide, et il semblait se précipiter vers l'extrémité de l'horizon. Bientôt il y disparut, et tout le peuple s'enfuit en s'écriant : « Ah! quel malheur! » Resté seul, je vis les eaux de la Seine s'enfler par un flux qui venait du côté de la mer et monter à gros bouillons dans l'étroit canal qu'elles remplissaient. Des monstres marins arrivaient avec les flots, s'arrêtaient en face de Notre-Dame et de l'archevêché, et faisaient effort pour se précipiter du fleuve sur le quai. Alors une seconde vision commença : je fus transporté dans un couvent de religieuses vêtues de noir où je demeurai très-longtemps. Cet exil fini, je me retrouvai au même lieu où mon songe avait commencé. Mais le palais archiépiscopal avait disparu, et à sa place s'étendait sous mes yeux une pelouse fleurie. Les eaux de la Seine avaient repris leur cours naturel; le soleil brillait de son éclat accoutumé, l'air était frais et comme par-

fumé des baumes du printemps, de l'été et de l'automne mêlés ensemble : c'était, dans toute la nature, quelque chose que je n'avais jamais senti. Pendant que j'en jouissais avec une sorte d'ivresse, j'aperçus à ma droite dix hommes vêtus de blanc; ces dix hommes plongeaient leurs mains dans la Seine, en retirant les monstres marins que j'y avais vus, et les déposaient sur le gazon, transformés en agneaux. Vous le voyez, ajouta M. de Quélen, tout ce songe de 1820 s'est fidèlement accompli. La monarchie, représentée par le soleil couvert d'un voile noir, est tombée précipitamment, au milieu de la confiance et de la joie causées par la prise d'Alger; le peuple s'est jeté sur Notre-Dame et sur mon palais. Le palais a été détruit, et une pelouse semée d'arbres en couvre l'emplacement. J'ai longtemps habité et j'habite encore ici même où je vous parle dans une maison de religieuses vêtues de noir. Que reste-t-il pour que mon songe ait tout son accomplissement, sinon de voir à Paris ces hommes vêtus de blanc et occupés à en convertir le peuple? Or, c'est peut-être vous qui les y amènerez. »

« Chose singulière! quelques mois après, lorsque j'eus revêtu l'habit des Frères-Prêcheurs au couvent de la Minerve, à Rome, j'en fis part à

M. de Quélen par une lettre pleine de reconnaissance et de respectueuse affection. Il resta deux mois sans me répondre, contre son habitude; enfin, je reçus de lui un mot où il m'annonçait que le lendemain même du jour où ma lettre lui était parvenue, il avait été atteint d'une maladie grave dont il n'était pas encore remis, et dont il mourut vers les derniers jours de 1839.

« Ainsi, dans ce songe de 1820, il avait vu tous les grands événements de sa carrière épiscopale, et le terme lui en avait été indiqué par l'apparition de ces religieux qui devaient bientôt, en ma personne et du haut de la chaire de Notre-Dame, évangéliser son peuple. »

Parti de Paris le 31 juillet 1838, l'abbé Lacordaire arrivait à Rome le jour même de l'Assomption. Nous le laisserons raconter encore lui-même, dans ses lettres intimes, ce voyage décisif, cette vie nouvelle des cloîtres qui se révèle à lui et l'exalte, ses actions de grâces à Dieu pour le succès si rapide de son entreprise. Quel style remplacerait cette vive peinture, cette joie qui déborde sous l'étreinte inconnue de la fraternité religieuse, ces larmes d'attendrissement des vieux moines de la Minerve à l'arrivée inattendue de ce rejeton de leur race? Dans les plus

minces détails, il voit la main de la Providence qui le conduit. Qu'on nous pardonne donc de respecter dans ces pages ces minutieux souvenirs et de les garder avec amour. Dans une bataille mémorable, l'histoire ne sait-elle pas les moindres incidents de la journée, les marches et contre-marches des troupes engagées? Ne dit-elle pas les noms d'un pli de terrain, d'un ruisseau obscur? Or, pour nous, ce voyage de notre Père c'est sa campagne d'Italie : chacune de ses étapes aura son nom dans nos annales.

Il écrit de Spolète le 13 août :

« Comment peut-on être à Spolète? J'y suis cependant, et je vous écris sur un méchant papier d'auberge, avec une plume affreuse et du plus mauvais augure, pour vous dire que je serai à Frascati mercredi soir. J'y arriverai sans passer par Rome, comme un vrai conspirateur, ayant toutefois son passe-port dans sa poche. Avant d'entrer à Rome, je veux avoir écrit au cardinal Lambruschini, l'avoir mis au courant et être en mesure d'être reçu par lui. Tout cela demandera quelques jours. Je suis bien touché de l'hospitalité que vous me donnez dans cette occasion si intéressante pour moi. Je n'ai pas de peine, du

reste, à trouver dans mon cœur les sentiments qu'exigent vos bontés.

« Je suis parti de Paris le 31 juillet, et arrivé à Gênes assez rapidement, tant par la diligence que par le courrier. A Gênes, la mer était si belle et le trajet si court, que je me suis hasardé jusqu'à Livourne par le bateau à vapeur, et, en effet, je n'ai presque pas souffert. Le courrier m'a amené de Florence jusqu'à Foligno, où, la correspondance de Bologne étant pleine *providentiellement,* ce qui ne m'était pas arrivé pendant tout le voyage, j'ai compris que je devais prendre un voiturin, tourner les murs de Rome et me rendre à Frascati *incognito* (1). »

Le 22 août, il rend compte à Mme Swetchine de ses premières démarches : « Le surlendemain de mon arrivée à Frascati j'ai écrit au cardinal Lambruschini pour lui demander une audience, ne voulant rien faire sans m'appuyer au centre même. Hier, Mgr Capaccini m'a répondu que le cardinal était allé à son abbaye de Poggio-Mirteto; qu'il avait reçu ma lettre avant son départ, et qu'il me recevrait samedi, dimanche ou tel jour à mon choix. Le billet de Mgr Capaccini était conçu

(1) Lettres inédites.

dans les termes les plus aimables. Je viens de lui répondre, et, samedi prochain, je le verrai lui et le cardinal, après quoi, selon leurs conseils, je ferai mes ouvertures à la Minerve. Voilà, chère amie, où nous en sommes. Pour moi, je suis plus calme et plus ferme que jamais. Mon plan s'est beaucoup mûri dans ma tête; priez beaucoup pour moi. Adieu; je ne saurais assez vous recommander de me dire le plus crûment possible toute votre pensée. Pour moi, avec mes amis, je suis dur comme du bronze (1). »

Cinq jours après, il annonce à la même Mme Swetchine le résultat de ses démarches : c'est un bulletin de victoire. « Vous avez donc bien prié pour moi, chère bonne amie, car jamais bataille n'a été plus complétement gagnée que celle-ci. Je vous écrivais de Frascati que j'avais une audience du secrétaire d'État pour le 25. Je suis arrivé dès le matin à Rome, et je suis entré d'abord chez Mgr Capaccini. Après que je lui eus exposé mon dessein, dont je crois qu'il était instruit par ailleurs, il me dit que cela ne souffrirait aucune espèce de difficulté. Nous causâmes longtemps et avec une grande confiance

(1) 22 août 1838.

de sa part. Il me dit que le cardinal allait à la chapelle de Saint-Louis, et que je ferais mieux de remettre à le voir le mardi suivant, qui est demain, lorsque j'aurais terminé du côté de la Minerve. Je compris que le cardinal savait tout, et qu'ils étaient d'accord sur la réponse. J'allai immédiatement à la Minerve, chez le Père Lamarche. Il m'accueillit, en vérité, comme un envoyé du ciel, et me donna rendez-vous pour le lendemain soir, 26, avec le Père Général. Le Général actuel se nomme Ancaroni. Il vient d'être élu pour six ans, et c'est un homme qui ne songe qu'à la réforme de son Ordre. Je ne puis vous dire, chère amie, quelle délicieuse conversation j'ai eue avec ce bon et saint vieillard. Il me semblait entendre saint Siméon disant le *Nunc dimittis*. Bref, on nous donne Sainte-Sabine pour y faire seuls notre noviciat, et on envoie ailleurs les novices qui s'y trouvent; nous ne serons là que des Français. Le noviciat sera d'une année, après quoi la colonie retournera en France, moi étant provincial, ou même vicaire général, avec carte blanche. Toutes les modifications nécessaires seront faites à la règle. Nous pourrons fonder des colléges pour l'éducation de la jeunesse, avec exemption de l'office public pour les

Pères occupés dans les colléges, et nous aurons ainsi trois sortes de maisons : les noviciats, les maisons professes, les colléges, unissant par là la vie des clercs réguliers à celle des ordres monastiques, ce qui est une grande nouveauté, mais nécessaire, et qu'on nous concède (1). Cela seul assure notre vie et notre utilité pratique. Enfin, j'ai obtenu sans contestation au delà de tout ce que je pouvais désirer, avec une bonne grâce, une joie, un sentiment qui me ravissaient. Joignez à cela que tous ceux que j'ai déjà vus, Mgr Capaccini, Mgr Acton, le cardinal Odescalchi, etc., m'ont fait un accueil incroyable, et qui m'a prouvé que la confiance est arrivée à sa plénitude. Mgr Capaccini m'a présenté à un auditeur de la légation de Vienne, lequel m'a dit qu'il avait entendu plusieurs fois M. de Metternich faire mon éloge. J'ai remarqué partout un accroissement de bienveillance.

« Les Jésuites se conduisent admirablement.

(1) Nous verrons comment ce plan, qui eût exigé une trop grave atteinte à la règle du Grand-Ordre, fut réalisé plus tard par la création d'un Tiers-Ordre exclusivement appliqué à l'enseignement. Ce passage n'en est pas moins remarquable en ce qu'il montre la pensée du Père Lacordaire préoccupée, dès le début, de cette jeunesse qu'il aimait tant, et ne séparant point l'enseignement de la prédication dans l'œuvre à laquelle il se vouait.

J'ai dit la messe dans leur église avant tout autre, et le Général m'a offert le chocolat chez lui, où nous avons eu une grande conversation, qui m'a prouvé qu'ils nous traiteraient en amis. Le Père Rosaven a votre lettre.

« Donc, chère amie, dès que j'aurai eu mon audience du pape, et achevé mes visites, je repars pour la France. J'y passerai l'hiver à chercher cinq jeunes gens de foi et de courage, capables de se donner réciproquement les uns aux autres avec un dévouement sans bornes et une humilité véritable. C'est là le grand et dernier point. Après Pâques, qui est le 31 mars, nous reviendrons à Rome, et il est probable qu'au commencement de mai 1839, nous ferons à Sainte-Sabine notre entrée solennelle. J'ai eu bien du bonheur de m'être ouvert en mai 1837 sur mon projet : cela a donné à tout ceci un grand air de maturité... Que Dieu soit béni ! Je commence à avoir peur de tout ce qu'il fait pour moi (1). »

On vient de voir que le couvent de Sainte-Sabine, à Rome, avait été mis à la disposition des nouveaux religieux français. Revenant sur cette première résolution, le cardinal Sala, préfet

(1) Rome, 27 août 1838.

de la congrégation des Évêques et réguliers, eut la pensée de les envoyer faire leur noviciat en Piémont. L'abbé Lacordaire, devant les nouveaux obstacles qu'il prévoyait, tenait à s'appuyer sur Rome. Il fit donc représenter au cardinal, par une personne amie et puissante, « que l'opinion publique ne supporterait pas en France des religieux allant se former en Piémont, pays étranger et antipathique; que le centre de la chrétienté était le seul endroit d'où l'on pût voir venir des religieux en France sans trop s'étonner.» Il ajoutait : « Il importe d'ailleurs au Saint-Siége que nous partions de dessous ses ailes. *Rome et l'opinion publique*, j'ai bâti là-dessus. »

Les choses ainsi arrangées, il revient en France. Il en avertit Mme Swetchine par la lettre suivante :

« Demain soir, chère amie, à minuit, je repars pour la France par le courrier de Bologne. Je n'ai rien de nouveau à vous apprendre depuis la lettre qui vous a annoncé le succès de mon voyage, sinon qu'il s'est de plus en plus confirmé. J'ai vu le Saint-Père, qui m'a reçu avec la plus cordiale bonté. Je m'en vais donc aussi content et tranquille qu'il est possible à un homme sur la terre... Vos réflexions sur ma vocation sont

excellentes. Je vous assure que jamais, en pareilles matières, le respect humain ne m'a fait avancer ou reculer. Les désagréments de Paris n'ont été pour rien dans ma résolution, car je n'avais pas encore autant aimé Paris, autant senti le bien que j'y pouvais faire, ni recueilli là de pareils témoignages d'estime et de confiance. Ma force m'apparaissait plus grande que jamais. C'était précisément le sentiment que j'en avais qui me faisait hésiter à accomplir le sacrifice que Dieu me demandait intérieurement. Ma carrière, me disais-je, est faite, mon action assurée; pourquoi recommencer sur nouveaux frais? Sans doute aussi les tracasseries me frappaient comme motifs de détermination, mais très-faiblement. Je les appelais à mon secours pour aider la grâce de Dieu, pour vaincre ma lâcheté. Je n'ai eu, Dieu le sait, dans cette affaire, qu'un seul combat, celui de la faiblesse en présence d'un grand dévouement. J'étais heureux, content, sans soucis, et j'allais me jeter sur les épaules, non pas tant une vie dure, une robe de laine, que ce fardeau pesant d'une famille à élever et à nourrir. Moi, sans besoins, j'allais me trouver des enfants qui me demanderaient du pain! L'égoïsme me disait: Reste! Jésus-Christ me disait : Lorsque la gloire

et la tranquillité me furent proposées, j'ai choisi la vie et la mort de la croix! Voilà toute mon âme dans ces derniers mois. Aujourd'hui, j'ai terrassé l'ennemi; je ne me sens plus l'ombre de la lâcheté humaine, et c'est ce qui m'assure du succès encore plus que les facilités que j'ai trouvées. Quand je suis entré au séminaire, il y a quatorze ans, j'ai éprouvé absolument les mêmes mouvements: d'abord une lutte où je me faisais les mêmes discours, puis, ma décision prise, une fermeté, une certitude que nul déboire n'a troublées un seul instant ni une seule fois. A ces deux grandes époques de ma vie, j'ai sacrifié un état fait à un état incertain, un état dont j'étais content à un autre qui m'effrayait. Quant au séjour d'Italie dont vous me parlez, chère amie, je ne l'ai jamais vu que comme un pis-aller, un asile, un hôpital, en cas que Dieu vînt à permettre ma ruine complète, ce morceau de pain que la bonté divine laisse au riche qui a tout perdu (1). »

Qui n'admirerait la beauté de cette âme ainsi mise à nu par une analyse sûre et profonde, et par une candeur qui dit naïvement le bien comme le mal? Pour expliquer cet étrange attrait de la

(1) Rome, 14 septembre 1838.

vie claustrale, le monde, qui ne comprend rien aux choses de Dieu, parlera de vues ambitieuses, de la gloire de chef d'Ordre, du désir d'échapper à de mesquines tracasseries. C'est simplement le contraire de tout cela. Toutes ces voix lui disent de rester là où il est. Dieu seul lui ordonne de passer outre, et de se jeter aveuglément dans le sacrifice. Il obéit, non sans lutte, mais avec virilité, et voit avec raison, dans cette victoire sur lui-même, la première et plus infaillible preuve de l'appel divin.

Il prit sa route par Bologne, afin d'y prier sur le tombeau de son nouveau Père, saint Dominique, et rentra en France par Turin et Genève.

A peine de retour en Bourgogne, dans sa famille, la publicité donnée à son projet lui envoie des coopérateurs. Il les éprouve, les encourage, mais sans les presser. Il écrit à l'un d'eux : « Mon cher ami, je ne suis pas étonné, je vous assure, des combats intérieurs que vous éprouvez. Ils sont naturels, et quel homme, quel saint ne s'est pas senti défaillir en méditant quelque grand sacrifice pour Dieu? Seulement, laissez-vous aller à l'empire de la grâce, sans vous presser, sans vouloir que ce soit aujourd'hui ou demain. Pour ma part, j'ai employé près de dix-huit mois à me

résoudre, et plusieurs fois j'avais comme abandonné cette pensée. Je me borne donc, mon cher ami, à vous donner simplement les renseignements que vous me demandez. » Suivent ces renseignements sur la vie dominicaine. Nous aurons occasion d'y revenir ailleurs plus complétement. Il ajoute : « J'ignore votre âge au juste; mais saint Augustin n'a été prêtre qu'à trente-cinq ou trente-six ans, et cela ne l'a pas empêché d'écrire dix volumes *in-folio* sur la religion, ni d'être un grand et puissant évêque. La seule chose difficile, mon cher ami, c'est de savoir à quel point vous aimez Jésus-Christ et son Église, quel sacrifice vous êtes capable de faire. Tout le reste n'est rien. Pensez-y devant Dieu, et écrivez-moi votre décision lorsque vous l'aurez prise. Je serai prêt, pour ma part, à vous ouvrir mes bras et mon cœur (1). »

Cependant l'affaire du rétablissement de l'Ordre avançait. Les journaux en avaient saisi l'opinion. On en parlait à Paris et à Rome, et l'on attendait. Qu'allait dire la presse irréligieuse? Qu'allait faire le gouvernement? A Rome, surtout, les amis du futur religieux étaient inquiets, et leur

(1) Aisey-le-Duc, 18 octobre 1838.

sollicitude, ne comprenant pas la raison et la portée de la publicité au-devant de laquelle il allait de lui-même, l'accusaient, en secret, de téméraire empressement. Averti de ces craintes, l'abbé Lacordaire les rassure en expliquant sa conduite et son plan.

« Votre lettre me donne occasion de vous expliquer les raisons de la publicité qui a été jetée sur le but de mon voyage à Rome. Les Romains les meilleurs, les plus spirituels, les plus dévoués, commettent toujours une grande erreur quand il est question de la France. Le *gouvernement* est toujours pour eux en première ligne, tandis que c'est l'*opinion publique* qui est avant tout la chose à considérer. Sans l'opinion publique on ne fait rien; avec elle et de la patience on finit par obtenir du gouvernement le concours qui est nécessaire. Voyons quelle était ma position.

« Mon voyage à Rome commençait à être connu; on en parlait; on disait pourquoi j'y étais allé. Encore quinze jours, quelques feuilles publiques en auraient occupé leurs lecteurs. Qu'eussé-je gagné dès lors au silence? Mes amis ont pris le devant pour dire hautement et sincèrement ce qui ne pouvait pas être ignoré; ils ont fait feu une minute avant qu'on tirât sur eux, et m'ont

donné le mérite assez important de n'avoir pas craint la publicité. Ce mérite a été si bien senti, que, sauf *le Semeur*, journal protestant, aucun journal ne s'est permis d'attaques, et encore celles du *Semeur* n'avaient rien que d'honorable. Ma position aujourd'hui est très-bonne devant le public; il n'a pas condamné de prime abord; il attend, et je me garderai bien de repartir pour Rome sans lui avoir rien dit.

« A l'égard du gouvernement, ma position n'est ni meilleure, ni pire. Il est possible même que le silence des journaux l'ait frappé, en ce sens qu'il ne craigne plus autant une explosion universelle. Mais je ne sais rien de positif jusqu'à présent. Je ferai tout ce qui sera nécessaire pour le bien disposer, sans, du reste, subordonner mon œuvre à son approbation. Le temps est pour nous, et, fallût-il trente années pour rétablir en France les Dominicains, j'espère que, Dieu laissant aux choses leur cours naturel, ces trente années ne me manqueront pas. Fallût-il commencer par être le seul frère-prêcheur français, je serai le seul, je porterai dans les chaires mon nouvel habit, et je lui attirerai la bienveillance que peut-être on accordera à ma personne. Tout ici est nouveau, parce que la situation de la

France est nouvelle. Sous l'Empire et la Restauration on introduisait une congrégation en France à l'insu de tous, sous la protection équivoque du pouvoir, jusqu'à ce que le pouvoir, accablé par l'opinion, renvoyât sa protégée. Aujourd'hui le progrès des idées politiques et religieuses est assez grand pour essayer de prendre un point d'appui plus fort dans l'opinion de la France elle-même. Je ne dis pas que la tentative soit sans danger, surtout dans un moment donné; mais cette tentative est au moins possible, et le temps est pour elle. Le Saint-Siége lui-même, dans cette grande affaire de l'Allemagne, n'a-t-il pas pris son point d'appui dans l'opinion (1)? Et s'il l'eût tenté il y a dix ans, eût-il réussi comme aujourd'hui? L'art souverain est de connaître où est la force dans le temps où l'on vit. Assurément ce n'est pas par une vaine gloriole que j'ai consenti à la publicité; cette publicité était inévitable, et je n'y gagne rien que d'avoir pu la soutenir depuis un mois sans être déjà écrasé... Que me reste-t-il donc? *Rome et l'opinion publique.* J'ai

(1) Il s'agit sans doute ici de l'affaire de Cologne qui excita dans toute l'Allemagne une polémique ardente, ce qui permit à Grégoire XVI de qualifier avec plus de force dans ses bulles la conduite du gouvernement prussien.

bâti là-dessus, parce que je n'ai pas d'autre terrain : là je périrai, ou je me sauverai. Mais que de chances en trente ans de vie ! Quels antécédents déjà puissants en ma faveur ! Une certaine persécution même me sera utile; l'opinion s'attache à quiconque souffre injustement. Enfin, je suis plein de confiance et de tranquillité. Dieu m'a protégé jusqu'ici; je fais son œuvre et non la mienne, et les obstacles n'ont jamais manqué aux choses les meilleures qui ont le mieux réussi. — Il n'est pas probable que je prêche nulle part cet hiver; je serai trop occupé, je travaille à un *Mémoire* qui paraîtra avant mon retour à Rome (1). »

Quelques semaines après, il écrit à la même personne : « Vous saurez par le Père de Géramb où j'en suis. Tout va bien, beaucoup mieux même que je n'aurais osé l'espérer. De tous côtés on m'encourage; la presse, je crois, me sera favorable, et le gouvernement, qui n'est pas hostile, paraît seulement inquiet de la manière dont la tribune et les journaux prendront la chose. M. l'archevêque m'a reçu de la manière la plus gracieuse. Je crois savoir néanmoins qu'on a écrit à Rome

(1) Châtillon-sur-Seine, 3 novembre 1838. — Lettres inédites.

contre moi. Le fond de la lettre serait qu'il est très-dangereux de laisser s'établir un Ordre qui peut devenir, et qui est peut-être destiné à servir de refuge et de citadelle aux anciens amis de M. de la Mennais. C'est toujours ce fantôme dont on veut effrayer. Je n'ai pas encore écrit au cardinal Lambruschini à ce sujet, parce que je crois être assez connu à Rome pour qu'on ne fasse pas d'attention à ces pauvretés. Je vous serai pourtant obligé d'en parler au cardinal, quand vous le verrez, et de lui dire qu'aucun des amis de M. de la Mennais ne fait partie de notre œuvre, et qu'il est impossible d'exprimer à quel point une pareille imputation est ridicule pour qui connaît l'état des choses en France. Un siècle a déjà passé sur la tombe de ce pauvre M. de la Mennais, et il n'y a pas d'homme de bonne foi à qui il fasse peur.

« Pardonnez-moi de vous charger ainsi du soin de ma défense; vous avez bien voulu que je comptasse sur vous, et vraiment ce n'est pas de moi seul qu'il s'agit, mais un peu de la religion et de notre pays. Je suis de plus en plus frappé de la pente des esprits vers l'Église, et toute l'Europe semble se préparer à des événements où les questions religieuses joueront un grand rôle.

La terre tourne, et ramène sans cesse aux hommes Dieu pour but et pour point de vue (1). »

Les moments étaient précieux. De nouvelles intrigues pouvaient lui créer des embarras à Rome et à Paris, et compromettre sa situation. Dans une entreprise hardie, il y a le plus souvent avantage à aller surprendre l'ennemi avant de lui donner le temps de se reconnaître. Il le savait, et sa merveilleuse activité le servit à souhait. Ces quelques mois d'hiver lui suffirent à rédiger le *Mémoire pour le rétablissement en France de l'Ordre des Frères-Prêcheurs.* Il parut au printemps de 1839.

Il se divise en deux parties. Dans la première il dit loyalement à *son pays* ce qu'il prétend faire, les motifs qui l'y ont déterminé, et ses droits à suivre la voie dans laquelle il se sent appelé. S'adressant non à des légistes, mais au simple bon sens, il s'étonne de se voir obligé, dans une aussi juste cause, de prendre le rôle d'avocat. « Mais, dit-il, nous vivons dans un temps où un homme qui veut devenir pauvre et le serviteur de tous, a plus de peine à accomplir sa volonté qu'à se bâtir une fortune et à se faire un nom. Presque

(1) Lettres inéd. — Paris, 21 novembre 1838.

toutes les puissances européennes, rois et journalistes, partisans de la monarchie absolue ou de la liberté, sont ligués contre le sacrifice volontaire de soi, et jamais dans le monde on n'eut tant de peur d'un homme allant pieds nus et le dos couvert d'une casaque de méchante laine (1). » Il s'étonne et s'indigne qu'après avoir eu la liberté de tout faire, il ne rencontre des chaînes que le jour où il veut servir Dieu plus généreusement. Quoi! « quand nous, ami passionné de ce siècle, s'écrie-t-il, né au plus profond de ses entrailles, nous lui avons demandé la liberté de ne croire à rien, il nous l'a permis. Quand nous lui avons demandé la liberté d'aspirer à toutes les charges et à tous les honneurs, il nous l'a permis. Quand nous lui avons demandé la liberté d'influer sur ses destinées en traitant, tout jeune encore, les plus graves questions, il nous l'a permis. Quand nous lui avons demandé de quoi vivre avec toutes nos aises, il l'a trouvé bon. Mais aujourd'hui que, pénétré des éléments divins qui remuent aussi ce siècle, nous lui demandons la liberté de suivre les inspirations de notre foi, de ne plus prétendre à rien, de vivre pauvrement avec quel-

(1) Page 3.

ques amis touchés des mêmes désirs que nous, aujourd'hui nous nous sentons arrêté tout court, mis au ban de je ne sais combien de lois, et l'Europe presque entière se réunirait pour nous accabler, s'il le fallait (1). »

Il étudie ensuite l'essence de la vie religieuse, met en lumière ses harmonies avec les meilleurs instincts du cœur de l'homme, et fait voir qu'essayer de la détruire serait aussi impossible que d'anéantir un des germes tombés de la main du Créateur dans le sein fécond de la terre : « les chênes et les moines sont immortels. » Quel est le rêve des économistes et des politiques, sinon la perfection de la société? Et ne serait-ce pas une perfection rejetée dans les chimères de l'utopie celle qui prétendrait établir l'égalité dans les droits, la liberté et la spontanéité dans l'obéissance, et la fraternité partout? Et cependant la communauté religieuse qu'est-ce autre chose? Le prince et le gardeur de pourceaux mangent le même pain à la même table; tous obéissent librement au maître de leur choix, et tous, maîtres et sujets, tous s'aiment comme on n'aime que là. « Aussi, ajoute-t-il, nous voilà revenus,

(1) Page 4.

nous, moines, religieuses, frères et sœurs de tout nom... Nous voilà revenus, comme la moisson couvre un champ que la charrue a bouleversé, et où le vent du ciel a jeté la semence. Nous ne le disons pas avec orgueil : l'orgueil n'est pas le sentiment du voyageur qui est de retour dans sa patrie, et qui frappe à la porte pour demander du secours. Nous voilà revenus parce que nous n'avons pu faire autrement, parce que nous sommes les premiers vaincus par la vie qui est en nous; nous sommes innocents de notre immortalité, comme le gland qui croît au pied d'un vieux chêne mort est innocent de la séve qui le pousse vers le ciel. Ce n'est ni l'or ni l'argent qui nous ont ressuscités, mais une germination spirituelle déposée dans le monde par la main du Créateur, et qui est aussi indestructible que la germination naturelle. Ce n'est ni la faveur du gouvernement, ni celle de l'opinion qui ont protégé notre existence, mais une force secrète qui soutient tout ce qui est vrai (1). »

Dans la seconde partie, il trace, par une vue d'ensemble, le tableau de l'Ordre qu'il va ressusciter en France. Après avoir esquissé à grands

(1) Page 20.

traits la belle et douce figure de saint Dominique, il l'entoure d'une auréole de saints et illustres personnages de sa famille : les apôtres, saint Hyacinthe en Pologne et dans le Nord, saint Vincent Ferrier en Europe, Barthélemy de Las Casas en Amérique; les docteurs, Albert le Grand et saint Thomas d'Aquin; les artistes, Fra Angelico de Fiesole et Fra Bartolomeo della Porta, ami de « ce Jérôme Savonarole, vainement brûlé vif au milieu d'un peuple ingrat, puisque sa vertu et sa gloire s'élevèrent plus haut que les flammes du bûcher. »

« Si l'on nous demande, ajoute-t-il, pourquoi nous avons choisi de préférence l'Ordre des Frères-Prêcheurs, nous répondrons que c'est celui qui va le mieux à notre nature, à notre esprit, à notre but : à notre nature, par son gouvernement; à notre esprit, par ses doctrines; à notre but, par ses moyens d'action, qui sont principalement la prédication et la science divine... On nous demandera peut-être encore pourquoi nous avons préféré rétablir un Ordre ancien plutôt que d'en fonder un nouveau. Nous répondrons deux choses : premièrement, la grâce d'être fondateur d'Ordre est la plus haute et la plus rare que Dieu accorde à ses saints, et nous ne l'avons pas reçue.

En second lieu, si Dieu nous accordait la puissance de créer un ordre religieux, nous sommes sûr qu'après beaucoup de réflexions nous ne découvririons rien de plus nouveau, de plus adapté à notre temps et à ses besoins, que la règle de Saint-Dominique. Elle n'a d'ancien que son histoire, et nous ne verrions pas la nécessité de nous mettre l'esprit à la torture pour le seul plaisir de dater d'hier (1). »

Ce *Mémoire* produisit son effet. Cette autorité, *reine du monde*, à laquelle il s'adressait, fut surprise par la hardiesse de l'œuvre, la franchise du langage, et se sentit favorablement inclinée vers cet homme singulier qui avait le don de lui plaire et le droit de tout oser. L'abbé Lacordaire put s'applaudir d'avoir eu foi dans son pays. Nulle attaque, dans la presse, à la tribune ou ailleurs, ne signala le livre à l'opposition; nul ennemi ne se leva devant le nouveau pèlerin de la liberté religieuse. « Et pourtant il s'agissait de saint Dominique et des Dominicains, il s'agissait de replanter sur le sol français une institution longtemps calomniée dans son fondateur et dans sa postérité! » Certes, depuis vingt-cinq ans, les

(1) Pages 45-47.

choses religieuses ont marché en France, et cependant, si une œuvre semblable était ainsi publiquement annoncée par un mémoire un an à l'avance, qui oserait espérer que ce mémoire fût accueilli par le silence et le sauf-conduit de la faveur publique?

Ces quatre ou cinq jeunes gens de foi courageuse qu'il était venu chercher en France, le Mémoire les lui amena. Nous verrons bientôt les premiers Dominicains français se présenter successivement, peu nombreux d'abord, mais choisis. Le premier de tous, qui devait être aussi le premier rappelé au ciel, fut Hippolyte Réquédat. « Je ne sais quelle main lui avait porté mon Mémoire, dit le Père Lacordaire; il l'avait lu avec ardeur, et, passant tout d'un coup de la spéculation intellectuelle des choses divines au désir de l'apostolat, il était venu me trouver. Je l'accueillis comme un frère envoyé de Dieu; aucune question ne fut débattue, aucun éclaircissement demandé, aucune crainte manifestée: c'était un passager tout prêt à monter mon pauvre vaisseau, et qui ne regardait même pas l'océan inconnu dont il allait traverser les flots. Des âmes semblables me vinrent plus tard, mais aucune plus belle, aucune plus pure et plus dévouée,

aucune empreinte au front d'une prédestination plus rare. Il eut sur tous les autres la gloire d'être mon premier compagnon, et la mort, en le frappant bientôt d'un arrêt précoce, y a laissé dans ma mémoire une virginité que rien n'a ternie.

« On était au printemps de l'année 1839; je refis avec Réquédat ce chemin de Paris à Rome que j'avais déjà parcouru trois fois. Mais précédemment le doute et l'inquiétude agitaient mon esprit. Cette fois tout était lumineux comme le ciel sous lequel nous marchions. Les lignes de mon existence m'apparaissaient clairement; je n'avais plus qu'à mener à fin les conférences de Notre-Dame, et à rétablir en France l'Ordre dans lequel j'allais entrer. Mon compagnon de voyage allégeait encore mon cœur par la sérénité de ses traits et l'intrépidité de son dévouement. Aussi ce voyage fut-il une sorte de fête continuelle (1). »

Cette fête du voyage et de l'arrivée, ses lettres du temps en ont conservé l'empreinte radieuse; c'est toujours Mme Swetchine qui avait la primeur de ces joies nouvelles.

(1) Mémoires.

« Rome, le 27 mars 1839.

« Que je vous suis obligé, chère amie, de ce petit mot du 16! Je l'ai eu le lendemain de mon arrivée à Rome, et il m'a fait tant de bien! La consolation que j'éprouve ici n'est pas moindre. Vous ne sauriez croire l'accueil qu'on nous fait, et combien nos Pères sont aimables et excellentes gens. Je vois pour la première fois de ma vie la fraternité chrétienne et la vraie expression et ressemblance de Jésus-Christ dans les hommes. Nous aurions vécu ensemble depuis cinquante ans qu'ils ne seraient pas plus simples, plus remplis de cordialité, et, de plus, la physionomie de ces braves Pères est on ne peut mieux d'accord avec leurs paroles. Nous avons dîné hier chez le vieux Père Olivieri, commissaire de l'inquisition, qui a pleuré comme un enfant en lisant mon chapitre de saint Thomas, et qui veut nous revoir une seconde fois à sa table. Le cardinal Pacca, secrétaire de la congrégation de l'Inquisition, a été ravi de notre Mémoire et de la manière dont l'inquisition y est traitée. Tous les Dominicains qui l'ont lu en sont contents et le trouvent d'une exactitude à l'abri de tout reproche. C'est un concert unanime. Ce que vous m'en apprenez

d'autre part, chère amie, me console infiniment et me rassure tout à fait. Je vois aussi qu'aucun journal ne nous a encore attaqués, à ma connaissance, et c'est d'un bon augure. Voici maintenant où nous en sommes pour le fond.

« Aucune opposition ne s'est manifestée du côté de l'ambassade de France, ni de la secrétairerie d'État. Le cardinal Sala continue à vouloir que le noviciat se fasse hors de Rome, et l'on est convenu que nous le ferions à Viterbe, à une journée de Rome, dans un couvent magnifique qu'y ont nos Dominicains (1). Nous avons accepté avec joie cette modification, parce que nous serons là beaucoup plus tranquilles, plus éloignés du monde et dans un air meilleur que celui de Rome pour l'été. Je regarde comme un nouveau bienfait de la Providence cette sorte de contrariété apparente, d'autant plus sans conséquence, que nous prendrons l'habit à Rome avant de nous rendre à Viterbe, et que nous recevrons la bénédiction du Souverain Pontife. L'époque de notre prise d'habit n'est pas encore déterminée. On s'occupe de préparer nos habits nouveaux. Toutefois elle ne peut tarder beaucoup. En attendant,

(1) Le couvent de *la Quercia.*

je distribue des Mémoires en bon lieu, et nous assistons, mes amis et moi, aux cérémonies de la semaine sainte. Nous sommes presque toujours ensemble, ravis du dedans et du dehors du couvent de la Minerve et de Rome. Nous avons le plus beau temps du monde, et cela depuis notre départ de Paris, sauf deux jours à Milan et une journée à Rome. Adieu, chère bonne amie; si vous n'aimez pas les Dominicains, il faut que vous ayez le cœur d'un tigre. A Viterbe, comme partout, vous aurez un fils et un ami. »

Rome, le 6 avril 1839.

« C'est mardi prochain, 9 avril, à sept heures du soir, chère amie, que nous recevrons l'habit de Saint-Dominique, des mains du Père Général, dans l'église de la Minerve, à la chapelle de Saint-Dominique. Depuis ma lettre du 29 mars, les choses se sont grandement éclaircies. J'ai vu le cardinal Sala, qui m'a reçu très-bien et m'a dit expressément que si l'occasion se présentait de nous servir, il y donnerait les mains. Le cardinal Lambruschini m'a accueilli comme à son ordinaire. Il est un peu effrayé de l'état de la France, et avait donné au Général, avant notre départ de Paris, le conseil d'attendre. Mais notre arrivée a

dissipé ce nuage. Le Pape nous a accordé à tous trois une audience très-favorable jeudi dernier. Nous savions par le Père Vaures, pénitencier français, qu'il avait très-souvent parlé de notre affaire, toujours avec le plus grand intérêt, et ne témoignant d'autre inquiétude que celle de ne pas nous voir présentement réussir à cause de l'état de la France. C'est aussi ce qu'il nous a dit. Nous lui avons répondu que dans tous les cas, avec du temps et de la patience, nous trouverions l'occasion favorable; que les révolutions ne duraient pas toujours, et que si une tempête éclatait sur la France, le beau temps reparaîtrait ensuite. Il avait sur sa table notre Mémoire, et nous l'a montré. J'en ai reçu de grands éloges de plusieurs cardinaux, entre autres des cardinaux Polidori et Castracane. Le cardinal Orioli, ancien ami de ce pauvre abbé de la Mennais, m'a parlé fort ouvertement et m'a raconté plusieurs traits de l'époque de 1824, au sujet de M. de la Mennais. Ce matin nous avons été voir ensemble le Général des Jésuites; il a été très-cordial et nous a parlé beaucoup de l'union future des Dominicains et des Jésuites. Nous devons dire la messe dans les chambres de Saint-Ignace avant notre départ pour Viterbe.

« Ce départ aura lieu le lendemain de notre prise d'habit. Le couvent que nous habiterons s'appelle *la Quercia,* du nom d'une forêt de chênes où fut trouvée une image de la sainte Vierge, qui existe encore. C'est un lieu de pèlerinage. Le couvent renferme trente-cinq religieux, dont neuf ou dix *profès étudiants* et seulement deux novices. Il est en bonne odeur à Rome, et tout le monde nous en a parlé comme d'une maison très-sainte où l'obéissance est entière. C'est un grand bonheur pour nous.

« Voilà, chère amie, tout ce qu'il y a de plus nouveau. Vous remarquerez que le 9 avril c'est la fête de saint Vincent Ferrier, qui devait avoir lieu le 5, mais qui a été transférée à cause de l'octave pascale. Adieu, chère amie, priez bien pour que nos cœurs changent avec nos habits, mais ce ne sera jamais à votre égard. Voici les dernières lignes que je vous adresse sous l'habit *du monde;* je souhaite qu'elles vous fassent plaisir et qu'elles vous disent tout ce que je sens et suis pour vous. »

H. LACORDAIRE.

CHAPITRE X

1839-1840

Novicia au couvent de la Quercia.

La Quercia, 15 avril 1839.

« Il y aura demain huit jours, chère amie, que nous avons pris l'habit de Saint-Dominique, et voici le quatrième que nous habitons le couvent de la Quercia. Il me serait difficile de vous dire tous les sentiments de joie et d'attendrissement qui m'ont remué dans la soirée du 9 avril. Le souvenir de mon sacerdoce est bien vivant en moi, et je m'en rappelle tout le bonheur; mais ce qui manquait à cette première fête s'est trouvé ici dans une plénitude tout à fait enivrante, je veux dire l'effusion autour de nous d'une fraternité admirable. Jamais je n'ai reçu de si tendres embrassements. Les Français qui étaient là m'ont

également accablé de marques d'amitié, et cette scène a recommencé le lendemain jusqu'à l'heure de midi, où nous sommes montés en voiture pour Viterbe. Nous étions rassasiés sans être las. Le jeudi, à onze heures du matin, nous sommes entrés au couvent dominicain de Gradi, aux portes de Viterbe, et nous y avons dîné avec le Provincial de la province de Rome et tous les Pères du couvent. Dans la soirée, le Provincial nous a conduits à la Quercia, qui est environ à une demi-lieue de Gradi, et il nous a intimé le commencement de notre noviciat, dans un petit discours, en présence de la communauté. Après quoi chacun de nous est entré dans sa cellule. Il faisait froid, le vent avait tourné au nord, et nous n'avions qu'un habit d'été dans une chambre sans feu; nous ne connaissions plus personne; tout le prestige, tout le bruit s'était évanoui; l'amitié nous suivait de loin sans nous presser plus; nous étions seuls avec Dieu en présence d'une vie dont la pratique nous était encore inconnue. Le soir, nous allâmes à matines, puis au réfectoire et enfin nous coucher. Le lendemain, le froid était plus vif encore, et nous ne comprenions qu'à demi la suite de nos exercices. J'eus un moment de faiblesse; je tournai les yeux vers tout ce que j'avais

quitté, cette vie faite, ces avantages certains, des amis tendrement aimés, des journées si pleines de conversations utiles, les foyers chauds, mes petites chambres si douces, les mille joies d'une vie comblée par Dieu de tant de bonheur extérieur et intérieur! C'était payer cher l'orgueil d'une forte action, que de perdre cela pour toujours! Je m'humiliai devant Dieu, et lui demandai la force dont j'avais besoin. Dès la fin de la première journée, je sentis qu'il m'avait exaucé, et depuis trois jours les consolations ont été croissant dans mon âme avec la douceur d'une mer qui caresse ses grèves en les couvrant. »

Belle et touchante confession! Mme Swetchine, qui recevait de pareilles confidences, avait bien raison de dire que ses lettres seules le feraient connaître. Ces choses ne sont pas de celles que l'on raconte soi-même au public. Mais quelle vérité d'accent! quelle lumière sur les replis de cette âme les plus discrètement voilés et qu'on aime le mieux à regarder!

Cette vie religieuse, en effet, à laquelle il se consacre, a deux formes, deux aspects : l'aspect extérieur et l'aspect du dedans. Vue du dehors, cette vie est d'un homme qui, ayant quitté le monde pour l'Évangile, s'est encore trouvé trop

isolé dans cette grande famille de l'Église, et a senti le besoin de se faire une famille moins grande et plus intime; elle nous montre ce prêtre se promenant dans les rues de Rome, repassant dans son esprit les inappréciables services rendus à l'Église et au monde par les ordres religieux, et songeant à transplanter sur le sol natal, déshérité de cette gloire, une de ces vieilles et immortelles souches; elle nous le montre priant dans les basiliques, rencontrant sous la coupole de Saint-Pierre les fondateurs de cette chevalerie religieuse rangés à la place d'honneur, et se déterminant à choisir parmi les blasons de cette aristocratie de la sainteté celui qui va le mieux à sa nature, à son esprit, à son but; elle nous le montre réalisant enfin ce rêve après l'avoir conçu, passant les vingt dernières années de sa vie à asseoir cette nouvelle colonie, la divisant en deux camps, l'un, pour l'éducation, l'autre, pour l'enseignement apostolique, et s'en retournant à Dieu avec la consolation de laisser ce jeune arbre, sinon à l'abri des tempêtes, qui sont sa vie, au moins assez fort et dans un sol assez généreux pour se passer désormais de tuteur visible.

Tel est l'aspect extérieur de cette belle vie, le plus connu, et j'ajoute, le seul dont le Père Lacor-

daire ait pu consentir à parler au public. Mais il en est un autre plus intime, plus caché, plus merveilleux, celui de l'âme dans son commerce avec Dieu. Ici, c'est l'âme seule avec Dieu seul. La famille religieuse, les œuvres de l'apostolat subsistent, mais au second plan et comme rayonnement de la première vie. C'est Dieu créant dans un cœur d'homme le tourment de l'éternel amour, la faim et la soif de l'infini, et se présentant lui-même pour guérir cette ineffable blessure : c'est l'âme sous l'étreinte divine. Fiançailles enivrantes et douloureuses à la fois, car c'est l'amour d'un Dieu juste qui poursuit de sa haine les moindres vestiges du mal dans l'âme, d'un Dieu saint qui ne veut rien de souillé dans le Moïse qui gravit la montagne ardente, d'un Dieu jaloux qui n'admet aucun partage. Un jour, dans la solitude profonde de son exil, l'âme élue s'entend appeler. Homme de désirs, sors, et tu me verras! *Egredere!* sors de ton pays, de ta famille, de toi-même. Tous ces amours sont bons, mais entachés de corruption, d'ambition, d'égoïsme. Tu as une patrie, viens, et je te donnerai l'univers pour héritage; tu as une famille, des amis, quitte-les, et je te ferai des amis innombrables comme les étoiles du ciel et le sable de la mer. Sors de toi-même surtout! Déracine

ta vie pour la transplanter dans une terre meilleure, car l'obstacle, c'est toi; l'ennemi, c'est la chair et c'est l'orgueil. Tu es chrétien, tu es prêtre, et tu as une plus haute ambition : eh bien! va! vends tout ce que tu possèdes, et viens dans la terre de l'alliance promise et consommée. Victime volontaire de mon amour, abrége l'épreuve de l'absence imposée aux victimes moins généreuses de ma justice. Au lieu d'attendre que la main de la mort purifie, déchire les voiles et ouvre le ciel, fais en toi chaque jour l'œuvre de la mort, accomplis en toi toute justice par le glaive de la pénitence; au lieu d'attendre que le flot t'arrache au rivage, pousse au large de toi-même et perds pied dans l'abîme : *duc in altum!*

Dans cette provocation de l'amour d'un Dieu pour l'homme, les premiers pas ne sont pas les plus douloureux. Dieu les fait avec lui et le porte plus qu'il ne l'accompagne. Mais, arrivé au milieu de la route, tout d'un coup il se retire et disparaît, laissant à l'homme l'honneur d'un choix libre et désintéressé. Nouvel Abraham, le religieux a quitté la Chaldée, mais il n'est pas encore en Chanaan. Au sommet de cette colline qui partage sa vie, au moment de consommer le sacrifice, seul entre un passé qu'il abandonne et un avenir qu'il

ne connaît pas, il se retourne pour jeter un dernier regard sur tout ce qu'il laisse : sa patrie, *des amis tendrement aimés, les foyers chauds, les mille joies d'une vie comblée par Dieu.* Ah! c'est une heure cruelle! Abandonner tout cela à vingt ans, alors qu'on ne sait rien encore de la vie, qu'elle ne s'est enracinée à rien, et pourtant laisser derrière soi les visages baignés de pleurs d'un père et d'une mère, sentir qu'on leur fait au cœur une blessure inguérissable, c'est déjà un sacrifice dont Dieu seul peut inspirer le courage et mesurer le mérite; mais briser sa vie à quarante ans, pour la refaire dans l'inconnu, le nouveau, dans l'impossible peut-être, s'arracher tout vivant à une existence pleine des réalités les plus enviées, des espérances les plus douces, risquer un présent certain pour un avenir enveloppé de ténèbres et de périls, avec la chance, si l'œuvre réussit, d'être accusé d'ambition, et de passer pour fou si elle ne réussit pas, c'est ce que le Père Lacordaire appelait avec raison le plus grand acte de foi qu'il ait jamais accompli.

Et cependant, sauf la différence des situations, la vocation religieuse n'est rien si elle n'est d'abord cela, et ce serait mal comprendre cette nouvelle phase dans la vie du Père Lacordaire que de

ne pas la regarder avant tout par ce côté. « Il n'y a dans le monde, dit saint Augustin, que deux amours, l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi, et l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu (1). » Tous les autres amours s'échelonnent entre ces deux extrêmes. Le religieux est celui qui fait état sinon d'atteindre, au moins de tendre toujours au degré le plus élevé, à l'amour de Dieu jusqu'au mépris de lui-même. Toute la discipline religieuse repose sur cette grande loi de l'alliance rétablie entre Dieu et l'homme par le sacrifice. Le monde, qui voit le sacrifice, et pas la récompense, qui voit le glaive, et pas la main qui fait la blessure, le monde s'étonne et se scandalise : il n'entendra jamais rien à ce mystère : *Abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus*. Mais pour les esprits initiés au scandale et à la folie de la croix, ils jugeront du degré d'intimité du disciple avec le Maître à cette passion de pénitence, à « cette soif d'immolation qui est la moitié généreuse de l'amour. »

La dernière partie de la lettre citée plus haut renferme un abrégé de la vie du nouveau novice

(1) « Fecerunt itaque civitates duas amores duo, terrenam scilicet amor sui usque ad contemptum Dei, cœlestem verò amor Dei usque ad contemptum sui. » *De Civit. Dei*, lib. XIV, cap. XXVIII.

au couvent de la Quercia. Ce régime, où le jeûne et l'abstinence tiennent une large place, pourra paraître assez sévère. Nous verrons cependant le Père Lacordaire, de retour en France, fonder ses premiers couvents sur une observance plus rigoureuse encore des règles primitives.

« Voici la vie que nous menons. A cinq heures et un quart du matin la cloche nous fait lever. Un quart d'heure après nous sommes dans un petit chœur intérieur, à la porte du noviciat, où nous psalmodions prime et entendons la messe en faisant une méditation. Nous disons la nôtre ensuite. Avant midi, on va au chœur de l'église psalmodier tierce, sexte et none, et chanter une grand'messe dans les jours de grandes fêtes et des principaux saints de notre Ordre. A midi, nous dînons; tous les repas sont maigres, sauf une dispense particulière, et tous les vendredis il y a jeûne. Les autres jours nous mangeons un morceau de pain dans la matinée. Mais du 14 septembre à Pâques, le jeûne est continuel, sauf dispense. Après le dîner, nous avons une récréation en commun ou une sieste chez nous, comme nous le voulons. Vers trois heures, vêpres et complies; les complies sont chantées. De quatre à huit heures nous sommes libres : nous pouvons

faire une promenade au dehors, si cela nous plaît. A huit heures, nous psalmodions les matines et les laudes; à neuf heures moins un quart, le souper suivi d'une conversation dans la chambre commune, et le coucher à dix heures. Nous avons en outre, au noviciat, une petite chapelle où nous faisons, matin et soir, une courte méditation, à l'heure qu'il nous convient. Les autres exercices se font avec la communauté, sauf les Pères exempts du chœur par le genre de leur office. Dans les temps libres, c'est-à-dire en dehors des exercices communs, nous pouvons nous réunir au salon de conversation du noviciat, pour y étudier ensemble et nous entretenir de choses sérieuses. On est pour nous d'une bonté et d'une libéralité parfaites. Une fois la semaine on psalmodie l'office des morts, et tous les jours les novices récitent un très-petit office de la sainte Vierge, en allant d'un lieu à l'autre. Pour les Pères, l'office divin ne prend pas plus de deux heures par jour. C'est moins de temps que pour les chanoines.

« La maison est composée de profès, dont plusieurs sont Espagnols et y reçoivent une généreuse hospitalité; de profès étudiants au nombre de huit ou neuf, et enfin de nous trois et de deux autres novices italiens qui sont fort bien.

« La Quercia est un couvent magnifique composé de deux cloîtres carrés, dont l'un est un chef-d'œuvre, d'autres cours de plus petite dimension, et d'une église grande, simple, élégante, toute remplie d'ex-voto. L'autel principal, au-devant du chœur, renferme l'image miraculeuse de la sainte Vierge et le tronc de chêne où cette image fut trouvée. Il y vient assez de monde. De la porte de l'église, une magnifique avenue conduit à la porte de Viterbe, qui s'ouvre sur la route de Toscane. C'est par cette porte que j'entrai dans Viterbe en 1836, et jetant les yeux à ma gauche, j'aperçus le portail et le clocher de la Quercia, sans en savoir le nom. Les environs sont délicieux. Au midi, tout proche du couvent, s'élève la tête du mont Cimino; au nord, la ville de Montefiascone, sur la colline; à l'orient, les Apennins; à l'occident, les hauteurs abaissées qui descendent jusqu'à la mer et la laissent voir à qui monte un peu pour la chercher de loin. Entre cet encadrement s'étend une riche vallée, dont les riantes plantations reçoivent un nouveau prix des belles forêts qui couvrent les pentes du Cimino. C'est un vrai paradis. Nous y voilà pour un an, tous trois fort satisfaits et sûrs les uns des autres. Vous vous rappelez la belle et sainte figure de Ré-

quédat; elle a encore pris un nouveau charme de religion, qui fait que je suis heureux rien qu'en le regardant. C'est un admirable jeune homme, et, si je mourais maintenant, je serais sûr par lui du rétablissement des Dominicains en France. Aussitôt après notre profession, il recevra le sacerdoce, en vertu d'un privilége accordé aux religieux, et l'évêque de Viterbe, qui est venu nous voir, ainsi que le délégat de la province, lui a offert spontanément de l'ordonner après sa profession. Nous serons donc tous les trois prêtres à notre retour en France.

« Maintenant, chère amie, c'est à vous à me donner de bonnes et longues nouvelles. Songez que je suis dans une solitude profonde et ignorant de tout. Donnez-moi les grandes nouvelles politiques; cela peut se dire en quelques mots, et j'ai besoin de ne pas perdre de vue l'état de la France. Je vous crée mon journaliste à cent *Ave Maria* d'appointements par mois.

« Aimez-moi toujours, chère amie; si je vous ai fait quelquefois du chagrin, c'est le moment de me le pardonner. Il n'y a plus rien du vieil homme à votre égard, que le souvenir de votre affection et le retour constant de mon cœur. Votre place est marquée à jamais dans ma vie, par le

moment où vous l'avez prise et par tout le bien que vous y avez semé. Adieu; la madone de la Quercia salue votre madone domestique.

« F. Henri-Dominique LACORDAIRE,
des Frères-Prêcheurs. »

Nous avons peu de détails sur ces débuts du Père Lacordaire dans la vie religieuse. Celui qui reçut ses premières et intimes confidences, le frère Pierre Réquédat, n'est plus. Nous avons voulu pourtant consulter son ancien maître des novices, le Père Palmegiani, vieillard vénérable, mort il y a trois ans (1863), à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, laissant une mémoire bénie de tous ceux qui avaient connu sa bonté et son aimable sainteté. Il porta l'habit de frère-prêcheur pendant plus de soixante ans, et passa la plus grande partie de cette longue carrière dans les fonctions de maître des novices à la Quercia. Entre les religieux illustres qui furent ses enfants, il se plaisait à citer le Père Lacordaire, le cardinal Guidi, et le révérendissime Père Jandel, général de tout l'Ordre. Voici la lettre qu'il fit répondre, un an avant sa mort, à un religieux français qui avait été aussi son disciple après le Père Lacordaire :

« Bien-aimé et très-estimé Père en Jésus-Christ,

« J'ai ressenti la plus vive consolation à revoir, après tant d'années, votre nom sous mes yeux, et à lire la tendre expression de votre affection filiale, que le temps n'a pu éteindre. Que votre charité me continue, je vous prie, ces bons sentiments, et recommandez bien au Seigneur un pauvre vieillard qui a plus besoin que jamais des prières et de l'amour de ses frères, au moment de se présenter au tribunal de Dieu. Pour moi, je me souviens toujours, je vous assure, avec plaisir et avec une paternelle tendresse, de cette petite troupe de jeunes Français qui furent les prémices de votre province, et qui, après avoir édifié notre couvent par leurs vertus, y laissèrent le germe de l'observance et de la vie commune.

« Pour en venir maintenant à l'âme bénie du révérend Père Lacordaire, je regrette de ne pouvoir, par le récit d'un grand nombre de faits, consoler les désirs de votre cœur et du mien. Mais les années m'ont emporté les forces du corps, et avec elles les facultés de l'âme, par conséquent la mémoire. Je me bornerai donc à dire que le Père Lacordaire, durant son noviciat, fut un vrai mo-

dèle de régularité et de perfection religieuse. Parmi les nombreuses et grandes vertus qui le distinguèrent, il en est une qui lui fut souverainement chère : l'humilité. Se tenant pour le dernier des novices, il lisait à table comme les autres, balayait les corridors, puisait l'eau, entretenait les lampes, en un mot, se portait volontiers aux services les plus vils, sans vouloir en cela ni distinction ni dispense d'aucune sorte. Il refusa même l'exemption de six mois de noviciat que le révérendissime maître général lui offrait.

« On ne l'entendit jamais parler de lui-même ni de ce qui le concernait, et il ne souffrait pas qu'on en parlât. A ce propos, je me souviens qu'un jour un novice lui demandait si la foule était vraiment si grande à ses conférences que les chaises fussent payées aussi cher qu'on le disait; l'humble Père fit semblant de ne pas entendre, et, se tournant vers son voisin, il passa d'une façon aimable à un autre sujet.

« Voilà, mon Père, le peu que je puis vous raconter d'une vie si belle aux yeux de Dieu. N'en soyez pas surpris; car, n'y eût-il pas, pour m'empêcher d'en dire davantage, mon oubli presque total du passé, le Père Lacordaire, par sa grande modestie, était comme ces astres qui, tout en

répandant au ciel des flots de lumière, n'en laissent arriver à la terre que de faibles et pâles rayons.

« J'ai dû avoir recours, pour vous écrire, à une main étrangère, le grand âge ne me permettant plus de le faire moi-même.

« Veuillez, etc.

« Fr. V. Palmegiani (1). »

Cette lettre, témoignage touchant d'un vieillard prêt à paraître devant Dieu, nous montre dans le Père Lacordaire le religieux humble, soumis, régulier, ennemi pour lui-même des distinctions et des dispenses, maiselle laisse dans l'ombre le côté plus intime dont nous parlions plus haut, le ressort secret qui met en mouvement ces vertus; en un mot, l'amour de Jésus-Christ crucifié. Il ne pouvait en être autrement. La séve religieuse apportée par le Père Lacordaire ne dut se révéler qu'en partie aux Italiens : elle ne leur était pas destinée, et ne trouva son libre épanouissement qu'en France. Il y avait, dans sa pensée, entre un Dominicain français et un Dominicain italien la même diffé-

(1) Quercia, 10 décembre 1862.

rence qu'entre la situation morale des deux Églises italienne et française; l'habit et la règle étaient les mêmes, mais le milieu, les idées, les mœurs, les hommes entièrement dissemblables, et par conséquent aussi l'esprit et les moyens d'action. C'est donc plus tard seulement, et dans ses rapports avec des Français, que nous verrons comment le Père Lacordaire avait compris la vie religieuse. Avec ses frères de la Quercia, il n'en était pas moins d'une bonté, d'une charité dont le souvenir se conserve encore en Italie. Jamais une parole de blâme ou de critique pour des usages qu'il respectait sans vouloir les adopter pour la France. Plus tard, nul plus que lui ne se montra difficile à admettre en France des religieux étrangers; mais cette règle d'administration dont il s'était fait une loi, se conciliait avec une telle estime et affection des personnes, que son nom est resté vénéré et aimé entre tous par ceux qui l'ont connu en Italie.

Quelques fragments de ses lettres à cette époque nous diront où était le plus habituellement sa pensée.

« La manière dont nous faisons notre noviciat, sans adoucissement aucun, a produit à Rome une excellente impression. Le pape est de mieux en

mieux disposé pour nous. Il a reçu plusieurs lettres de prélats français qui appuient le rétablissement des Ordres religieux dans notre pays; quelques autres ont écrit dans un sens contraire, mais sans nous attaquer directement. D'un autre côté, je reçois beaucoup de lettres de jeunes gens et d'ecclésiastiques qui demandent à partager notre œuvre...

« Mon jeune compagnon Réquédat est un saint, et en même temps pour moi un ami tendre, dévoué, une vraie pierre précieuse parmi les belles âmes que Dieu m'a fait la grâce de connaître et d'aimer jusqu'à présent.

« Je suis calme, laborieux, rarement troublé par la pensée de nos adversaires; je vois mieux le néant et l'orgueil de ma vie passée; je crois être plus humble; je comprends mieux l'ordonnance générale du christianisme : il me semble que je touche à la maturité, et que je ferai moins de fautes que par le passé. Les ennemis que nous trouverons nous seront fort utiles pour achever d'épurer notre cœur; c'est là la vraie pénitence. Quelques coups de verges sont bien vite effacés du corps, quoiqu'il y ait mérite à les recevoir et à sentir qu'on en est digne : mais la persécution incessante des gens qui ne comprennent rien et

qui sont envieux, est le crucifiement réel du chrétien. Priez Dieu pour qu'il nous donne le courage de supporter cette croix sans amertume, et d'y trouver notre triomphe comme Jésus-Christ y a trouvé le sien. Les années coulent, les cheveux grisonnent : il est temps de travailler sérieusement pour l'éternité...

« En considérant ce qu'il y a de prompt en moi dans l'ordre de l'intelligence, je m'étonne d'être arrivé si lentement à une pleine vue du christianisme. Semblable à un navigateur hardi et heureux dans le détail, mais qui fait de longues courses avant de découvrir la terre qu'il cherche, j'ai abordé à une foule d'îles qui n'étaient point le continent. A quoi cela tient-il?

« Je vois à côté de moi un jeune homme qui a passé comme moi par des erreurs; mais une fois chrétien, il m'a rejoint en un bond, quoique j'eusse sur lui l'avantage de quinze années. Il est vrai qu'il a trouvé les questions plus avancées que de mon temps. Ce qui m'a toujours manqué, c'est un homme supérieur à moi en qui j'eusse confiance, un introducteur dans la foi et ses innombrables applications. J'ai fait mon chemin tout seul, abordant où je pouvais, sondant des écueils, y échappant par miracle, et gagnant tou-

jours à chaque essai quelque chose. C'est ce progrès dans la tempête qui a trompé et trompera toujours mes adversaires; ils me prennent à un point de vue où depuis longtemps je ne suis plus, et la bonté de Dieu me porte toujours plus avant que leur malice. Je suis comme un serf qui échappe au chasseur par un bond. Aussi, malgré mes imperfections, mes défants, mes froideurs, je suis sans inquiétude pour l'avenir; les difficultés dont vous me parlez ne m'effraient point. Un seul évêque nous suffit en France, et nous en avons plusieurs sincèrement et réellement à nous (1). »

Parfois, du fond de cette cellule de moine jaillissaient des éclairs de la plus haute éloquence. La folie des princes persécutant le christianisme dans la plénitude de sa force comme ils l'avaient fait à son berceau, et se heurtant obstinément à cette pierre qui finalement les écrase tous, remplissait son âme d'une sainte indignation, et il s'écriait : « *Dieu et la force des choses* sont plus que jamais les seuls appuis du christianisme et de toutes les œuvres qu'inspire son esprit. Nous revenons au temps des apôtres et du chaos de

(1) Lettre à Mme de la Tour du Pin. — XIIIe et XIVe lettres.

l'empire romain. Les catacombes, les déserts, les ruines, les révolutions sont là pour servir d'asile à tous les opprimés, à toutes les âmes fortes qui se dévouent au service de Dieu et du genre humain. Malheur à qui compte sur autre chose! Ne voyez-vous pas l'Asie, l'Afrique, la Turquie, l'Angleterre s'ouvrir à la propagation catholique? N'entendez-vous pas de toutes parts le vent qui souffle sur les rois et sur les peuples aveuglés pour renverser toute puissance qui s'oppose à la vérité et à la charité? Insensés qu'ils sont! L'égoïsme les dévore, le paupérisme les ronge; la plèbe humaine, soulevée par leur impiété, se remue comme un océan furieux; et ce qui les inquiète, c'est d'arrêter le progrès du dévouement chrétien, c'est d'empêcher les âmes de se donner à la pauvreté, à la chasteté, à tous les biens qui leur manquent! Ce que nous avons vu n'est rien en comparaison de ce que nous verrons. Cette société est semblable à un naufragé qui poignarderait l'homme venu à son secours au milieu des flots. Nous nous présenterons à la France en son temps, nous réclamerons nos droits d'homme, de citoyen, de chrétien; si elle nous repousse, nous irons ailleurs, nous écrirons, nous viendrons individuellement l'évangéliser. Dieu n'a jamais

permis que la liberté fût sans ressource sur la terre. Ne vous occupez donc pas de cette question, elle n'en vaut pas la peine, et quiconque y a songé n'a jamais rien fait ici-bas que dormir au soleil de la fortune (1). »

On voit si le cloître énervait cette forte nature, et si au contraire cette vie sobre, austère et recueillie, se greffant sur une âme d'une aussi mâle vigueur, ne l'élevait pas à cette foi enflammée et indomptable qui est le signe de Dieu sur les hommes de son choix.

C'est pendant cette année de noviciat qu'il écrivit la *Vie de saint Dominique*. Il y employa les seuls moments laissés libres par les exercices religieux, et ne voulut jamais être dispensé, sous ce prétexte, d'aucune des fonctions imposées aux autres novices. Cette vie ne parut qu'en 1841; nous en parlerons à cette époque. Chateaubriand a dit de ce livre qu'il contenait *quelques-unes des plus belles pages des lettres françaises et modernes*. Nous ne voulons en ce moment en détacher qu'une page, une de celles sans doute qu'avait remarquées l'auteur du *Génie du Christianisme;* c'est, dans la description d'un couvent,

(1) Correspond. inéd. — La Quercia, 13 mars 1840.

la ravissante peinture de la maison qu'il habitait alors :

« Un cloître est une cour entourée d'un portique. Au milieu de la cour, selon les traditions anciennes, devait être un puits, symbole de cette eau vive de l'Écriture qui *rejaillit dans la vie éternelle*. Sous les dalles du portique on creusait des tombeaux; le long des murs on gravait des inscriptions funéraires; dans l'arc formé par la naissance des voûtes, on peignait les actes des saints de l'ordre ou du monastère. Ce lieu était sacré; les religieux mêmes ne s'y promenaient qu'en silence, ayant à l'esprit la pensée de la mort et la mémoire des ancêtres. La sacristie, le réfectoire, de grandes salles communes régnaient autour de cette galerie sérieuse, qui communiquait aussi à l'église par deux portes, l'une introduisant dans le chœur, l'autre dans les nefs. Un escalier menait aux étages supérieurs construits au-dessus du portique et sur le même plan. Quatre fenêtres ouvertes aux quatre angles des corridors y répandaient une abondante lumière; quatre lampes y projetaient leurs rayons pendant la nuit. Le long de ces corridors hauts et larges, dont la propreté était le seul luxe, l'œil ravi découvrait à droite et à gauche une file symétrique

de portes exactement pareilles. Dans l'espace qui les séparait pendaient de vieux cadres, des cartes de géographie, des plans de villes ét de vieux châteaux, la table des monastères de l'Ordre, mille souvenirs simples du ciel et de la terre. Au son d'une cloche, toutes ces portes s'ouvraient avec une sorte de douceur et de respect. Des vieillards blanchis et sereins, des hommes d'une maturité précoce, des adolescents en qui la pénitence et la jeunesse faisaient une nuance de beauté inconnue au monde, tous les temps de la vie apparaissaient ensemble dans un même vêtement. La cellule des cénobites était pauvre, assez grande pour contenir une couche de paille ou de crin, une table et deux chaises; un crucifix et quelques images pieuses en étaient tout l'ornement. De ce tombeau qu'il habitait pendant ses années mortelles, le religieux passait au tombeau qui précède l'immortalité. Là même il n'était point séparé de ses frères vivants et morts. On le couchait, enveloppé de ses habits, sous le pavé du chœur; sa poussière se mêlait à la poussière de ses aïeux, pendant que les louanges du Seigneur, chantées par ses contemporains et ses descendants du cloître, remuaient encore ce qui restait de sensible dans ces reliques. O maisons aimables et

saintes! On a bâti sur la terre d'augustes palais; on a élevé de sublimes sépultures; on a fait à Dieu des demeures presque divines; mais l'art et le cœur de l'homme ne sont jamais allés plus loin que dans la création du monastère (1). »

Au milieu de ces travaux d'historien et de vie claustrale, le temps s'écoulait vite. A la fin de décembre 1839, il écrivait : « Notre noviciat s'achève avec rapidité; nous toucherons avant Pâques à l'époque de nos vœux. De grandes consolations nous sont venues de toutes parts, dans ces huit à neuf mois, de France, d'Angleterre, de Belgique, de Rome. Nous avons eu souvent le cœur pénétré de joie en voyant les bénédictions que Dieu répandait sur notre dessein, et il est bien vrai qu'on ne se donne jamais tout entier à Dieu sans trouver des pères, des mères, des frères et des sœurs en échange du peu que l'on a quitté.

« J'ai une grâce à vous demander. Notre église de la Quercia, qui date de la fin du xve siècle, possède une image célèbre et miraculeuse de la sainte Vierge, patronne des Frères-Prêcheurs, et qui joue un rôle immense dans notre Ordre. L'é-

(1) *Vie de saint Dominique,* ch. viii, à la fin.

glise de la Quercia, bâtie par les habitants de Viterbe, pour abriter cette image, qui avait été longtemps à l'air entre les branches d'un chêne, fut donnée aux Dominicains par un événement où la France joue le premier rôle. Le sénat de Viterbe ne savait à quel ordre religieux la donner. On résolut d'envoyer à la porte de la ville qui s'ouvre vers Florence une députation, et de remettre les clefs au premier religieux qui entrerait. Le premier qui entra fut le *Français* Martial Auribelle, général de l'Ordre. La Providence nous y a conduits trois siècles après, et nous avons résolu de prendre pour notre patronne la madone de la Quercia. Un peintre de nos amis, français et saint, va venir en faire une copie que nous laisserons dans le sanctuaire jusqu'à notre départ. Nous l'emporterons ensuite avec nous, et elle nous accompagnera partout, jusqu'au jour où nous l'installerons solennellement dans notre premier monastère français sous le titre de madone de la Quercia. La grâce que je vous demande donc est d'attacher votre souvenir à cette image en nous en donnant le cadre (1). »

Cette pensée de mettre la restauration de l'Or-

(1) Lettres inéd. — La Quercia, 21 décembre 1839.

dre en France sous la protection de Marie, révèle bien la douce et délicate piété du Père Lacordaire. Marie, protectrice de la France, de l'ordre de Saint-Dominique, et patronne spéciale du couvent de la Quercia, quels heureux présages! Elle sera donc encore la gardienne du premier couvent de l'Ordre à rétablir en France. Et, en effet, la copie de la madone de la Quercia, faite par le Père Besson, le jeune peintre *français et saint,* fut déposée solennellement sur l'autel du couvent de Nancy, le premier érigé en France. Elle y est encore, regardant le chœur des religieux et leur rappelant la tendre confiance de leur Père en Marie. Plus tard, il voudra une consécration plus solennelle encore à Paris, et, après avoir célébré le saint sacrifice à l'autel de Notre-Dame-des-Victoires, entouré de tous les frères du Tiers-Ordre, il offrira, plein de joie, à la sainte Vierge un cœur d'argent où seront gravés ces mots : *Consécration à Notre-Dame-des-Victoires du rétablissement en France de l'Ordre et du Tiers-Ordre de Saint-Dominique, le* 15 *janvier* 1844.

Le cadre demandé ne se fit pas attendre, on le pense bien. Le Père Lacordaire, dont la pensée montait naturellement des plus petits faits aux

larges horizons de la foi, écrivait en remerciant : « J'ai reçu dimanche soir le magnifique cadre que vous avez destiné à Notre-Dame de la Quercia, et je m'empresse de vous en remercier. Bien des frères, bien des amis et des enfants, s'agenouilleront devant le cadre et l'image, confondus en une sainte unité. Je montrais l'autre jour à un Français peu chrétien encore la toile où fut peinte, il y a quatre siècles, la madone de la Quercia, et je lui disais : C'est ce morceau de brique qui a bâti l'église que vous voyez, les cloîtres et les maisons qui l'entourent, défriché les champs voisins, creusé cette route par où vous êtes venu de Viterbe, institué deux foires populeuses, attiré ici des millions d'hommes! Je souhaite que notre copie soit aussi heureuse que l'original, et j'ai grande confiance qu'elle le sera davantage, non en considérant ma trop pauvre personne, mais le cours des choses qui nous emportera, et qui pousse visiblement le monde à une grande rénovation chrétienne.

« Dans quatre jours, je prononcerai mes vœux devant cette image ornée par vous. Qui nous eût dit cela dans l'automne de 1837? Qui nous eût dit tant de liens brisés et contractés? Mais tous ces mystères ont un but lucide où nous allons;

toutes les séparations du temps ne sont qu'un rendez-vous pour l'éternité. Un jour nous verrons dans la sainte et vraie patrie que le sacrifice n'était qu'un chemin plus court pour se joindre (1). »

Nous ne saurions mieux terminer ce chapitre que par une page de mystique sacrée de la plus incomparable beauté. C'est une lettre de consolation qu'il écrivit peu de temps après son séjour à la Quercia. Elle peut se lire après les plus belles élévations de Bossuet sur les mystères. C'est une élévation sur le mystère de la douleur. Je ne sais si la pensée et le style peuvent monter plus haut. Le prince à qui ces consolations étaient adressées, et qui était digne de les entendre, venait de perdre coup sur coup sa femme et deux jeunes enfants. Nous aimerions à pouvoir dire son nom; mais, si nous devons respecter le sentiment de discrète réserve derrière lequel s'est voilée cette noble infortune, qu'il nous soit au moins permis de la remercier de la publication d'une pareille lettre :

(1) Lettres inéd. — La Quercia, 7 avril 1840.

« Prince,

« J'ai appris hier les nouvelles pertes qui viennent de vous frapper coup sur coup, et je ne puis m'empêcher d'approcher mon cœur du vôtre dans de si cruelles circonstances. Je n'ai pas l'espérance de vous donner la moindre consolation. Si la foi ne m'enseignait que Dieu est tout-puissant, à peine oserais-je dire qu'il peut vous consoler. Mais peut-être me sera-t-il permis de vous dire quelque chose d'utile. Dans les malheurs semblables à ceux qui vous ont atteint, les hommes sont inquiets des causes en même temps qu'ils sont accablés sous le poids des effets. Je me suis demandé en présence de Dieu pourquoi vous aviez été précipité si vite dans un abîme de douleurs; j'ai cherché l'origine de vos maux avec la préoccupation d'un ami et la conscience d'un religieux. Laissez-moi, prince, vous dire ma pensée!

« Les saintes Écritures nous présentent en divers endroits l'exemple de subites et épouvantables catastrophes. Nous ne voyons jamais qu'elles aient eu d'autres causes que celles-ci : de grands crimes à punir ou de grandes vertus à

récompenser. Ni vous, ni votre famille, ni vos ancêtres ne permettent de s'arrêter à la première supposition; mais qu'il nous est aisé de tout expliquer par la seconde! Vous aviez uni votre sort à une personne trop accomplie pour ne pas s'unir à Dieu prématurément. Il fallait qu'elle mourût dans la fleur de l'âge et de la grâce, parce qu'il n'y avait plus que cette mort qui pût ajouter à sa couronne. L'homme lui-même laisse-t-il à une fleur parfaite le temps de s'ouvrir? Hélas! nous oublions toujours que ce que nous aimons est aimé par un autre que par nous, et que Dieu s'est appelé dans ses Écritures le *Dieu jaloux!* Nous oublions dans nos amours Celui qui aime plus que toutes les créatures ensemble, et qui, afin de leur ôter tout droit de se plaindre jamais de lui, a voulu mourir pour elles, tout éternel qu'il fût de sa nature. Levez, prince, levez vos yeux vers ces régions de l'amour sans bornes; c'est là que vous connaîtrez le secret de vos larmes; vous y verrez dans les embrassements de Dieu l'âme qui s'était partagée entre lui et vous dans une mesure si juste, que les attraits même du ciel ne vous l'auraient point ravie, si un ordre tout-puissant ne lui fût venu. Vous y verrez les raisons de cet ordre qui vous semble cruel, et comment la beauté sans

tache d'une âme chrétienne fait violence à Celui qui fut son premier époux dans le baptême. Malheureux que nous sommes, nous ne croyons pas à ces divins mystères! Ils ne tiennent que la seconde place dans notre intelligence aveuglée par les ombres de ce monde; et lorsque le véritable époux entre dans la chambre nuptiale, nous ne le reconnaissons même pas. Nous appelons la vie et la naissance du nom de mort; nous faisons un tombeau de l'entrée du ciel, et nous y pleurons comme des hommes qui sont sans espérance.

« Mais s'il est vrai que c'est nous et non Dieu qui se trompe, jugez, prince, de ce qui se passe dans le cœur d'une épouse et d'une mère lorsqu'elle lit l'Évangile en Dieu même, et qu'elle y voit aussi le monde avec tout ce qu'elle y a laissé. Ah! si nous pouvions comprendre la sublimité de cette transformation, nous entendrions mieux ce que nous appelons le malheur! Qu'est-ce que le monde vu de l'infini? Qu'est-ce que le monde vu de la paix éternelle? Qu'est-ce que le monde vu du haut de la chasteté et de la charité? Qu'est-ce que le monde vu du chœur des saints et des anges? Qu'est-ce que le monde vu des entrailles du Père, du Fils, et du Saint-Esprit? Là, en bas, au plus loin, dans des ténèbres et des misères

inexplorables, sous l'empire du démon qui n'est qu'à demi brisé, une âme couronnée, mais encore toute tremblante des périls auxquels la mort vient de l'arracher, regarde sa maison, son époux, ses enfants. Les jugera-t-elle avec la gloire qui la remplit, ou avec les fausses lueurs du monde? Pèsera-t-elle leur bonheur dans la balance des hommes ou dans celle de Dieu? Un père priait un saint d'obtenir à son fils une longue vie. L'enfant mourut, et comme le père était tombé dans le doute et le découragement, le saint lui apparut et lui dit: *Pouvais-je obtenir à ton fils une plus longue vie que la vie éternelle ?*

« O prince, votre épouse bien-aimée a partagé entre vous deux les fruits de votre amour. Elle en a demandé deux pour elle et deux pour vous. La moitié de votre maison est allée au ciel; l'autre est restée sur cette terre pleine d'épines pour y acquérir des mérites plus laborieux. Nous vivrons dans des temps sévères, nous aurons souvent occasion de penser qu'il est plus aisé de mourir que de vivre. En tournant la vue vers l'horizon douloureux qui va chaque jour s'éloigner de vous, vous connaîtrez peut-être qu'il y eut plus de peines épargnées que de joies ravies aux objets de votre affection, et vous bénirez la main incompréhen-

sible qui bénit toujours quand elle s'étend sur ses serviteurs et ses élus.

« Voilà, cher prince, les pensées qui me sont venues en méditant vos malheurs. Si impuissantes qu'elles soient pour vous consoler, elles vous porteront du moins quelque témoignage d'un attachement qui vous est déjà bien connu, mais qui se fût fait trop de violence en se taisant pendant que vous êtes si à plaindre. »

Si l'homme se peint dans son style, qui n'admirera dans de pareils accents, bien au-dessus du génie de l'écrivain, l'âme du prêtre et du religieux! Voilà l'homme! l'homme du dedans, si peu connu; voilà le religieux et les sublimes régions où son âme plus libre apprenait à respirer et à vivre. Cette seule page nous console de tous les détails que nous aurions pu souhaiter sur cette première année de vie monastique.

CHAPITRE XI

Premiers Dominicains français : Réquédat, Piel, Hernsheim, Besson, le R^me^ P. Jandel.

Le Père Lacordaire prononça ses vœux solennels au couvent de la Quercia, le 12 avril, dimanche des Rameaux 1840, et le jour de Pâques il prêchait à Saint-Louis-des-Français à Rome. Son discours débutait ainsi : *Nous avons vaincu! nous avons vaincu!* Ce qu'il disait du Christ, chef de l'Église, il pouvait le dire de son œuvre à lui aussi. Elle était désormais assise et vivante. Cette œuvre va se développer, la vie du Père Lacordaire va s'élargir. Dieu lui donne dès le début des coopératenrs et des enfants. Quelle fut cette première génération? Nous permettra-t-on de nous arrêter un moment à la faire connaître? N'est-ce pas retrouver encore l'ouvrier dans l'œuvre, le maître dans les disciples, l'arbre dans ses fruits?

Outre le charme qui s'attache à l'histoire des origines, en dehors de ce parfum de piété, de sainte poésie, de sublime dévouement de ces premières fleurs choisies par la main de Dieu, et qu'on ne respire que là, il n'est pas sans intérêt de savoir comment cette œuvre se forma, quels hommes furent appelés les premiers, quels motifs les amenèrent, comment ils comprirent leur mission, l'aimèrent et s'y consacrèrent. Ils furent peu nombreux; mais quelle élite dans l'intelligence, le caractère et les saints dévouements! Le Père Lacordaire en exprimait avec ravissement sa joie et sa reconnaissance à Dieu. Nous serons à l'aise pour en parler; des cinq premiers qui vinrent à lui, tous, excepté un, sont morts. C'était le Frère Réquédat, le Frère Piel, le Père Hernsheim, le Père Besson, et le révérendissime Père Jandel, qui survit à tous et gouverne l'Ordre entier.

Le premier est déjà connu. On sait l'affection qu'avait pour Réquédat le Père Lacordaire; mais on ne sait pas à quel degré il en était digne. Le Père Lacordaire a dit de lui-même : « Avant d'aimer Dieu, j'avais aimé la gloire et rien autre chose; » on pourrait dire de Réquédat : « Avant d'aimer Dieu, il avait aimé la France et rien autre chose. » Il avait pour sa patrie une passion, un

culte. Il voulait la France grande, libre, heureuse, la première en tout. Dans cette passion s'absorbaient ses autres facultés : sa personnalité s'effaçait devant cet amour exclusif qui le rendait fou et ne lui permit de s'arrêter à aucun autre. Il ne connut pour lui-même ni l'ambition, ni la gloire, ni les séductions des sens. Cette fièvre de patriotisme peut paraître aujourd'hui bizarre et quelque peu extravagante; c'est une maladie, en effet, dont est guérie généralement la jeunesse contemporaine, mais qui était sérieuse alors, et dont on ne riait pas; ce ne fut, si l'on veut, qu'une effervescence de cœurs jeunes et généreux, mais salutaire à plusieurs, inoffensive à tous, et plus saine, en définitive, que l'engourdissement actuel. D'un esprit cultivé, entouré dans sa famille de tous les moyens de succès, Réquédat ne sut s'arrêter à aucune carrière. Il ne trouvait rien qui répondît à l'idéal de sa religion politique. En attendant, il étudiait les questions sociales, surtout au point de vue de l'amélioration des classes souffrantes, et appliquait ses théories à sa manière en épuisant sa bourse au profit des pauvres. De tout l'argent que son père lui donnait pour faire honneur à sa position et satisfaire largement ses goûts, il ne se réservait que le strict nécessaire,

vivant en Spartiate et s'achetant des vêtements au Vieux-Temple : tout le reste allait aux pauvres. Au fond, tout le secret de cette étrange nature est là : c'était une âme passionnée de dévouement comme d'autres le sont d'égoïsme. Aimer était sa vie : mais aimer pour donner plus que pour recevoir; se donner soi-même toujours et au plus grand nombre possible, c'était son rêve, son mal, son martyre. Sa passion pour son pays n'eut pas d'autre mobile. Il voulait à tout prix en bannir toutes les causes de troubles et de malheurs, en faire une grande famille de frères. C'était une illusion, mais l'illusion d'un cœur généreux, et qui lui mérita deux grâces : celle de connaître bientôt une plus noble passion, la passion des âmes à sauver, et la grâce plus rare encore de se conserver pur au centre même des plus contagieux entraînements. Voué à la brûlante poursuite du bien, tyrannisé par ce noble amour, il n'eut pas le temps de voir le mal, et ce jeune homme de vingt ans, riche, beau, maître de lui et de sa liberté, pourra s'agenouiller aux pieds d'un prêtre et lui ouvrir son âme sans avoir à lui découvrir une seule de ces flétrissures précoces, tribut cruel prélevé par les sens révoltés sur les prémices de la vie.

Né à Nantes, en 1819, d'une famille enrichie par le commerce, Hippolyte Réquédat, à dix-huit ans, faisait déjà partie d'une réunion de jeunes gens sérieux et enthousiastes qui discutaient deux fois par semaine les plus hauts problèmes de philosophie et de religion. Saint Thomas d'Aquin était leur oracle, quelquefois attaqué, mais toujours triomphant. — *Comment saint Thomas comprenait-il le progrès? — Quelles étaient les idées et les principes de saint Thomas sur le droit naturel, — sur l'esclavage, — sur la propriété, — sur la souveraineté?* Telles étaient les thèses à l'ordre du jour dans le jeune cercle. Réquédat n'avait pas la part la moins active à ces travaux écrits, à ces controverses animées, dont le juge et le docteur était un savant italien, catholique ardent, possédant sa *Somme* comme elle ne l'est plus qu'au delà des monts, et impitoyable aux imprudents contradicteurs du grand maître dominicain. C'est dans ces réunions que Réquédat connut Piel, qui devait le premier le suivre sous l'habit de frère-prêcheur, et le premier aussi le rejoindre au ciel.

Piel était né à Lisieux, en 1808. Après avoir essayé de plusieurs carrières, sans y prendre goût, tout à coup, à vingt-quatre ans, il déclare

à son père sa ferme volonté d'être architecte. Aux objections de ce dernier il répond : « Je serai architecte, ou je ne serai rien. » C'était une vraie vocation. D'une âme énergique, et ayant reçu, je ne sais d'où, la flamme sacrée de l'artiste, il se mit au travail avec ardeur, et, en dépit de son âge et de ses préférences pour les formes gothiques, alors fort peu en honneur, il arriva vite à se faire un nom parmi ses émules.

Appelé à Nantes par un curé de cette ville pour y construire une église gothique, il fit prévaloir son projet contre celui de son concurrent, malgré les résistances locales, les préjugés administratifs, et le parti pris des juges. Il y vécut un an, voyant beaucoup son nouvel ami, travaillant avec lui, et se préparant de son côté, par une étude sérieuse de l'art chrétien, à la haute mission qu'il se croyait appelé à remplir. « Voici à peu près la vie que je mène, écrivait-il à cette époque : outre mon projet et mon devis, j'ai fait plusieurs articles pour l'Encyclopédie. J'en ai préparé un sur Vitruve, que j'enverrai bientôt à mon cher *Européen* (1). Je dispose un autre travail sur les nombres impairs de l'Ancien Testament, qui me

(1) Journal de l'école de M. Buchez.

servira plus tard pour une symbolique des nombres de toutes les anciennes traditions, et qui me conduira à dévoiler un des mystères encore cachés de la synthèse des cathédrales gothiques. Pour ne point perdre l'habitude d'écrire, je jette sur le papier les bonnes pensées qui me viennent. Je traduis quelquefois, comme exercice, du latin en français, de l'italien en latin. Ce sont des discussions d'Origène traduites du grec par Rufin, qui nous a laissé aussi quelques vies des Pères du désert. Quant à l'italien, ce sont des strophes du *Purgatoire* ou du *Paradis* de Dante. Voilà à peu près comme mon temps est employé (1). »

Dans ce mouvement d'idées chrétiennes et ces travaux sérieux et élevés, les deux amis approchaient de la pleine lumière, mais n'y étaient pas encore arrivés. Ils se disaient catholiques et s'en faisaient honneur au dehors; mais entre eux et devant leur conscience, ils ne se dissimulaient pas qu'il restait un dernier pas à faire. Réquédat, fatigué des théories, cherchait l'action; Piel, moins vertueux, songeait simplement à se convertir. « Combien il est difficile, disait Réquédat, de choisir une spécialité aujourd'hui que

(1) *Notice sur Piel*, par Am. Teyssier. — Paris, Debécourt, 1843.

l'avenir paraît si obscur! Et cependant, sans but spécial, on ne fait rien qui vaille. Je m'en aperçois tous les jours lorsque je n'ai jamais d'autre réponse à faire chaque soir à cette question : *Qu'as-tu fait aujourd'hui?* — que celle-ci : *Rien, ou presque rien.* » Quant à Piel, voici les sentiments que lui inspirait l'exemple de son ami, et de quelle trempe étaient cette âme et ce caractère. Il écrivait de Nantes à son père après des revers de fortune : « Nous ne serons jamais riches, tant mieux; nous aurons des devoirs moins lourds à remplir, puisqu'il sera demandé plus à celui qui aura reçu davantage. Mais nous avons en nous un trésor inépuisable aux plus prodigues, j'entends la charité, non-seulement qui nourrit et vêtit, mais aussi la charité qui enseigne, qui redresse et qui console; cette charité chrétienne qui agrandit et ennoblit l'âme, qui rend précieux les actes de la simplicité, qui empêche les facultés de l'esprit d'être stériles ou de conduire à l'aberration et à la folie. Je souhaite que nous soyons toujours riches de ce trésor-là, le reste nous sera donné par surcroît. Je prie Dieu qu'il vous donne la santé à tous, et qu'il vous bénisse comme vous l'aimez; qu'il vous accorde la douceur de la patience et la fermeté de la volonté. Si les larmes

du repentir, après les joies de l'innocence, ont encore du prix devant lui, s'il veut bien entendre un homme qui ne fut jamais méchant quand il fut le plus coupable, il m'exaucera; car ma prière vient d'un cœur contrit et humilié (1). » Ce jour d'une complète réconciliation avec Dieu allait bientôt arriver.

En 1838, les deux amis sont à Paris. Ils ne se quittent plus. Ils ont les mêmes pensées, le même but, les mêmes aspirations. Piel, d'une intelligence plus puissante et né pour le commandement, subissait pourtant sans s'en défendre la douce influence du cœur plus généreux et plus tendre de Réquédat. Piel s'était logé en face de l'église Notre-Dame pour avoir constamment devant les yeux ce chef-d'œuvre de temps réputés barbares : il le savait par cœur et s'était constitué son défenseur officieux, dénonçant sans relâche à l'autorité les scènes de dégradation dont il était journellement témoin. Il aurait pu s'arrêter longtemps encore à admirer la structure extérieure de l'édifice, sans songer à prendre rang à l'intérieur au milieu des fidèles, si son ami ne lui eût donné l'exemple. Réquédat fut le premier à re-

(1) *Notice sur Piel*, pag. 37.

connaître que le meilleur moyen de faire de bons prosélytes était de se soumettre en tout à l'Église; que ce n'était pas assez d'acheter les saints Évangiles par centaines, et de les distribuer à tout venant, de rappeler aux simples notions du catéchisme ceux de ses amis qui se perdaient dans de vagues théories d'un spiritualisme platonique; qu'il fallait faire ce que ce catéchisme enseigne. Un jour donc il entre à Saint-Étienne-du-Mont, et, voyant des femmes autour d'un confessionnal, il s'agenouille et attend son tour. Lorsqu'il fut venu, le prêtre, entendant ce jeune homme qui ne s'était pas confessé depuis sa première communion, s'accuser d'avoir voulu beaucoup de mal à tous les ennemis de la France, et répondre négativement à toutes ses autres questions, ne put croire à sa sincérité et refusa de l'absoudre. Ce ne fut qu'après plusieurs épreuves qu'il comprit l'étonnante candeur de cette âme d'élite, et quelle perle le bon Dieu lui mettait entre les mains.

Sous l'influence de la grâce divine, ce cœur, déjà si généreux, s'élargit encore. Son patriotisme s'épura. « Mon Dieu, disait-il, je vous en supplie, que la nation française réalise librement votre parole, et que j'aie part à cette réalisation.

Rendez-moi humble, charitable, chaste, actif et patient. » Il disait à la sainte Vierge : « Obtenez-moi la grâce de distinguer ma vocation, de connaître le chemin dans lequel je pourrai faire le plus de bien possible, ramener le plus de monde à l'Église, et être le plus chaste, le plus humble, le plus charitable, le plus actif et le plus patient.» Il écrivit ces prières étant encore dans le monde, et les récitait chaque jour. Il eût voulu voir tous ses amis suivre son exemple et partager sa joie. « Si c'était une affaire de logique, écrivait-il, la faiblesse de leurs arguments me ferait croire ce jour peu éloigné. Mais non : c'est l'humilité qu'il faut; l'individu doit se soumettre devant la société à laquelle des secours divins ont été promis jusqu'à la fin des siècles, et c'est chose difficile pour quelques-uns. » Piel fut le premier à suivre son ami. Le jour où il communia, sa sœur écrivait à leur père : « Quel jour, cher père, et tous ceux qui le suivent comme ils sont bons! Si tu voyais de quel pas il marche dans la voie des parfaits! »

On était à la fin de 1838. L'abbé Lacordaire revenait de Rome, où il s'était assuré des favorables dispositions de tous pour son projet. On en parlait à Paris. Le *Mémoire* n'avait pas encore

paru et laissait le champ libre aux interprétations. Mais nulle part l'idée ne fut plus chaleureusement accueillie que par les deux jeunes convertis et le cercle de leurs amis. Réquédat fut député pour rendre visite à l'abbé Lacordaire, et savoir de lui le fond de sa pensée. L'entente fut prompte, et la conclusion ne se fit pas attendre. L'abbé Lacordaire exposa ses vues. L'Église, la France, l'apostolat par la prédication, peut-être par le martyre, toutes ces paroles arrivaient comme des traits enflammés du cœur du prêtre au cœur ardent du néophyte; sa *spécialité* était trouvée, sa vie allait être remplie. Il tomba aux genoux de son nouveau maître, et le conjura de le prendre pour son premier enfant. Ce qui dut se passer en ce moment dans l'âme du nouveau patriarche, ce que furent ces embrassements, ces larmes de joie bénies et fécondes, cette rencontre entre deux âmes si bien faites pour s'entendre, il est plus facile de le deviner que de l'écrire.

Réquédat revint tout joyeux annoncer à ses amis qu'il partait avec l'abbé Lacordaire. Nul n'en fut surpris, nul n'essaya de l'arrêter. Cette vocation si soudaine n'inspirait aucun doute à ceux qui le connaissaient. Tous le félicitèrent et l'encouragèrent, se consolant de son départ par la

pensée de le revoir bientôt au milieu d'eux sous l'habit de Frère-Prêcheur. Quant à Piel, il subit une fois encore l'irrésistible attrait du charme fascinateur, et reçut là le premier éclair de sa vocation. Mais cet entraînement, où l'amitié pouvait avoir une trop large part, demandait à être mûri par le temps et la réflexion, et il fut décidé qu'il attendrait dans le monde un ordre plus formel du Ciel et de l'Italie. En partant, Réquédat lui dit : *A un an, frère Piel; je vous attends comme novice.*

Quelques jours après la séparation, Piel écrivait : « Nous sommes tout tristes encore du départ de notre meilleur ami. Si vous aviez vu avec quelle simplicité il a fait tout ce que Dieu lui demandait, vous auriez été convaincu aussitôt que nous de la vérité de sa vocation, comme nous vous auriez été touché de la candeur avec laquelle il l'a suivie. Pas une voix, parmi celles des véritables amis qu'il s'était faits ici, ne s'est élevée pour le retenir, et pas un de ceux qui l'aimaient comme il mérite d'être aimé ne l'a vu partir sans verser des larmes... Il sera excellent pour nous d'avoir un ami qui aime la France plus que tout après Dieu, et que cet ami soit placé de telle sorte que la lumière ne lui manque jamais... Ils

sont partis trois pour un voyage que je prie Dieu de bénir. Je ne les ai quittés qu'au dernier moment. Nous nous sommes embrassés encore une fois; après, nous nous sommes séparés. Qu'ils nous reviennent bientôt! »

L'âme généreuse de Piel fut profondément remuée par la résolution de son ami. Sans rien changer à sa vie d'architecte, toutes ses pensées, tous ses regards se tournaient vers l'Italie. Il parlait souvent à ses amis de son intention de suivre Réquédat. Pour s'y préparer, il se mit à assister à la messe tous les jours, à se confesser chaque semaine, et à travailler, par de courageux efforts, à corriger l'âpreté naturelle de son caractère.

Les deux religieux français de la Quercia ne le laissaient pas oisif. Le Père Lacordaire, entouré à Rome de jeunes artistes français et catholiques, avait eu la pensée de commencer par eux son apostolat dominicain, et de les fortifier dans leurs convictions religieuses et artistiques par l'association. Une première confrérie fut érigée sous le nom de Saint-Jean-l'Évangéliste, et le Père Lacordaire, de sa cellule de novice, en rédigea le règlement. L'article premier portait : « Le but de la confrérie de Saint-Jean-l'Évangéliste est la sanctification de l'art et des artistes par la foi

catholique, et la propagation de la foi catholique par l'art et les artistes. » Piel fut chargé de réaliser la même pensée à Paris, et il fut nommé premier prieur de Saint-Jean-l'Évangéliste. Réquédat, dévoré sous son froc de la fièvre du bien à faire, stimulait son zèle par des lettres nombreuses. Rien ne peint mieux que cette correspondance cette âme enthousiaste touchée, dans une égale mesure, de la flamme de la contemplation et de l'action. Elle donne aussi de nouveaux et intéressants détails sur les origines dominicaines. A ce double titre, nous allons en citer quelques extraits. On comprendra mieux ainsi quelles espérances le Père Lacordaire avait fondées sur ce jeune homme de vingt ans, et quels inexprimables regrets sa mort prématurée lui a laissés.

Il écrit de Rome à son bien-aimé frère Piel deux jours avant sa prise d'habit :

« Rome, 7 avril 1839, couvent de la Minerve.

« C'est dans deux jours que pour la première fois nous porterons la robe blanche de l'innocence et le manteau noir de la pénitence. Si mes prières sont écoutées, ce grand jour luira aussi pour vous,

mon frère bien-aimé, et nous pourrons alors sous la loi, sous l'habit de Saint-Dominique, continuer une fraternité qui m'a laissé les plus doux souvenirs après m'avoir coûté bien des larmes. Le Frère-Prêcheur garde son nom de famille, et prend un nouveau patron dans les saints de l'Ordre. Nous eûmes à choisir entre les quatre plus grands saints : saint Dominique, saint Pierre de Vérone, saint Thomas et saint Vincent Ferrier. Le Père Lacordaire prit le nom de Dominique, le Père Boutaud celui de Vincent, et moi je me jetai sous la protection de saint Pierre. Lorsque je choisis ce nom, je ne connaissais que la fin de l'histoire de ce grand saint, dont aujourd'hui je possède quelques autres parties (1); mais une force intérieure dont je ne me rendais pas bien compte, me poussait à ce choix. Lorsque vous lirez cette vie, que vous penserez au chef des apôtres et à beaucoup d'autres choses que vous saisirez parfaitement sans que je vous les indique, vous comprendrez facilement pourquoi j'ai pris ce nom plutôt qu'un autre. Les souvenirs reli-

(1) « Saint Pierre de Vérone, tombé sous le fer des assassins après une longue carrière apostolique, écrivait sur le sable avec le sang de ses blessures les premières paroles du Symbole des Apôtres : *Je crois en Dieu.* » — Le P. Lacordaire, *Mémoire pour le rétablissement en France des Frères-Prêcheurs*, chap. III.

gieux dont Rome abonde nous ont beaucoup servi à nous préparer à la prise d'habit. Ce n'est pas que le luxe et la grandeur de ses églises m'éblouissent; non, cela m'a seulement prouvé que Rome possédait de beau marbre et donnait beaucoup d'or à ses églises; mais je n'en ai pas vu encore une seule qui puisse me faire oublier Notre-Dame de Paris. Mais il y a tant de souvenirs précieux, tant de saintes reliques, que l'honneur qu'on leur rend donne de la confiance. Celui qui prie avec sincérité aime à se reposer des difficultés de ce monde sur les grandes intercessions célestes. Et quelles richesses ne possède-t-elle pas, cette sainte ville? Elle s'appuie sur saint Pierre et sur saint Paul. Une seule de ses nombreuses catacombes rappelle la mort de soixante mille martyrs; mais je m'arrête, car le temps me presse.

« Ici nous avons été très-bien reçus par tout le monde, et notre projet a été l'objet de bien des sympathies, quelquefois même enthousiastes. Ce n'est pas que nous n'ayons contre nous quelques difficultés. La France effraie tout le monde ici; notre projet paraît fabuleux lorsqu'on pense à la révolution qui la menace : on ne conçoit pas comment, dans un temps d'orage, on pense à jeter de pareils fondements. Tout le monde a les yeux

sur la France, c'est la seule nation qui occupe; et elle a laissé ici de si fâcheux souvenirs, qu'au moindre mouvement de sa part, on s'attend encore à revoir ses soldats aussi irréligieux que braves. A notre égard aussi on se crée souvent bien des difficultés, en considérant le gouvernement français comme absolu. Et il faut ajouter à tout cela quelques inimitiés tant italiennes que françaises, qui ne doivent pas moins exister, pour se tenir dans l'ombre. Mais que sont ces difficultés lorsque nous les comparons à tous les secours que doivent nous apporter et la bénédiction toute particulière que le Saint-Père nous a donnée dans une audience obtenue jeudi dernier, et les prières de tous nos amis italiens et français, religieux et séculiers, lorsque nous les comparons à notre sincérité, et enfin aux demandes que nous ne cessons d'adresser à Dieu pour qu'il accorde à nos ennemis toutes les grâces spirituelles et temporelles utiles à leur salut? Priez aussi pour eux, chers amis; car ils sont plus à plaindre que nous. Enfin, mardi, nous prenons l'habit, et, avec la grâce de Dieu, dans une année nous reverrons la France.

« Les Dominicains voient pour eux poindre un bel avenir. Ils sont déjà en Russie, à Saint-Pé-

tersbourg, où ils ont une paroisse de plus de trente mille âmes; en Turquie, à Constantinople, en Irlande, en Angleterre, en Belgique, en Pologne. Ils viennent de se rétablir en Hollande. La répugnance de l'empereur d'Autriche est vaincue à leur égard; ils vont être bientôt rétablis à Milan, et demain un couvent de Dominicains s'ouvrira à Venise, pendant que trois Français prendront, au nom de leur patrie, l'habit de Frères-Prêcheurs.

« Je vous ai déjà dit que le Saint-Père nous a accordé une audience particulière; il nous a reçus très-affectueusement, surtout le Père Lacordaire, qui l'a déjà vu cinq ou six fois. Le matin, le Père général est allé lui parler de notre prise d'habit, et le Pape lui a répondu : « C'est un brave et noble projet, qu'ils marchent en avant. » Les cardinaux ont aussi parfaitement accueilli le Père Lacordaire; un d'eux doit offrir le saint sacrifice pour notre projet. Ce qui vous étonnera peut-être plus, c'est l'amitié que nous portent les Ordres religieux. Les Bénédictins nous disent que l'Ordre des Frères-Prêcheurs est celui qu'ils ont toujours le mieux aimé après le leur. Les Franciscains nous rappellent avec amour l'entrevue de saint François et de saint Dominique. Nous sommes

allés voir le Père général des Jésuites; il nous a très-bien reçus, et s'est plu à nous raconter l'union future des Dominicains et des Jésuites prédite par une sainte Macrine d'Espagne. Prions donc, et que la sainte volonté de Dieu soit faite.

« Le Père Lacordaire a dit une bien grande vérité lorsqu'il a accordé aux Dominicains une grande partie du caractère français. Si vous voyiez tous ces bons Pères de la Minerve, vous croiriez voir autant de Français. Tous sont plus ou moins enthousiastes de notre projet, et il y en a plusieurs qui déjà, s'il était possible, solliciteraient la faveur de venir consacrer leur vie au rétablissement de l'Ordre en France. Il y a entre eux la plus grande franchise, et les frères convers y sont traités avec la plus grande amitié et la plus grande égalité. Tout cela est français; glorifions-nous-en, car tout cela est catholique, et notre devoir est de le rendre universel. Et n'allez pas croire que ce soit un sentiment irréfléchi de nationalité qui me rende glorieux d'être Français. Oh! non, c'est comme catholique que je regarde ma patrie comme la première, comme la plus grande nation. C'est parce que je crois que Dieu accorde plutôt ses grâces aux prières ferventes qu'aux nombreuses prières, aux élans du cœur

qu'aux oraisons d'habitude, que je regarde les Français comme les premiers catholiques. En Piémont, en Lombardie, en Italie enfin, les églises sont beaucoup plus fréquentées, les prières beaucoup plus longues, les exercices religieux beaucoup plus nombreux qu'en France; mais il y a dans cette religion d'habitude un tel caractère de ressemblance avec l'état religieux de la France avant 1789, qu'on se demande si la Providence a réservé à ces pays des révolutions semblables à celles qui bouleversèrent le nôtre. Ce n'est pas qu'il faille être exclusif dans ses appréciations; il y a sans doute dans tous les pays de bien bons, de bien saints catholiques, et en grand nombre; ce n'est pas même qu'il faille ajouter foi à ces scandales du clergé romain que toutes les bouches racontent, que toutes les oreilles entendent, sans que jamais œil humain les ait vus. Tout ce que je veux dire, c'est qu'en France on ne se croit pas bon catholique à moins de suivre l'Évangile, et comme membre de l'Église, et comme membre de la nation, et comme membre de la famille; tandis qu'ailleurs on se croit trop souvent bon catholique en allant souvent à l'église, mais en ne pensant pas le moins du monde à conformer à ses enseignements les relations extérieures.

« Les artistes français qui sont venus à Rome depuis nombre d'années, ont rendu un bien mauvais service à leur patrie en perpétuant dans l'esprit de beaucoup d'Italiens, surtout des ecclésiastiques, la mauvaise réputation d'athéisme que la France a gagnée à la révolution. Cette triste observation engagea le Père Lacordaire à proposer à Besson, à Cabat et à M. Cartier de fonder à Rome une société dont le but serait, pour les membres, de se sanctifier et de s'instruire, et pour la France, de prouver qu'elle a des enfants qui connaissent le Symbole des Apôtres. Vous connaissez Besson, sa bonté et son dévoument. Cabat est un peintre ami du Père Lacordaire, et de tous ceux qui le connaissent. Il vit avec Besson : ce sont deux anges qu'abrite un même toit. M. Cartier est un jeune peintre français, ami de Besson et de Cabat, et bon catholique. Ils ont saisi cette proposition avec empressement, et doivent se réunir tous les dimanches pour entendre la messe, non plus seulement comme catholiques, mais aussi comme artistes français. Ils feront ensuite un petit fonds commun afin d'établir une bibliothèque et de faire en outre certaines œuvres de charité. Leur intention est d'accepter tous les artistes catholiques, surtout français, qui se pré-

senteront. Cette sainte association aura en outre l'immense avantage de donner une famille et nombreuse et charitable à tous les pauvres jeunes gens qui viennent à Rome, et qui, dans les maladies ou les contrariétés, sont complétement abandonnés. Mais, mon frère bien-aimé, cette œuvre entreprise par des enfants de la France et pour sa réhabilitation ne sera complète que lorsqu'elle aura des représentants à Paris. Aussi je viens vous prier, je viens vous conjurer de vous mettre immédiatement en rapport avec Besson, pour fonder cette société à Paris. Il sera bien qu'un futur dominicain finisse son existence dans le monde par une pareille œuvre, indiquée par un Père qui sera bientôt le sien, et qui déjà aime à se dire son ami. Nous comptons trop sur votre activité, sur les bons amis artistes catholiques qui vous entourent, pour douter de la réussite de ce projet.

« Je vous embrasse en frère,

« H. Réquédat. »

« P. S. Nous remontons du réfectoire, où on a mis en délibération parmi les frères (suivant l'usage) si l'on nous accepterait. Les braves frères

n'ont pas voulu suivre la coutume, qui est de voter; ils ont voulu attendre notre arrivée pour faire, comme ils disent, une acceptation *à la française*, ils se sont tous mis à claquer dans leurs mains aussitôt qu'ils nous ont vus. On ne se rappelle pas à la Minerve de semblables acclamations. Puissions-nous les mériter! Je tremble pour moi. »

Cependant le nom de Piel commençait à être connu, et la gloire lui souriait. Ses articles de critique dans les Revues avaient été remarqués. Nul ne portait plus haut que lui la royauté de l'art, nul ne soutenait plus vigoureusement la thèse de l'illustre auteur du *Vandalisme*. Outre son église de Saint-Nicolas de Nantes, plusieurs travaux importants lui arrivaient de divers côtés. M. le comte de Montalembert l'encourageait et lui demandait un projet d'église pour la Franche-Comté. M. Vitet, à qui M. Guizot l'avait vivement recommandé en partant pour son ambassade de Londres, lui faisait espérer pour l'année suivante une inspection des monuments historiques. Fallait-il abandonner cette carrière si glorieuse et si chrétienne? Fallait-il briser tous ses engagements, interrompre les travaux commencés, abandonner son vieux père qui allait revivre à ces premiers

rayons d'un peu de gloire, pour s'enfermer dans une cellule, et partager les destinées d'une œuvre incertaine et encore dans les langes? Tels étaient les motifs que les amis de Piel mettaient en avant pour le retenir. Le frère Pierre l'apprenant, lui écrit : « Quant aux objections qu'on a apportées à votre future vocation de dominicain, elles me paraissent aussi faibles qu'elles devaient l'être. Vous avez reçu de Dieu des talents : eh bien! pouvez-vous jamais mieux faire que de les consacrer à leur auteur? Et je ne sache pas que le compas ne puisse convenablement orner la ceinture du Frère-Prêcheur, lorsqu'il s'allie au chapelet. Mais laissons dire les hommes, et suivons la route que nous trace le Seigneur. Toujours est-il qu'il me paraît peu probable que Dieu veuille séparer dans l'avenir deux frères jumeaux dans la foi. Non, Dieu ne séparera pas deux amis dont la seule crainte, en entrant ensemble dans un couvent, était de s'aimer trop.

« Pour moi, je profite de l'ombre du couvent pour faire cette route immense qu'il reste à parcourir à tous ceux qui, sortis de l'Église, y rentrent par un chemin détourné : c'est-à-dire revenir à la foi comme un petit enfant; ne plus prendre le principe pour les conséquences, ni les consé-

quences pour le principe; ne plus affirmer la doctrine religieuse pour sa conformité avec la doctrine sociale, mais déduire la doctrine sociale de la doctrine religieuse; ne plus aimer Jésus-Christ parce que j'aimais les pauvres, mais aimer les pauvres parce que j'aime Jésus-Christ. Travail immense et impossible sans le secours de la grâce. Oh! mon ami, combien il est plus facile de démontrer la fausseté du rationalisme que de cesser complétement d'être rationaliste! Un autre avantage de l'année d'épreuve, c'est de faire connaître si on est capable de persévérer dans la vérité au milieu des circonstances les plus périlleuses, c'est-à-dire dans la solitude, abandonné à son plus grand ennemi, c'est-à-dire à soi-même. Dans la lutte, quelque fatigue qu'on éprouve, on se trouve toujours soutenu par cette action de lutter; l'orgueil y participe aussi; mais dans la solitude, toutes les forces qu'on déployait naguère contre l'ennemi extérieur se tournent contre vous-même, et la lutte intérieure qui s'établit est de toutes la plus terrible, la plus dangereuse, et j'ajouterai, la plus glorieuse. Maintenant je comprends parfaitement la nécessité de l'action extérieure aussi bien pour la société que pour l'homme; et il me paraît certain que, quelques rares exceptions ré-

servées, toute nation ou tout homme qui ne cherche pas extérieurement son but d'activité est destiné à succomber.

« Chaque jour je reconnais avec peine combien je suis indigne d'être appelé à la vie toute céleste que le bon religieux peut passer sur la terre. Heureux celui qui sent toujours dans la maison de Dieu son cœur enflammé d'amour ! Heureux moments que ceux où les embrassements du crucifix brûlent les lèvres et mouillent les yeux ! Mais malheureux aussi les moments où, accablés sous le manque de foi, d'espérance et de charité, les yeux restent secs et les lèvres froides en touchant un signe dont le sens échappe ! Et pourquoi ces malheureux moments sont-ils si fréquents pour moi (1) ! »

Ces lettres, dont nous ne citons à regret que quelques fragments, parurent si belles à ceux qui les recevaient, qu'ils trouvèrent à propos de leur donner la publicité d'un journal quotidien. Qu'on juge de la surprise et de la peine de l'humble frère Pierre ! Il écrit aussitôt :

(1) La Quercia, 19 mai, 6 juin 1839.

« Mon bon frère Piel,

« A notre grand étonnement, nous venons de voir dans *l'Univers religieux* l'insertion de mes lettres, et je vous écris à la hâte pour vous prier, au nom de notre amitié, de terminer cette publication aussitôt. J'ai, dans le cours de ma vie, chargé trop de fois ma conscience de jugements téméraires, pour en augmenter encore le pénible fardeau en condamnant sans réserve la détermination que vous avez prise. Mais, permettez-moi de vous le dire, j'ai épuisé toutes les explications que je crois possibles, et je n'en ai trouvé aucune satisfaisante. C'est, en effet, une bien grave décision que de fouler sous les pieds de la publicité l'intimité de la correspondance. J'aimais à vous écrire comme je vous aurais parlé. J'aimais à me venger de l'absence qui m'empêchait de vous presser sur mon cœur, en versant sans ordre et sans mesure dans le vôtre toutes les pensées du mien, et vous avez pu trouver une assez forte raison pour ne pas respecter cette intimité! Vous m'avez donc oublié pour ne pas songer combien me contrarierait personnellement la publicité? Et, en outre, ce qui est plus grave, parce que cela ne m'est

pas personnel, avez-vous assez pensé qu'un religieux ne s'appartenait plus, qu'avant tout il devait obéir à ses supérieurs, et Dieu veuille qu'ils n'en éprouvent aucune contrariété! Quoi qu'il en soit, le seul mérite de cette publication, celui de faire savoir publiquement que, pour l'accomplissement de ses desseins, Dieu prend plaisir à mêler les doctes et les ignorants, l'homme de génie et le pauvre d'esprit, le Père Lacordaire et un Réquédat, ce mérite, dis-je, étant accompli, de grâce ne confiez plus une seule ligne aux journaux. Non, vous ne serez jamais assez cruel pour me retirer la consolation de vous ouvrir quelquefois mon cœur (1). »

L'année de noviciat touchait à sa fin. Revoir la France, planter sa tente au centre de Paris, recommencer sous l'habit de Saint-Dominique sa vie d'apôtre et sauver des âmes, c'était pour le frère Pierre une joie qu'il ne cherchait pas à dissimuler. Il répond à ses amis, qui craignaient de voir le Père Lacordaire s'établir d'abord en Belgique, où une maison leur était offerte, qu'ils les calomnient, qu'ils oublient combien ils sont jaloux de leur titre de Français, que pour eux le pro-

(1) La Quercia, 6 juillet 1839.

verbe : *Tout chemin mène à Rome*, signifie : *Tout chemin mène à Paris*. Il les prie de faire dire une neuvaine de messes à sainte Geneviève pour leur heureux retour en France. « Ayons, leur dit-il, sainte Geneviève pour nous, et nous entrerons dans Paris, quand même les portes en seraient fermées. »

Il en était là, lorsque, au mois de février 1840, le Père Lacordaire prit une décision qui dut leur être à tous deux un dur sacrifice, mais où se révèle la sage et prudente lenteur du nouveau religieux appelé à donner l'esprit de conduite à sa nombreuse famille. Voici comment le frère Pierre annonçait cette détermination à l'un de ses amis de Paris (1) :

« Je n'ai pas oublié que vous êtes le protecteur des Frères-Prêcheurs, et, à ce titre, je dois vous faire la communication suivante : Après y avoir bien des fois pensé devant Dieu, le Père Dominique a écrit à notre révérendissime général pour lui demander la grâce de rester trois ans à Rome après notre profession, pour nous initier à la

(1) M. Amédée Teyssier, qui a écrit sur Piel une *Notice biographique*. Paris, Debécourt, 1843. — Au départ de Réquédat pour Rome, M. Teyssier lui avait dit en plaisantant : « Vous m'écrirez ainsi de Rome : A M. Teyssier, protecteur de l'Ordre de Saint-Dominique en France. »

doctrine de notre frère saint Thomas. C'est, comme vous le voyez, une grave détermination, mais, je crois pouvoir le dire, encore plus sage et plus louable pour mon bien-aimé Père Lacordaire. Premièrement, les services, quoique divers, que doivent rendre les Frères-Prêcheurs, peuvent se réduire à un seul, ainsi exprimé algébriquement : *Rome-Paris,* et que je traduirai ainsi pour vous qui ne connaissez pas l'algèbre : unir la France à Rome, le bras droit à la tête. Or, pour cela, il faut avoir de profondes racines au centre de la catholicité, et rien ne nous en donnera plus que le temps que nous désirons y rester, les études que nous y ferons, etc. etc. Quant à la France, comme nous voulons lui donner notre vie tout entière, elle aura, si Dieu le permet, le temps de connaître et d'aimer les enfants de saint Dominique.

« En outre, il est temps de rappeler en France les études sérieuses de la théologie. Aujourd'hui, presque partout, on étudie seulement des élèves et des commentateurs de saint Thomas : il est temps d'en revenir au grand maître, et, sous ce rapport, je ne sais pas dire si mon bien-aimé Père Dominique a donné à la France un plus bel exemple en abandonnant la route des hon-

neurs pour suivre celle de la pauvreté, qu'en voulant aujourd'hui se faire écolier pendant trois ans.

« Je recommande bien particulièrement à mon bon frère Piel, et à vous et à tous nos amis, de demander très-souvent à Dieu que je vive et que je meure humble et fidèle frère-prêcheur (1). »

Les prières et les saints conseils du frère Pierre avaient porté leurs fruits. Piel, renonçant à sa passion pour l'art chrétien et à toutes les perspectives de gloire humaine, résolut de suivre l'attrait qui le poussait vers la vie religieuse. Il hésita longtemps; mais, son parti une fois pris, il marcha d'un pas ferme au sacrifice et retrouva toute l'énergie de son caractère. Il écrit au curé de l'église qu'il devait construire à Nantes, qu'il lègue ses plans et ses droits à un architecte habile. « Je ne puis, ajoute-t-il, faire aucune ouverture sans que vous m'y autorisiez. Faites-le donc; car, je vous le répète, que les plans soient acceptés, qu'ils soient rejetés, je suis mort : ni le gain, ni la gloire, rien ne peut m'ébranler dans l'obéissance que j'ai promise. »

« Vous souvient-il, écrit-il à l'un de ses amis,

(1) La Quercia, 12 février 1840.

de la gratitude que j'exprimais envers Notre-Seigneur pour toutes les grâces dont il n'a cessé de me combler, surtout dans ces derniers temps? Je ne vous en disais qu'une partie, parce que ma langue n'était pas libre et que mon amitié la retenait. Aujourd'hui je vous ouvre mon cœur. Je pars le 20 avril, lundi de Pâques, pour aller rejoindre M. Lacordaire et notre cher Hippolyte. Rien n'y fera obstacle que la sainte volonté de Dieu. Je crois à la vérité de ma vocation, et je la suis. Vous n'êtes pas assez tiède pour croire que je sois disposé à m'unir aux enfants de saint Dominique par l'espérance que j'ai de les servir en mettant à leur disposition ce que je sais de l'art que je professe. Ils m'appellent, ils savent bien pourquoi. Je n'ai que mon obéissance à leur offrir, ils l'ont acceptée; je n'ai point à m'occuper du reste. Dieu m'est témoin qu'en m'attachant plus étroitement à lui, j'accepte les conditions qu'il me fait en toute simplicité. Je voudrais avoir à lui sacrifier davantage; si je ne le puis faire, c'est qu'il ne l'a pas voulu : j'adore sa volonté sainte. J'espère que vous ne mettrez pas devant mes yeux ni mon intérêt, ni ma gloire, ni les soi-disant services que je puis rendre dans le monde à l'art chrétien, et partant à la religion de Jésus-

Christ. Aujourd'hui je ne connais que l'intérêt de mon âme, qui me dit de suivre une vocation que je crois véritable; qu'une gloire, celle de Dieu, que je vais chercher, avec mon salut, dans la pauvreté, dans la chasteté et dans l'obéissance. Quant à l'art chrétien, Notre-Seigneur y pourvoira. Son serviteur n'a point la conscience d'avoir mission ni d'être maître en ces choses dans le monde qu'il quitte. Il va à Rome pour lui obéir, et s'il est dans ses desseins de l'employer dignement au rétablissement de la religion par l'art, son serviteur est disposé à lui obéir en cela comme en tout. »

Tel était le frère Piel, tel il se montra jusqu'à la fin, âme élevée, cœur héroïque, incapable de partage, et aspirant dès la première heure à la plus haute perfection. Accompagné d'Hernsheim, il quitta la France le 1er mai avec le pressentiment de ne plus la revoir. La veille, il écrivait à son père : « Je te dis adieu encore une fois avant de quitter cette terre de France où mon cœur restera autant que l'obéissance le permettra. Dieu m'a fait la grâce d'avoir toujours bien aimé la patrie; je l'en remercie en ce moment où il juge bon de m'en éloigner. J'y laisse une famille bien-aimée, des amis bien chers; j'y laisse surtout

des tombeaux précieux. Je n'ai pas pu y prier comme je l'avais ardemment désiré lors de mon dernier voyage; tu acquitteras cette dette avec la famille. Quand vous verrez des étrangers dans le besoin, assistez-les au nom de Jésus-Christ, en mémoire de mon absence. »

Ce fut au couvent de Sainte-Sabine, sur le mont Aventin, que Piel put embrasser son ami. Les deux premiers dominicains français, le Père Lacordaire et le frère Réquédat, avaient prononcé leurs vœux le 12 avril aux pieds de la madone de la Quercia, et, « pour la première fois après cinquante ans, saint Dominique avait revu la France au banquet de sa famille. » Revenus à Rome aussitôt après, ils habitaient le couvent de Sainte-Sabine, où ils reçurent successivement de nouvelles recrues. Rien n'était encore décidé sur le lieu où les Français récemment arrivés feraient leur noviciat; ils attendaient là, priant, étudiant la théologie dans saint Thomas, faisant de pieux pèlerinages à quelque tombeau de martyr, et fortifiant leur foi à cette atmosphère de Rome chrétienne, connue de ceux-là seuls qui l'ont respirée. Il faut entendre Piel, l'architecte, dire ses impressions dans ce style mâle et nerveux qui le peint admirablement. Il écrit à une dame

de Lisieux, qui l'avait protégé dans sa carrière d'artiste : « Je vous prie de ne lire jamais ces fastidieuses relations de voyages à la ville éternelle. Ceux qui les ont écrites n'ont pas entendu la voix qui disait à Moïse : *Dénoue tes sandales, la terre que tu foules est sainte.* C'est que, si vous avez marché sur cette poussière des saints, vous perdriez à cette lecture le parfum des souvenirs chrétiens qu'elle a dû réveiller en vous; si vous n'avez point fait ce pèlerinage au tombeau des saints Apôtres, il faut que vous choisissiez d'entre vos amis le meilleur chrétien pour le faire pour vous. Les ruines de Rome ne m'ont rien appris sur l'architecture d'un peuple qui fut grand, mais sans cœur et sans pitié au temps qu'il exerça les arts. Seulement j'ai compris, à les voir, ce qu'ajoute de pompe et de majesté à ces vieilles pierres l'histoire sanglante de nos pères dans la foi. Chacune est un autel sur lequel le plus pur sang des justes a coulé; cela les rend bien plus chères au nouveau chrétien qui vous parle, que le ciseau du sculpteur ne les a faites précieuses à l'architecte que vous avez peut-être oublié. Je vois, de la loge du couvent, toute la ville de Rome, et principalement les quartiers historiques : c'est d'une beauté unique. »

A peine arrivé à Rome, Piel eut à subir une épreuve digne de son grand caractère et qui montre le chemin qu'avait fait la grâce en cette âme. Ses plans de l'église Saint-Nicolas étaient critiqués et tronqués, et ses amis le conjuraient de se défendre. « On me critique, répond-il, ah! mon ami! je suis justement puni par où j'ai tant péché. Encore aujourd'hui, que Dieu m'appelle à une vie toute de douceur et de charité, je sens bouillonner en moi l'ancien sang qui me rendait si âpre à proclamer les défauts des œuvres que j'examinais, et si lent à en relever les qualités. Ma chair n'est point vaincue, et je remercie Dieu de m'avoir fait sentir la cruauté que j'ai exercée envers les autres. Que ma main sèche, ô mon Dieu, si je dois avoir jamais l'intention de toucher une plume pour écrire une seule ligne de critique. Votre lettre a été comme un trait rapide qui m'a percé; mais Dieu, par sa grâce, m'en a bientôt consolé. Si vraiment je compatissais aux douleurs de mon Dieu qui a été bien plus méprisé, malgré sa majesté, que je ne le serai jamais dans ma bassesse, m'inquiéterais-je de ce que Pierre dit de moi et de ce que Paul en pense? Pierre, Paul, moi, nous serons tous jugés un jour. Il ne sera nullement question d'architecture

à cette heure. La loi de la chair est trop vivante en moi pour que je supporte dignement ces humiliations, qui seraient pourtant ma richesse devant Dieu si je le remerciais autrement que des lèvres (1). »

Dans le petit groupe des religieux ou postulants de Sainte-Sabine, Piel, par l'énergie de son caractère et le tranché de ses aspirations ascétiques, exerçait une sorte de prestige dont le Père Lacordaire lui-même ne savait pas toujours se défendre. Cet homme était vraiment taillé pour faire un grand orateur et un saint. Un de ceux qui l'ont le mieux connu disait de lui : « Sa parole rappelait le style de Pascal. »

L'union la plus étroite régnait entre les nouveaux frères; mais les sacrifices, base nécessaire de ce qui doit durer, allaient commencer. « Voici bientôt trois semaines, écrivait le Père Lacordaire, que notre petite colonie française est installée à Sainte-Sabine. Nous avons déjà eu le temps de nous connaître les uns les autres, et je suis fort content de cette expérience. Tous ensemble nous n'avons vraiment qu'un cœur; nous sommes trop heureux. Mais il faut toujours que la main de

(1) *Notice biographique sur Piel*, p. 85.

Dieu frappe par quelque côté! Le surlendemain de notre installation, le frère Pierre a eu une attaque de sang à la poitrine très-violente. Le médecin a d'abord été très-effrayé. Il a jugé ensuite plus favorablement du mal. Il a agi en conséquence, et, grâce à ses soins, après ceux de Dieu, notre cher malade est en pleine convalescence (1). » C'était malheureusement une illusion de l'amitié. Le Père Lacordaire le reconnut lui-même trois mois après dans une lettre où il est amené à parler des dispositions testamentaires de son ami. « Vous n'avez sans doute pas cru que j'eusse acquis la terre de Saint-Vincent, ni que j'eusse des millions dans mes coffres. Jamais je n'ai entendu parler de cette terre de Saint-Vincent, et je n'ai pas le premier sou pour l'acheter. Si la Providence me mettait des millions dans les mains, je regarderais mon œuvre comme maudite. Tout ce qu'elle a fait, sachant que nous devions passer plusieurs années hors de notre pays, sans moyen par conséquent d'intéresser la charité pour nous, ç'a été de pourvoir à nos besoins pendant ce temps d'exil. J'ai même été l'auteur que Réquédat ait donné la moitié de son

(1) Sainte-Sabine, 3 mai 1840.

patrimoine à sa famille, tant pour l'avenir que pour le présent. Mais, hélas! l'avenir existera-t-il pour lui? Sa santé ne se rétablit point, et je suis bien souvent dans de vives inquiétudes. Il a instruit sa famille de son état par mon conseil. C'est là notre plaie. Sans ce malheur, nous eussions été trop heureux (1). »

Le frère Pierre était atteint d'une phthisie pulmonaire. Pendant cette longue maladie, le Père Lacordaire le soigna comme son enfant. A la fin du mois d'août, les derniers symptômes parurent. Le 28, fête de saint Augustin, il reprit espoir et redevint tel qu'il avait été, gai, vif, confiant. « Je n'ai jamais rien vu de plus douloureux que cette joie, » disait le Père Lacordaire. Le lendemain, le malade comprit qu'il s'était trompé, et se prépara à la mort avec la plus simple et la plus tranquille résignation. « Le Père Lacordaire, disait-il à Piel, assure que le bon Dieu me traite avec une grande bonté : s'il me veut maintenant, qu'il me prenne; s'il veut que je reste, je le prie de m'accorder de le bien servir sous l'habit de notre Père saint Dominique. Le 30 août, au soir, il pria le Père Lacordaire de lui faire *une petite*

(1) Lettres inéd. — Sainte-Sabine, 31 juillet 1840.

leçon sur le sacrement d'extrême-onction, qu'il devait recevoir le lendemain. Ainsi préparé, et toute la communauté s'étant réunie autour de sa couche, il demanda très-humblement pardon à ses frères des scandales et des peines qu'il leur avait causés, et s'endormit dans le Seigneur le 2 septembre, au matin.

Ce fut une dure blessure au cœur de ceux qui l'aimaient, particulièrement du Père Lacordaire. « C'est le premier ami que je perds, écrivait-il, et le plus nécessaire. Aucun ne s'était donné à moi avec plus de dévouement, aucun ne me promettait plus de joies, aucun ne joignait plus de qualités naturelles à plus de vertus chrétiennes; et il m'est enlevé! Ah! Dieu est impénétrable! Rien encore ne m'avait frappé aussi avant que cette mort prématurée, et la certitude que j'ai de la présence invisible de mon ami ne peut combler le vide qu'il m'a laissé en partant (1). » Piel ne ressentit pas moins vivement la douleur de cette séparation. Au moment de déposer dans le cercueil le corps de son bien-aimé frère Pierre, il ne se contint plus; il se jeta sur son ami, le couvrant de baisers et de larmes; puis, serrant convulsi-

(1) Lettres inéd. — Sainte-Sabine, 19 octobre 1840.

vement la main d'un de ses frères, il poussa un grand cri devant le couvent étonné. « Oh! Dieu est un Dieu jaloux! écrivait-il sous le coup de cette déchirante émotion. Nous lui payons aujourd'hui la dîme et les prémices!... Un meilleur Français pouvait-il mourir pour le rétablissement des Frères-Prêcheurs en France? Qui a plus aimé la patrie? Qui se serait plus volontiers sacrifié pour elle? Il l'a fait : c'est une bénédiction pour nos travaux. »

Un an après, le Père Lacordaire fit exhumer les restes du frère Pierre Réquédat du caveau où ils avaient été déposés, et les fit placer sous un sarcophage en briques à l'extrémité de la nef gauche de l'église de Sainte-Sabine. Il composa lui-même l'inscription qui se lit sur la table de marbre, et qui atteste *les regrets précoces et immortels qu'il a laissés* (1).

(1) HIC DOMINUM EXPECTAT
FR. PETRUS REQUEDAT,
ORDINIS PRÆDICATORUM,
PIISSIMÆ MEMORIÆ JUVENIS,
QUEM MORS,
ANNO SALUTIS MDCCCXL,
INSTAURATIONI SANCTI DOMINICI IN GALLIA
IMMATURE RAPUIT,
UT NUNCIUS OPERIS ASCENDERET
ET PRIMITIÆ,
ET NUMEN.

Huit mois après la mort de Réquédat, une nouvelle victime s'offrait à Dieu pour le succès de l'œuvre commencée : c'était Piel, que son ami semblait attirer encore au ciel, après l'avoir attiré à la foi et à la vocation religieuse. Les postulants français avaient quitté le couvent de Sainte-Sabine pour celui de Saint-Clément, où ils devaient enfin prendre l'habit et faire leur noviciat. On était au mois de mai 1841. La cérémonie de la prise d'habit était précédée d'une retraite pendant laquelle chaque jour les futurs religieux s'en allaient en silence visiter quelque sanctuaire de Rome, et y prier pour l'œuvre commune. Le vendredi de cette semaine, ils se rendirent à la *Scala-Santa;* et comme ils montaient à genoux, selon la pieuse coutume, les degrés qu'une victime divine avait gravis la première, Piel, resté en arrière, se sentit inspiré d'offrir sa vie pour ses frères. Eut-il alors le pressentiment qu'il était exaucé? C'est assez probable; ce qui est certain, c'est que, frappé à quelques jours de là des premières atteintes du mal, il s'en alla au-devant de la mort avec une tranquillité et une sérénité dont tout le monde était surpris. Le Père Lacordaire étant venu le voir au couvent de Bosco, où il avait été envoyé, rendait ainsi ses impressions : « La

maladie a fait en quatre mois des progrès affreux, et je n'ai plus retrouvé de lui que son âme encore toute vivante, calme, sereine, résignée, et même d'une inconcevable gaieté. Frère Pierre était résigné comme lui; il avait comme lui fait à Dieu le sacrifice de sa vie; mais sa paix avait quelque chose d'austère, tandis que Piel semble jouer avec la mort, et n'éprouver pas plus de regrets que de tentations. Il semble qu'il se soit attendu toute sa vie à mourir comme il meurt, et à l'âge précis où il meurt (1). »

Il était heureux de mourir pour l'Ordre qu'il avait tant aimé, et pour l'expiation de ses fautes passées. Il se confessait tous les jours et souvent avec d'abondantes larmes. Un de ses amis étant venu le voir de Paris, il l'embrassa, et lui annonça qu'il n'avait plus que quelques jours à vivre. « J'attends cela depuis six mois, lui dit-il; et voyez quelle grâce! Je suis venu mourir dans un couvent et dans l'Ordre où l'on prie le plus pour les morts! Écoutez! ce sont les Pères qui disent le *De profundis:* on doit le réciter toutes les fois qu'on passe dans le cloître; vous les entendrez à chaque instant. »

(1) Bosco, 26 septembre 1841.

Lorsque l'Ordre pour lequel Piel mourait fut rétabli en France, le Père Lacordaire rappelait la mémoire de cette seconde victime en ces termes devant les frères réunis en chapitre provincial : « Architecte éminent déjà, homme éloquent, esprit vaste et créateur, Piel nous promettait une de ces âmes destinées par Dieu à soutenir les choses qui naissent. Il nous trompa tous par la brièveté de son temps. La mort nous l'enleva au moment même où, dispersés loin de Rome par des ordres dignes de tout notre respect, il nous était le plus nécessaire pour nous consoler et nous fortifier. Le même mal qui avait atteint le frère Réquédat, le surprit brusquement entre Rome et Bosco, qui était le lieu désigné pour son exil et son noviciat. Il entra dans Bosco, célèbre monastère fondé par saint Pie V, dont il portait le nom, déjà menacé et courbé. Sa mort devait être le second holocauste offert à Dieu pour expier nos fautes et nous préparer dans l'adversité à des bénédictions plus grandes que nos malheurs. Piel expira le 19 décembre 1841. Son corps fut descendu dans les caveaux funéraires du couvent, où notre mémoire ne cessera de le chercher. »

Piel n'était pas venu seul de France demander une cellule à Sainte-Sabine. Il avait un compa-

gnon dont nous avons déjà dit le nom : c'était Hernsheim. Né à Strasbourg, en 1816, de parents israélites, converti et baptisé de bonne heure, il avait de nouveau perdu la foi dans des études arides, lorsque, allant prendre possession d'une chaire de philosophie, au sortir de l'École normale, il fut arrêté par une maladie qui rappela son âme aux divines clartés de la vérité religieuse. Il raconte ainsi lui-même comment se fit en lui ce changement soudain : « Au moment de la mort, le monde m'a paru comme rien; j'ai tout à coup aimé Dieu plus que la créature qu'on aime le plus; j'embrassais le crucifix en pensant à la passion de Notre-Seigneur; je priais avec une ferveur que je ne connaissais pas, la sainte Vierge et les saints, et je répétais dans une sorte d'extase ces paroles simples et consolantes : *Je vous salue, Marie, pleine de grâce*... Surtout je répétais avec ravissement les dernières paroles : *maintenant et à l'heure de notre mort.* Je sentais, en effet, qu'il fallait alors que Dieu accumulât sur moi toutes ses miséricordes; car j'étais bien coupable devant lui. Qui m'eût parlé alors d'un système philosophique eût été bien pauvre à mes yeux, et cependant j'avais là tous mes cahiers, avec toutes les doctrines qui ont été imaginées

depuis le commencement du monde; tout cela m'abandonnait au moment de la mort; ce n'était plus que du vent et de la fumée. Quand un homme, au moment de la mort, aura quitté la foi pour la philosophie, quand j'aurai vu cela de mes yeux, alors on pourra me faire l'éloge de la philosophie (1). »

Retiré de l'abîme, il envoya sa démission à l'Université, et vint demander à la petite colonie française de Sainte-Sabine l'étude d'une philosophie plus saine et plus sûre. La *Somme* de saint Thomais le ravissait. « J'ai donc trouvé, s'écriait-il, une vraie philosophie qui n'est pas sous le vent de tous les systèmes, et qui est la tradition de l'ordre des Dominicains. Mon cher ami, je n'ai lu encore qu'un demi-volume; mais le rouge me monte au visage, et je suis honteux pour notre siècle, quand je pense qu'il ne s'occupe pas de pareils livres, qu'il réfute les enseignements qui y sont contenus, et qu'il les réfute sans les connaître (2). »

Nous ne suivrons pas cette vie dans ses détails. Le Père Lacordaire l'a résumée en quelques lignes

(1) *Notice sur le P. Hernsheim*, par le R. P. Danzas, p. 33. — Paris, Ve Poussielgue et fils, 1856.

(2) *Notice biographique*, p. 30.

d'une touchante simplicité. « Hernsheim fut de ceux qui soutinrent à Saint-Clément de Rome l'orage imprévu qui sépara notre petit troupeau. Le couvent de la Quercia lui fut assigné pour le lieu de son noviciat, et il eut la douleur d'en sortir sans avoir prononcé ses vœux, à cause du doute que faisaient planer sur sa tête les restes du mal auquel il avait échappé. Bosco le reçut, et il y prononça enfin ses vœux. Assigné au couvent de Nancy, le premier que la divine Providence nous avait permis de fonder en France, il y vécut plusieurs années dans un progrès constant, soit pour la piété, soit pour l'éloquence apostolique. C'était un esprit ferme, ingénieux, profond, d'où sortaient de temps à autre des vues qui ravissaient, mêlées à une onction douce et pénétrante. Nous croyions déjà posséder en lui un vrai prédicateur de Dieu, lorsque le mal qui l'avait mis sept années auparavant proche de la tombe, la lui rouvrit pour toujours. Il mourut le 14 novembre 1847, s'estimant une de ces pierres obscures que la main de l'architecte cache dans les profondeurs de la terre, et qui, tout inconnue qu'elle est, a cependant sa part dans la solidité de l'édifice. Son corps a été enseveli à la Chartreuse de Bosserville, près de Nancy, et il est le

premier, parmi les morts, qui ait eu pour couche dernière le sol de la patrie. »

C'est encore le Père Lacordaire qui va nous raconter, dans ses Mémoires, les premières années du Père Besson. « L'histoire du jeune Besson était singulière. Amené à Paris du fond des vallées du Jura par une mère pauvre, il était entré avec elle dans la maison du curé de Notre-Dame-de-Lorette. Cet homme généreux l'avait placé à ses frais dans un pensionnat de Paris, où il réussissait très-peu, et quelquefois on faisait appel à sa raison contre son cœur au sujet de cet enfant. Mais il répondait avec une sorte de pressentiment prophétique : *Ayons patience, quelque chose me dit que cet écolier indocile sera un jour un instrument entre les mains de Dieu.* Cette persuasion était si forte chez lui, qu'en mourant il laissa à la mère un legs de 40,000 francs, qui était, je crois, tout son patrimoine. Les prévisions du pieux curé se réalisèrent, et Sainte-Sabine, en recevant le jeune Besson dans sa petite colonie française, y reçut un accroissement de piété et de grâce qui renfermait toute une bénédiction. »

Nous ne dirons rien de la vie du Père Besson. Cette vie, qui méritait une place à part, a heureusement trouvé dans M. Cartier l'interprète le

plus digne (1). Ami de cœur du saint religieux, depuis l'atelier jusqu'à sa mort, nul n'était mieux préparé à faire revivre cette ravissante physionomie, ce *Fra Angelico* de la France. Il l'a fait avec une élégance de style, une élévation d'idées et de sentiments, un charme dans le récit qui entraînent l'esprit et le cœur d'un bout à l'autre de cette belle vie. M. Cartier, qui avait déjà rendu de si précieux services à la *Bibliothèque dominicaine* par de nombreuses publications, a dignement couronné ses travaux par ce livre écrit avec amour, et qui est à la fois un pieux hommage à la sainte mémoire de son ami, et un titre impérissable à la reconnaissance de la famille domicaine et du public pour l'auteur.

Des six Français qui habitèrent pendant un an le couvent de Sainte-Sabine, les cinq premiers sont morts : nous avons dit leurs noms et quelques traits de leur vie. Le sixième devait leur survivre à tous pour la haute mission à laquelle Dieu le destinait. C'était l'abbé Jandel. Il connut le Père Lacordaire à Metz, pendant la station de l'hiver de 1837. Supérieur du petit séminaire de Pont-à-Mousson, à six lieues de Metz, il alla

(1) *Le R. P. Hyacinthe Besson, sa vie et ses lettres*, par E. Cartier, 2 volumes. — Ve Poussielgue et fils, 1865.

l'entendre, subit, comme tant d'autres, le charme de sa parole, et reçut sa visite à Pont-à-Mousson. « Autant, dit-il, j'avais été ébloui et subjugué par la puissance et l'éclat de sa parole, autant j'étais demeuré édifié et ravi de la modestie, de la candeur et de la simplicité de sa conversation. Aussi laissa-t-il dans mon âme, à son départ de Metz, une profonde impression d'affectueuse sympathie et de respectueuse admiration. »

Lorsque, au printemps de 1839, parut le *Mémoire pour le rétablissement en France des Frères-Prêcheurs*, l'abbé Jandel en fut vivement ému. « Tout ce que cette entreprise avait de généreux, d'important pour l'avenir de l'Église de France, de hardi même et d'aventureux, le séduisait. » Décidé à entrer chez les Jésuites, il se détermina, aux vacances de 1839, à aller à Rome pour conférer avec le Père Lacordaire, et s'éclairer sur sa vocation. Ce fut un Père de la Compagnie de Jésus, le révérend Père Villefort, qui l'envoya au Père Lacordaire, en lui disant : « Vous êtes appelé à vous faire dominicain; offrez-vous au Père Lacordaire, et demain, en disant la sainte messe, remerciez Dieu de la grâce qu'il vous a faite en fixant votre vocation. »

Il fut donc de la première génération de Sainte-

Sabine, prit l'habit à la Quercia, le 15 mai 1841, fit profession l'année suivante et partit pour Bosco. Rentré en France avec les autres, après avoir rempli les premières charges dans plusieurs maisons, il devait bientôt être appelé par la confiance du Souverain Pontife à l'éminente dignité de maître général de tout l'Ordre, dans laquelle le dernier chapitre général, tenu à Rome en 1862, vient de le confirmer pour douze ans. Cette vie, d'une sainteté si universellement reconnue, et qui aura rendu de si grands services à notre Ordre dans le monde entier, ne saurait être encore racontée; il faut plus de liberté pour l'éloge et aussi pour une complète impartialité.

Tels furent les hommes qu'il plut à Dieu de donner au Père Lacordaire pour premiers coopérateurs. Tous étaient des hommes distingués par l'esprit, le cœur ou le caractère. Mais, ce qui nous touche plus, tous furent des hommes d'une foi rare. Ils crurent à ce qui n'existait pas encore, à ce qui était taxé de folie par des catholiques nombreux à Paris et à Rome. Ils crurent non pas seulement à la puissance de Dieu (il n'y aurait pas eu grand mérite), mais à l'homme de son choix. Ils crurent que cet homme, resté suspect en dépit de ses paroles, de ses actes et de sa vie,

était l'instrument dont Dieu voulait se servir pour une noble et périlleuse entreprise, et ils se donnèrent à lui. Frappés, dispersés par l'épreuve, décimés par la mort, ils restèrent unis, invincibles dans leur foi et leurs espérances. Ah! nous les en bénissons, mais nous ne les plaignons pas. Ouvriers de la première heure, apôtres de l'Église naissante, s'ils eurent leurs catacombes, ils eurent aussi leur cénacle. Ils connurent ce premier épanouissement de la foi dans les cœurs voués à une œuvre difficile; ils connurent ces élans dans le sacrifice, ces saints enthousiasmes, cette gaieté dans la souffrance qu'exprime si bien cette parole du Père Lacordaire à l'abbé Jandel, qui paraissait surpris des austérités de l'Ordre : « Oh! lui disait-il avec un accent pénétré, quand l'âme est unie à Dieu, et que le cœur est content, tout le reste devient bien facile. » Ils connurent ces pures amitiés, ces épanchements intimes, ces saints transports sous le souffle de Jésus, qui ravissent l'âme, embaument toute une vie, et faisaient dire à l'un d'eux : « Vous rappelez-vous cette matinée de Sainte-Sabine où tous trois, vous, le frère Piel et moi, causant ensemble des choses du bon Dieu, le bon frère Piel me sauta au cou, tout en larmes, et m'embrassa avec effusion de

cœur? Il me semblait alors que nos cœurs n'en faisaient qu'un, et que le bon Dieu nous unissait dans cet embrassement spirituel pour nous élever vers lui et nous rendre capables de grands sacrifices (1). »

Non, nous ne les plaignons pas. Nous envierions plutôt leur part et leur couronne. Mais il est plus juste de vénérer leur mémoire et d'imiter leurs vertus. Ils sont nos pères : nous garderons leurs vies. Hélas! que ne pouvons-nous aussi garder et vénérer leurs tombes! Chose triste à dire! les restes d'aucun d'eux ne reposent en France sous les pieds de leurs frères. Réquédat, Piel, Hernsheim, Besson, le Père Lacordaire lui-même, tous dorment sur une terre plus ou moins étrangère. Espérons qu'un jour viendra où la justice de notre pays, nous faisant des destinées moins précaires, nous permettra de réunir, non plus sous des tentes sans cesse menacées, mais dans des édifices durables, les os vénérés de ceux qui ne séparèrent jamais dans leur amour Dieu et la patrie.

(1) Le P. Hernsheim au P. Besson.

CHAPITRE XII

1840-1841

Premiers commencements de l'Ordre à Sainte-Sabine. — Discours à Notre-Dame sur la *Vocation de la nation française.* — *Vie de saint Dominique.* — Épreuve de Saint-Clément. — Bosco.

Le Père Lacordaire, nous l'avons dit, avait prononcé ses vœux solennels, le 12 avril 1840, au couvent de la Quercia. De tous les disciples qui devaient lui venir dès la première heure, et dont nous venons d'esquisser les traits, il n'en avait à ce moment-là qu'un seul avec lui, Pierre Réquédat, qui s'en allait mourant de la poitrine. Il entrait donc dans la lice à peu près seul, et sa liberté était engagée à jamais. Qu'il réussît ou qu'il échouât, sa vie restait irrévocablement fixée aux destinées de son Ordre : justifiée et couronnée si le succès, malgré les prévisions contraires, donnait raison à sa foi courageuse; frappée d'un

irrémédiable avortement si la défaite lui donnait tort. De toutes les difficultés qu'il avait prévues lorsqu'il mûrissait son dessein dans son séjour à Rome, aucune ne devait faire défaut à l'appel, du côté de sa propre nature et de celle de son œuvre, comme de la part du gouvernement français et de Rome elle-même. Il n'éprouva cependant au moment décisif aucune hésitation; au contraire, il s'en alla gaiement et de grand cœur au-devant du sacrifice. Dieu, pour récompenser cette simplicité dans l'obéissance, voulut lui donner, pendant un an, comme une heureuse perspective et un avant-goût des joies qu'il recevrait un jour de la vie religieuse abritée enfin sous ses cloîtres restaurés.

Le lendemain de sa profession solennelle, il prit la route de Rome, emportant avec lui l'image de la madone de la Quercia, comme les anciens Romains leurs dieux pénates. A Ponte-Molle, aux portes de la ville, plusieurs jeunes Français l'attendaient pour lui faire honneur.

On lui donna pour habitation le couvent de Sainte-Sabine, où ses premiers compagnons vinrent successivement se retirer avec lui, en attendant qu'on eût statué régulièrement sur le lieu et le mode de leur noviciat canonique. Le Père

Lacordaire décrit ainsi, dans la Vie de saint Dominique, le couvent qui fut le premier asile de la colonie française : « L'Église de Sainte-Sabine était bâtie sur le mont Aventin. Ses murs se dressaient à l'endroit le plus élevé et le plus abrupt du mont, et au-dessus de l'étroit rivage où le Tibre murmure en fuyant de Rome, et en heurtant de ses flots les débris du pont qu'Horatius Coclès défendit contre Porsenna. Deux rangs de colonnes antiques, supportant un toit sans déguisement, partageaient l'église en trois nefs, terminées chacune par un autel. C'était la basilique primitive dans toute la gloire de sa simplicité. Des fenêtres du couvent, l'œil plongeait sur l'intérieur de Rome et s'arrêtait aux collines du Vatican. Deux rampes sinueuses conduisaient à la ville : l'une tombant sur le Tibre, l'autre à l'un des angles du mont Palatin, près de l'église de Sainte-Anastasie. C'était cette voie que suivait Dominique pour aller de Sainte-Sabine à Saint-Sixte. Nul sentier sur la terre ne conserve davantage la trace de ses pas. Presque chaque jour, pendant plus de six mois, il en descendit ou en remonta la pente, portant d'un couvent à l'autre l'ardeur de sa charité. Une colonie des enfants de Dominique n'a cessé de vivre à l'ombre des

murs de Sainte-Sabine, protégée aussi par la beauté de son architecture. Le couvent possède l'étroite cellule où le saint se retirait quelquefois, la salle où il donna l'habit à saint Hyacinthe et au bienheureux Ceslas; et, dans un coin du jardin, un oranger, planté par lui, tend ses pommes d'or à la pieuse main du citoyen et du voyageur (1). »

C'est du vieux tronc de cet arbre que, pendant cette année même, sortit une nouvelle et forte tige, aujourd'hui encore pleine de vigueur et couverte de fleurs et de fruits. On regarda ce fait comme un heureux présage d'une séve rajeunie dans l'Ordre de Saint-Dominique, et comme un prophétique encouragement du patriarche à ses nouveaux enfants.

Ils étaient là sept Français vivant en religieux, quoique les deux premiers en portassent seuls l'habit. Tous n'avaient qu'une pensée et qu'une vie. Leur temps, partagé entre l'étude et la prière, s'écoulait dans une ravissante paix qu'aucun bruit

(1) *Vie de saint Dominique*, ch. XII. — Saint François de Sales constatait déjà de son temps la tradition qui attribuait à saint Dominique la plantation de cet oranger. « J'ai vu, écrit-il à sainte Chantal, un arbre planté par le bienheureux saint Dominique à Rome : chacun le va voir et le chérit pour l'amour du planteur; c'est pourquoi ayant vu en vous l'arbre du désir de sainteté que Notre-Seigneur a planté dans votre âme, je le chéris tendrement, et prends plaisir à le considérer... »

du dehors ne venait troubler. De temps en temps, quelques Français, attirés par la curiosité, montaient à Sainte-Sabine, et s'en allaient émerveillés de ce qu'ils avaient vu et entendu. C'était un parfum de sainteté antique dans des âmes jeunes, enthousiastes, dévorées de ce feu nouveau que Dieu rallume dans le cœur des générations qu'il veut sauver. C'était la vie de famille si souvent rêvée par le Père Lacordaire, et dont il goûtait pour la première fois la douce réalisation. « Rien ne saurait peindre, écrivait-il, ces bons jeunes gens, ni la vie que nous menons ensemble avec Dieu. » Leurs fréquentes visites aux principaux sanctuaires de Rome, la sainteté et les miracles de Dominique et de ses premiers compagnons, dont toutes les pierres du couvent leur rappelaient le souvenir, enflammaient leur courage et les poussaient à ces saintes folies de l'amour que l'on retrouve à l'origine glorieuse de toute résurrection monastique. Un jour, le Père Lacordaire se promenait avec le Père Besson dans la campagne romaine. Ils s'entretenaient de l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour nous : c'était le thème favori du Père Lacordaire. Arrivés dans le bois de la nymphe Égérie, le Père Lacordaire s'arrête devant un buisson tout hérissé d'épines, et, le

montrant à son compagnon : « Voulez-vous, lui dit-il, souffrir quelque chose pour Celui qui a tant souffert pour nous? » Et, avant la réponse, tous deux s'étaient jetés dans le fourré épineux et relevés tout sanglants, renouvelant ainsi pour apaiser leur soif d'immolation ce que d'autres saints avaient fait pour calmer les ardeurs de la chair. Sans vouloir donner à ces faits plus de valeur qu'ils n'en ont dans l'ordre de la sainteté, nous les mentionnerons cependant, parce que, loin d'être isolés, ils tiennent une place capitale dans la vie spirituelle du Père Lacordaire. Notre seul embarras sera de choisir et de tout dire. Il écrivait lui-même de son ami Réquédat : « Je possède tous les secrets de sà vie spirituelle; j'oserais à peine dire ce que j'en sais, tant cela paraîtrait peu croyable. » Oserai-je, à mon tour, dire ce que je sais du maître qui formait de tels disciples? Dieu le veuille!

Après avoir vécu huit mois de cette douce et sainte vie avec ses frères, il lui parut qu'il était temps de revoir la France et « d'unir, comme il disait, l'activité à la préparation laborieuse de la retraite. » C'était, au reste, le désir des siens : ils craignaient qu'une trop longue absence ne nuisît au succès de l'œuvre. Il était heureux, lui

aussi, de montrer à *son pays son serviteur le plus dévoué,* resté le même sous le vieil habit du moyen âge; il était temps de voir le nouvel archevêque de Paris, de reparaître, si c'était possible, dans la chaire de Notre-Dame, en un mot, de reconnaître son terrain, en homme prudent, avant d'y venir fixer ses tentes.

Il partit de Rome le 30 novembre 1840, et traversa la France avec ce costume religieux qu'elle n'avait pas revu depuis cinquante ans. C'était chose si nouvelle et si hardie, que, par prudence, il se munit d'un vêtement ecclésiastique pour parer à tout événement. Mais à peine eut-il mis le pied sur la terre de France qu'il se reprocha cette précaution comme une faiblesse et un manque de foi, et se hâta de donner sa soutane à un pauvre prêtre espagnol qu'il rencontra. Nul incident fâcheux ne troubla son voyage. Çà et là seulement des marques d'étonnement et parfois d'hostilité accueillirent cette étrange réapparition de l'habit religieux. A Paris, où, à part ses amis les plus intimes, personne ne l'attendait, beaucoup se réjouirent; les ennemis d'autrefois n'eurent pas le temps de songer à leurs rancunes refroidies, les légistes à leurs vieilles lois rouillées; tous cédèrent à la curiosité du fait.

Tous voulaient voir un moine, ce revenant d'un autre âge, un fils de Dominique *l'inquisiteur,* et savoir, en particulier, ce que celui-ci allait faire et allait dire. Mgr Affre, le nouvel archevêque de Paris, reçut le Père Lacordaire avec bonheur, ne vit aucune difficulté à ce qu'il parlât à Notre-Dame sous son nouvel habit, et le pria simplement de désigner le jour qu'il voulait choisir. Laissons le Père Lacordaire raconter lui-même cette heureuse hardiesse :

« Je parus dans Notre-Dame avec ma tête rasée, ma tunique blanche, et mon manteau noir. L'archevêque présidait; le garde des sceaux, ministre des cultes, M. Martin (du Nord) avait voulu se rendre compte par lui-même d'une scène dont personne ne savait bien l'issue; beaucoup d'autres notabilités se cachaient dans l'assemblée au milieu d'une foule qui débordait de la porte au sanctuaire. J'avais pris pour sujet de mon discours la *Vocation de la nation française,* afin de couvrir de la popularité des idées l'audace de ma présence. J'y réussis, et le surlendemain le garde des sceaux m'invitait à un dîner de quarante couverts qu'il donnait à la Chancellerie. Pendant le repas, M. Bourdeau, ancien ministre de la justice sous Charles X, se pencha vers un de ses voisins

et lui dit : « Quel étrange retour des choses de ce monde! Si, quand j'étais garde des sceaux, j'avais invité un dominicain à ma table, le lendemain la Chancellerie eût été brûlée. » Il n'y eut pas d'incendie, et même aucun journal ne réclama contre mon *auto-da-fé* la vengeance du bras séculier (1). »

Ce fut, en effet, un de ses plus heureux coups de main, une de ces surprises qu'il aimait, et qui allaient au côté aventureux de son génie. La portée de cette réapparition était immense : l'étendard religieux avait été planté au cœur même de la place; mais la victoire n'était pas complétement gagnée, et plusieurs de ceux qui avaient été déconcertés et éblouis par l'imprévu et l'éclat de l'attaque, ne tardèrent pas à se tourner contre lui, et à lui demander raison, au nom de l'État, de l'illégalité de son triomphe.

En même temps que le religieux montrait pour la première fois à la France l'habit de son Ordre, l'historien lui apportait une nouvelle *Vie de saint Dominique*. Il l'avait écrite pendant l'année de son noviciat; elle parut pendant cet hiver de 1841. Elle eut le succès qu'elle méritait, et que

(1) Mémoires.

le temps a consacré. M. de Chateaubriand, dont nous avons déjà cité l'opinion, en parlait avec ravissement. « Personne, disait-il, n'était en état d'écrire les pages que j'y admire davantage. Ce n'est pas seulement un talent hors ligne, c'est un talent unique. C'est immense comme beauté, comme éclat; je ne sais pas un plus beau style (1).» On était alors plus pauvre encore qu'aujourd'hui en bonnes vies de saints. Seul, M. de Montalembert avait donné, dans sa Vie de sainte Élisabeth de Hongrie, un modèle d'hagiographie qui n'a pas été surpassé. Le Père Lacordaire, sans l'imiter, mais avec un talent égal, sut résoudre avec succès le difficile problème d'un saint exhumé des légendes du moyen âge et des froides et sèches dissections de ses historiens plus modernes; d'un saint qui revit sous nos yeux, qu'on voit, qu'on entend, qu'on aime; d'un saint qui est en même temps un homme, c'est-à-dire qui a un cœur et des larmes, des amis et des frères, des mouvements d'une tendresse toute maternelle et d'une naïveté charmante; d'un saint qui laisse voir à travers un corps spiritualisé une âme rayonnante de lumière, de douceur, d'amour; d'un saint

(1) *Correspondance du P. Lacordaire avec Mme Swetchine*, p. 346.

enfin dont on ne peut lire la vie sans se sentir transporté dans une atmosphère plus pure, avec des désirs meilleurs et une soif plus ardente de Dieu et de la perfection. Le grand mérite de cette vie c'est d'avoir été écrite avec amour. Il faut avoir aimé ces illustres morts pour avoir le droit de les raconter aux vivants. Or, c'est le charme de cette lecture : on sent un fils qui écrit de son père, un artiste qui peint à genoux, comme Fra Angelico peignit cette figure de Dominique qui est en tête du livre.

Cette vie est entre les mains de tout le monde; nous n'en ferons donc ni l'analyse, ni de longs extraits. Qu'on nous permette cependant d'en reproduire deux pages, l'une qui nous montre ce qu'était Dominique, l'autre ce que fut son Ordre, et qui nous serviront ainsi à mieux connaître la famille religieuse dans laquelle était entré le Père Lacordaire.

« Dominique voyageait à pied, un bâton à la main, un paquet de hardes sur les épaules. Quand il était hors des lieux habités, il ôtait sa chaussure et marchait nu-pieds. Si quelque pierre le blessait en chemin, il disait en riant : « Voilà notre pénitence. » Il logeait de préférence dans les monastères, ne s'arrêtait jamais à sa fantaisie,

mais selon la fatigue et le désir des frères qui étaient avec lui. Le voyage n'interrompait aucune de ses pratiques de piété. Tous les jours, à moins qu'une église ne lui manquât, il offrait à Dieu le saint sacrifice avec une grande abondance de larmes; car il lui était impossible de célébrer les divins mystères sans attendrissement. Lorsque le cours des cérémonies lui annonçait l'approche de Celui qu'il avait aimé de préférence dès ses jeunes années, on s'en apercevait à l'émotion de tout son être; une larme n'attendait pas l'autre sur son visage pâle et rayonnant. Il prononçait l'Oraison dominicale avec un accent séraphique qui rendait sensible la présence du *Père qui est aux cieux*. Le matin, il gardait et faisait garder le silence à ses compagnons jusqu'à neuf heures, et, le soir, depuis complies. Dans l'intervalle, il parlait de Dieu, soit par forme de conversation, soit par manière de controverse théologique, et de toutes les façons qu'il pouvait imaginer. Quelquefois, surtout dans les lieux solitaires, il priait ses compagnons de rester à une certaine distance de lui, en leur disant gracieusement avec le prophète Osée : *Je le conduirai dans la solitude et je lui parlerai au cœur.*

« Il prêchait à tout venant, sur la route, dans

les villes, les villages, les châteaux, et jusque dans les monastères. Sa parole était enflammée. Initié par ses longues études de Palencia et d'Osma à tous les mystères de la théologie chrétienne, ils sortaient de son cœur avec des flots d'amour qui en révélaient aux plus endurcis la vérité. Un jeune homme, ravi de son éloquence, lui demanda dans quels livres il avait étudié. « Mon fils, répondit-il, c'est dans le livre de la charité plus qu'en tout autre, car celui-là enseigne tout. » Aussi pleurait-il souvent en chaire, et généralement il était rempli de cette mélancolie surnaturelle que donne le sentiment profond des choses invisibles. Quand il apercevait de loin les toits pressés d'une ville ou d'un bourg, la pensée des misères des hommes et de leurs péchés le plongeait dans une réflexion triste dont le contre-coup apparaissait aussitôt sur son visage. Il passait ainsi rapidement aux expressions les plus diverses de l'amour, et la joie, le trouble et la sérénité se succédant à tout propos dans les plis de son front, portaient en lui la majesté de l'homme à une incroyable puissance de séduction.

« Il donnait le jour à la prédication, aux voyages, aux affaires, et lorsque le soleil, en se

retirant, préparait le repos de tous, lui, quittant aussi le monde, cherchait en Dieu la réparation dont avait besoin son âme et son corps. Il restait au chœur à l'issue des complies, après avoir pris soin qu'aucun des frères ne l'imitât, soit qu'il ne voulût point leur imposer un exemple au-dessus de leurs forces, soit aussi qu'une sainte pudeur lui fît craindre qu'on ne découvrît les secrets de son commerce avec Dieu. Mais la curiosité l'emporta plus d'une fois sur ces précautions; des frères se cachaient dans l'obscurité de l'église pour épier ses veilles, et c'est ainsi qu'on en a connu les touchantes particularités. Quand donc il se sentait seul, protégé dans son amour par l'ombre et le silence, il entrait avec Dieu dans d'ineffables épanchements. Le temple, symbole de la cité permanente des anges et des saints, devenait pour lui comme un être vivant, qu'il attendrissait de ses larmes, de ses gémissements et de ses cris. Il en faisait la ronde en s'arrêtant à chaque autel pour prier, tantôt incliné profondément, tantôt prosterné, tantôt à genoux. Encore les larmes ne lui suffisaient pas : trois fois chaque nuit il mêlait son sang à ses prières, satisfaisant ainsi, autant qu'il le pouvait, cette soif d'immolation qui est la moitié généreuse de l'a-

mour. On l'entendait se meurtrir les reins avec des nœuds de fer, et la grotte de Ségovie, témoin de tous les excès de sa pénitence, a gardé pendant des siècles la trace du sang qu'il y avait répandu. Il faisait dans son cœur trois parts de ce sang : la première était pour ses péchés, la seconde pour les péchés des vivants, la troisième pour les péchés des morts. Plus d'une fois même il contraignit quelqu'un des frères de le frapper, afin d'augmenter l'humiliation et la douleur de son sacrifice. Un jour viendra où, en présence du ciel et de la terre, les anges de Dieu apporteront sur l'autel du jugement deux coupes remplies : une main irrécusable les pèsera toutes deux, et il sera connu, à la gloire éternelle des saints, que chaque goutte de sang donnée par l'amour en a sauvé des flots.

« L'heure était venue de créer la législation de la famille dominicaine; car il est nécessaire que les lois secondent les mœurs, afin d'en perpétuer la tradition. Dominique, déjà Père, allait devenir législateur. Après avoir tiré de son sein une génération d'hommes semblables à lui, il allait pourvoir à leur propre fécondité, et les armer contre l'avenir de la force mystérieuse qui donne la durée. Or une première question se présentait :

un Ordre destiné à l'apostolat devait-il adopter la tradition des mœurs monastiques, ou bien se rapprocher de l'existence plus libre du sacerdoce séculier, en abandonnant la plupart des usages claustraux? On ne pouvait faire entrer dans ce doute les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, sans lesquels aucune société spirituelle ne se conçoit, pas plus qu'on ne conçoit un peuple sans la pauvreté de l'impôt, la chasteté du mariage, et l'obéissance aux mêmes lois sous les mêmes chefs. Mais convenait-il au but de l'apostolat de conserver des coutumes telles que la récitation publique de l'office divin, l'abstinence perpétuelle de chair, les longs jeûnes, le silence, le chapitre appelé de la coulpe, les pénitences pour les manquements à la règle, et le travail des mains? Toute cette discipline rigoureuse, propre à former le cœur solitaire du moine et à sanctifier le loisir de ses jours, était-elle compatible avec l'héroïque liberté d'un apôtre qui s'en va devant lui semant à droite et à gauche le bon grain de la vérité? Dominique le crut. Il crut qu'en remplaçant le travail des mains par l'étude de la science divine, en mitigeant certaines pratiques, en usant de dispenses à l'égard des religieux plus strictement occupés à l'enseignement et à la pré-

dication, il serait possible de concilier l'action apostolique avec l'observance monastique. C'est pourquoi il fut statué que l'office divin se dirait dans l'église, brièvement et succinctement, pour ne pas diminuer la dévotion des frères, ni empêcher l'étude; que les frères en voyage seraient exempts des jeûnes réguliers, si ce n'est pendant l'Avent, à certaines vigiles et le vendredi de chaque semaine; qu'ils pourraient manger de la chair hors des couvents de l'Ordre; que le silence ne serait point absolu; que la communication avec les étrangers serait permise, même dans l'intérieur des couvents, à l'exception des femmes; qu'un certain nombre d'étudiants seraient envoyés aux plus fameuses universités; qu'on recevrait des grades scientifiques; qu'on tiendrait des écoles : toutes constitutions qui, sans détruire dans le Frère-Prêcheur l'homme monastique, l'élevaient au rang d'homme apostolique.

« Sous le rapport administratif, chaque couvent devait être gouverné par un prieur conventuel; chaque province, composée d'un certain nombre de couvents, par un prieur provincial; l'Ordre tout entier, par un chef unique, qui eut depuis le nom de maître général. L'autorité, descendue d'en haut et se rattachant au trône

même du Souverain Pontife, devait affermir tous les degrés de cette hiérarchie, pendant que l'élection, remontant du bas au faîte, maintiendrait entre l'obéissance et le commandement l'esprit de fraternité. Un double signe brillerait ainsi sur le front de tout dépositaire du pouvoir, le choix de ses frères et la confirmation du pouvoir supérieur. Au couvent appartiendrait l'élection de son prieur; à la province, représentée par les prieurs et un député de chaque couvent, celle du provincial; à l'Ordre entier, représenté par les provinciaux et deux députés de chaque province, celle du maître général, et, par une progression contraire, le maître général confirmerait le prieur de la province, et celui-ci le prieur du couvent. Toutes ces fonctions étaient temporaires, excepté la suprême, afin que la providence de la stabilité s'unît à l'émulation du changement. Des chapitres généraux, tenus à des intervalles rapprochés, devaient contre-balancer le pouvoir du maître général, et des chapitres provinciaux celui du prieur provincial; un conseil était donné au prieur conventuel, pour l'assister dans les devoirs les plus importants de sa charge. L'expérience a prouvé la sagesse de ce mode de gouvernement. Par lui l'Ordre des Frères-Prêcheurs a librement accom-

pli ses destinées, aussi bien préservé de la licence que de l'oppression. Un respect sincère de l'autorité s'y allie à quelque chose de franc et de naturel, qui révèle, dès la première vue, le chrétien affranchi de la crainte par l'amour. La plupart des Ordres religieux ont subi des réformes qui les ont partagés en divers rameaux : celui des Frères-Prêcheurs a traversé, toujours un, les vicissitudes de six siècles d'existence. Il a poussé dans tout l'univers ses branches vigoureuses, sans qu'une seule se soit jamais séparée du tronc qui l'avait nourrie (1). »

D'après cette esquisse des constitutions des Frères-Prêcheurs, il est aisé de concevoir pourquoi le Père Lacordaire a préféré cet Ordre aux autres, pourquoi il le croyait mieux adapté à certains esprits des temps présents. S'il eût essayé, comme on le lui conseillait, de fonder quelque Ordre nouveau, l'eût-il fait sur des bases aussi *avancées?* Il est permis d'en douter, et, pour ma part, j'ai plus d'une fois entendu le fondateur de *l'Ere nouvelle* s'étonner du libéralisme hardi du prétendu fondateur de l'Inquisition.

Après deux mois de séjour à Paris, le Père

(1) *Vie de saint Dominique,* ch. VIII et XIV.

Lacordaire rentrait à Rome, le 7 avril 1841, avec cinq nouveaux frères. On venait de transférer la petite colonie de Sainte-Sabine dans le vieux cloître de Saint-Clément. La belle basilique et le couvent leur avaient été donnés pour y faire leur noviciat. Dix Français devaient bientôt prendre l'habit : on n'attendait plus que la décision de la congrégation des Réguliers pour l'érection canonique du noviciat. Depuis son entrée dans l'Ordre, tout jusqu'à ce moment avait admirablement réussi au nouveau religieux, et il venait encore de recueillir sur sa route les plus hauts encouragements, les témoignages d'une sympathie croissante. A Paris, l'internonce l'invitait à dîner; à Gênes, le cardinal Tadini lui disait : « Allez, allez devant vous, et ne vous laissez pas effrayer, *sbigottire*. » Retenu dix jours à la Quercia par la petite vérole, il reçoit la visite du cardinal-archevêque de Viterbe, ainsi que du délégat-gouverneur; le Saint-Père lui fait parvenir ses compliments de condoléance, et le reçoit à Rome avec la plus grande bienveillance. Tout semblait donc lui sourire, et cependant c'était l'heure de l'épreuve la plus dure, la plus inattendue. Il en eut comme un pressentiment, lorsque la veille il écrivait : « Je suis sensible à toutes ces marques d'es-

time et d'affection; mais ce qui me rassure, c'est que jamais il ne me fut plus aisé de tout rapporter à Dieu et de sentir ma misère. *Je vois le peu qu'il faudrait pour que tout croulât autour de moi,* et l'insuffisance de mes moyens naturels et spirituels pour l'œuvre dont j'ai le fardeau. Me voilà Père d'une maison tout entière : dix-sept personnes à nourrir, vêtir, et dont je réponds à Dieu (1). » Ce regard tranquille sur Dieu et sur sa propre misère va lui donner de rencontrer la contradiction sans trouble ni défaillance, et d'y trouver ce qui manquait encore à sa vie religieuse, l'auréole sacrée du malheur.

Le 29 avril, la congrégation avait rendu sa réponse, d'après laquelle les religieux français étaient libres de choisir un couvent de la province romaine pour y faire leur noviciat. D'accord avec le maître général, ils avaient choisi le couvent de la Quercia. Avant de quitter Saint-Clément, ils voulurent se préparer à leur prise d'habit par une retraite en commun. L'église fut ornée de fleurs et de feuillages : la joie et la paix régnaient dans tous les cœurs; chaque jour la communauté française se rendait en silence à l'une des églises de

(1) Lettre à Mme Swetchine. — 28 avril 1841.

la ville pour la dévotion des stations, si touchante et si populaire à Rome. Un soir, comme ils rentraient dans le cloître de Saint-Clément, le Père Lacordaire reçut un ordre de la secrétairerie d'État qui lui enjoignait de rester seul à Rome, et dispersait la petite colonie, la moitié devant se rendre à la Quercia et l'autre moitié à Bosco, en Piémont. Ce fut un coup de foudre. Humainement, l'œuvre était dissoute par la dispersion de ses membres, la séparation d'avec leur chef et la défaveur ostensible dont on la frappait. Heureusement le Père Lacordaire avait mis plus haut ses espérances. Il répondit que l'ordre serait exécuté immédiatement. Il réunit les Frères, et après leur avoir déclaré avec le plus grand calme que son devoir à lui était tout tracé par ses obligations religieuses, qu'il obéirait simplement et sans retard, il leur rappela que pour eux, n'ayant encore contracté aucun engagement, ils étaient libres, et qu'ils eussent à prendre devant Dieu, leur conscience et l'incertitude de l'avenir, telle décision qu'ils jugeraient convenable. Tous furent admirables, et répondirent d'un seul cœur qu'ils obéiraient comme lui et resteraient à jamais fixés à la vocation qu'ils croyaient avoir reçue. Cela fait, la retraite se continua dans la plus grande

tranquillité, et quelques jours après, le 13 mai, le Père Lacordaire, resté seul à Rome, traçait ces lignes tristes et résignées : « Je vous écris de Saint-Clément désert. Ce matin, à six heures, ceux de nos Frères destinés pour Bosco sont partis; les autres de la Quercia les avaient précédés de trente-six heures. Je suis seul après m'être vu entouré d'une nombreuse et charmante famille. Nous nous sommes séparés avec la plus grande douleur et joie, pleins de confiance les uns dans les autres, nous aimant tous et espérant nous revoir un jour réunis en France. C'était hier le jour de ma naissance, et aujourd'hui celui de mon baptême (1). »

Pensait-il, en reliant ainsi ces deux dates, à un rapprochement d'idées? C'était, en effet, un second baptême qu'il venait de recevoir à quarante ans de distance, le baptême de la virilité religieuse, celui qui *ensevelit l'homme tout entier dans la mort,* selon l'énergique expression de saint Paul (2). Simple prêtre, le Père Lacordaire avait su se taire et se soumettre lorsque l'Église avait censuré certaines opinions soutenues par lui dans le journal *l'Avenir;* mais, devenu religieux,

(1) Lettres à Mme Swetchine.
(2) Consepulti per baptismum in mortem.

saura-t-il encore se soumettre lorsqu'elle paraîtra le repousser à l'heure où il aura tout fait pour lui plaire, lorsqu'un ordre, signé de la main qui le bénissait hier, frappera le pasteur et dispersera le troupeau? Voudra-t-il regarder en arrière, ou demander à l'Église ses raisons de se défier de son enfant le plus soumis et au moment même où il renonce à tout pour son service? Il ne fera ni l'un ni l'autre : il obéira et se taira.

Le monde peut appeler cela faiblesse. Qui pourrait dire cependant de quelle force cet acte fut le principe et le germe dans la vie du Père Lacordaire? Son caractère a-t-il pour cela perdu de sa trempe virile? a-t-il été moins constant dans ses opinions, moins ferme devant toute séduction d'orgueil, moins fier devant les bassesses, moins franc et sincère devant toute vérité à dire à tous, moins homme enfin dans toute sa vie? Je crois bien plutôt que cette épreuve et celles qui suivirent furent une des conditions de la grandeur de son caractère et du succès de son œuvre. Le Père Lacordaire avait besoin comme tout autre, plus qu'un autre peut-être, de ce qui corrige le levain d'orgueil, qui est le fond de l'homme et l'ennemi de tout progrès moral. C'est en nous, bien plus qu'au dehors, qu'est l'obstacle au développement

du caractère, à la perfection de nos actes, au succès de nos entreprises. Ne croire et n'obéir qu'à soi est la plus féconde source d'erreurs et de misères, et c'est la plaie capitale du siècle dont le Père Lacordaire avait aimé tant de choses! Rien de grand a-t-il été jamais fondé dans le monde par un homme qui n'ait su abaisser souvent sa raison devant les lumières d'autrui, et parfois croire sans comprendre? et quel plus noble usage une intelligence d'élite peut-elle faire d'elle-même, sinon de se défier de sa force et de se courber humblement devant Dieu? Appelé à commander aux autres, le Père Lacordaire avait besoin plus que personne d'apprendre les difficultés et le mérite de l'obéissance, et il était juste qu'il donnât à ses enfants l'exemple des vertus et des devoirs qu'il exigerait d'eux plus tard. Ainsi, au moment où tout semblait aller à la ruine de son dessein, il posait la pierre angulaire de l'édifice, et fondait parmi les siens la vertu la plus essentielle, le respect de l'autorité; car c'est de la vie religieuse surtout que l'on doit répéter cet éloge si vrai du catholicisme, qu'il est la plus grande école de respect.

Devant cette religieuse déférence aux ordres de ses supérieurs, on se sent moins curieux de con-

naître les raisons qui avaient pu faire éclater cet orage sur la tête du Père Lacordaire. Avait-il donc démérité en quelque chose? Non, grâce à Dieu, et son obéissance silencieuse et sincère fut d'autant plus admirable qu'il était tout à fait innocent des accusations portées contre lui. Des lettres et une brochure étaient arrivées de France à Rome, dénonçant le Père Lacordaire comme le continuateur des idées de la Mennais, mais plus adroit et plus souple; sa tentative d'Ordre religieux n'avait d'autre but, disait-on, que de reprendre en sous-œuvre et par un biais l'école détruite par l'encyclique de 1832, et de répandre dans le clergé français l'idée de la séparation de l'Église d'avec l'État. Par sa prompte et filiale soumission, le Père Lacordaire faisait la meilleure réponse à ces odieuses calomnies, qu'il ne connut que plus tard, et regagnait ainsi, dès le premier jour, la faveur et l'estime de ceux dont elles avaient pu tromper un instant la bonne foi.

Séparé de ceux qu'il appelait *ses enfants*, et retiré à Rome au couvent de la Minerve, le Père Lacordaire reprit avec sa tranquillité ordinaire ses habitudes de travail et de retraite. « Mon temps, écrit-il, est partagé entre l'étude de saint Thomas et la préparation de mes conférences. Le

passage de l'activité à la contemplation, de la vie de famille à la solitude, m'est moins pénible qu'à tout autre, grâce à l'habitude que j'ai depuis longtemps de cette alternative. Les premiers jours, je souffre, puis le pli se retrouve; sans cette flexibilité, il y a longtemps que je serais mort. J'ai passé des années sans voir personne et sans être mêlé à rien, et je m'en souviens aujourd'hui avec une sorte d'effroi; car je ne suis déjà plus le même; les eaux ont baissé, et viendra le temps du repos entre les frères et les enfants. Je m'étonnerai alors de bien des choses de moi, comme un vieux soldat qui ne peut plus remuer son épée. Nos enfants de la Quercia et de Bosco sont heureux. Le noviciat de Bosco et toute la maison sont dans un grand état de ferveur et de régularité. Nous avons trouvé là ce qu'il nous fallait (1). »

A la fin de cette année 1841, il demanda et obtint la permission de revenir en France reprendre le cours de ses prédications. Il partit au mois de septembre et visita, en passant, ses pauvres exilés de la Quercia et de Bosco. Il fut ravi de l'union et de la paix qui régnaient entre les Frères, et de leurs progrès dans la vie spirituelle. A la

(1) Lettres à Mme Swetchine. — Rome, 5 juin 1841.

Quercia, le Père Jandel avait vite gagné la confiance des autres religieux français. Il était seul prêtre, et c'était à lui que les Frères s'adressaient comme à un père pour les diriger et les conduire. Il justifiait ainsi ce que le Père Lacordaire disait de lui un an plus tard : « Le Père Jandel est admirable. C'est l'homme qu'il me fallait; je serai l'homme du dehors, et lui du dedans; car, bien que je fasse des progrès dans la vie spirituelle, l'homme actif et ardent se fait jour encore (1). »

A Bosco, il trouva le frère Piel mourant; mais, habitué à reconnaître la bonté de Dieu dans les afflictions plus encore que dans les faveurs, il lui élevait son cœur et disait : « Cette perte est grande pour nous au point de vue de l'homme, mais Dieu sait ce qu'il fait; il veut sans doute nous donner dans le ciel des protecteurs capables de nous soutenir dans les difficultés et les adversités qui nous sont prédestinées. Sa volonté soit faite jusqu'au bout! (2) » Il a consigné plus tard, dans une lettre à M. de Falloux, les souvenirs de cette première visite à Bosco et à ses enfants. C'est une charmante esquisse peu connue, qu'on nous saura gré de reproduire ici.

(1) Lettre à Mme de la Tour du Pin, p. 89.
(2) Lettres à Mme Swetchine. — Bosco, 28 septembre 1841.

« Mon cher ami,

« Vous me demandez ce qu'il reste de ce fameux couvent de Sainte-Croix de Bosco, fondé par notre très-cher et très-saint pape Pie V. Ce qu'il en reste, mon cher ami, c'est justement tout. Le général Bonaparte y ayant logé pendant deux ou trois jours, en 1796, laissa un ordre écrit de sa main pour qu'on le respectât. Dans les guerres postérieures, on y établit une compagnie de vétérans français qui s'y conduisit avec la douceur et la régularité d'un corps de religieux. Ils prirent un soin particulier de l'église, toute riche de marbres et de tableaux précieux; pas un ne fut enlevé. Ils y assistaient à la messe le dimanche, et chaque jour, dans l'ombre et dans la lumière, on voyait plusieurs de ces vieux soldats venir s'y agenouiller. Cependant cette heureuse situation fut un moment troublée. Napoléon avait résolu de faire d'Alexandrie une immense place d'armes; le génie convoita les briques et tous les matériaux du couvent, et envoya un ordre conforme. L'officier qui commandait les vétérans de Bosco était protestant; il répondit que le couvent était sous sa protection, que, s'il lui arrivait malheur, il aurait la

responsabilité de cette ruine, et que l'Empereur ayant autrefois laissé un ordre écrit de le respecter, il ne pouvait l'abandonner à la démolition sans en avoir référé directement avec lui. Aussitôt, et à ses propres frais, il expédia un courrier à Paris. Le jour où le courrier revint, il y avait devant la porte de l'église un grand nombre de voitures envoyées d'Alexandrie pour enlever tous les marbres et les objets précieux : on ouvrit la dépêche ; elle contenait l'ordre impérial de ne pas enlever une pierre du couvent de Bosco. C'est ainsi que Napoléon sauva l'œuvre de saint Pie V. Il y a encore au couvent un vieux frère convers qui l'a servi pendant son séjour en 1797, et qui aime à raconter qu'un de ces jours-là, lui portant le café du matin, il le trouva au coin du feu, le coude appuyé sur une pelle, éveillé, mais si profondément attentif, que, pendant plusieurs minutes, il n'aperçut pas le frère qui était devant lui...

« Au mois de septembre 1841, après avoir suivi quelque temps la route qui mène d'Alexandrie à Novi, je me détournai sur la droite, et, après trois quarts d'heure de marche, je vis devant moi, au sein d'une plaine couronnée d'arbres verdoyants, un édifice imposant par sa masse. Je

descendis d'une méchante petite voiture où j'étais seul; j'entrai avec émotion; un religieux que je rencontrai me mena à une petite porte au-dessus de laquelle étaient écrits ces mots : *Domus probationis;* elle s'ouvrit, je montai un escalier, et je me trouvai dans les bras de cinq ou six Français, vêtus, comme moi, de l'habit de Saint-Dominique. L'un d'eux, artiste d'un mérite déjà éprouvé, homme de trente ans, sorti du monde par un coup vigoureux de la grâce, était gisant sur son lit, d'où il ne devait plus se relever. Comme nous avions laissé à Sainte-Sabine de Rome le corps chéri d'une âme plus chère encore, nous devions laisser à Bosco, comme un mémorial de notre passage, le bien-aimé frère Piel. Depuis, nous avons été réunis là; nous y avons été rejoints par les frères demeurés à la Quercia de Viterbe, et par d'autres âmes venues du cher pays de France. Après la Quercia, après Sainte-Sabine et Saint-Clément de Rome, Bosco a été le dernier asile de la colonie française dominicaine. Saint Pie V nous l'avait préparé et gardé. Au sein de la plus aimable hospitalité de nos frères d'Italie, nous n'avons eu qu'à lever les yeux pour apercevoir devant nous le sommet brillant des Alpes, frontière de notre patrie. O Bosco! un

temps viendra où nous ne reposerons plus sous tes cloîtres, où nous ne nous agenouillerons plus dans ta pieuse église, sauvée par des soldats français, où nous ne verrons plus autour de toi ta brillante et profonde ceinture de saules et de peupliers, où nous ne suivrons plus le cours des innombrables et limpides ruisseaux qui arrosent tes prairies, où nous laisserons sous ta garde nos chers morts; mais, ô Bosco! la patrie elle-même ne nous fera jamais oublier ton hospitalité, ta piété, l'accroissement que nous avons reçu de toi, la joie et l'union que tu nous as données, et avant de mourir, notre œil te cherchera de loin entre le ciel et la terre!... »

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DU TOME PREMIER

PRÉFACE. V

CHAPITRE I. — 1802-1822. — Enfance de Henri Lacordaire. — Ses premières études à Dijon. — Il y perd la foi. — Il fait son droit. 1

CHAPITRE II. — 1822-1824. — Il se rend à Paris pour y faire son stage. — Ses débuts au barreau. — Son caractère. — Son retour aux idées religieuses. 29

CHAPITRE III. — 1824-1827. — Sa conversion. — Il entre à Saint-Sulpice. — Sa vie au séminaire. — Il est ordonné prêtre. — Il refuse une place d'auditeur de Rote à Rome. 56

CHAPITRE IV. — 1827-1830. — Mgr de Quélen le nomme aumônier du couvent de la Visitation, puis aumônier-adjoint du collége Henri IV. — Vie d'étude. — Il songe à partir pour les États-Unis d'Amérique. 96

CHAPITRE V. — 1830-1832. — Le journal *l'Avenir*. — L'abbé Lacordaire, M. de la Mennais et M. de Montalembert. — Voyage à Rome. — Condamnation de *l'Avenir*. — Soumission exemplaire de l'abbé Lacordaire. — Rupture avec M. de la Mennais. 112

CHAPITRE VI. — 1832-1833. — Il rentre à la Visitation. — Son amour pour la solitude. — Madame Swetchine. 164

CHAPITRE VII. — 1833-1836. — Conférences au collége Stanislas. — Premières conférences de Notre-Dame. 184